

**PAGES
MANQUANTES**

RIVIERES ET LACS A LOUER

*Tous bien peuplés de truites pesant
de 5 à 8 livres, et d'autres
especes de poissons*

LE PARC NATIONAL DES LAURENTIDES

Seul contient des centaines de lacs pittoresques où le poisson fourmille. C'est le paradis des sportsmen.

GIBIER !

GIBIER !

Chasses splendides dans presque tout le territoire de la province de Québec, dans les districts d'Ottawa, de la Gaspésie, de la Beauce, dans le comté de Terrebonne et dans la région du Saint-Maurice.

Le gibier abonde dans les forêts et sur les grèves.

Dans le Parc National, on trouve le caribou en grande quantité et les petits animaux à fourrures: Renard, Marte, Vison, Lynx, la Loutre, le Pékan, etc., etc., et l'Ours, l'Orignal, se rencontrent fréquemment.

Gibier à plumes.—Outarde canadienne, Canard, Bécasse, Bécassine, Perdrix, Pluvier, etc., en grande quantité et en beaucoup d'endroits.

Il est absolument défendu de chasser ou de tuer le Castor jusqu'au 1er novembre 1908.

Territoires de chasse ne dépassant pas 400 milles carrés à louer pour 10 ans, moyennant \$1 par mille et au-dessus.

Permis de chasse: \$25.

Pour les terres, les coupes de bois, les permis de chasse et de pêche, s'adresser au

MINISTRE DES TERRES, MINES ET PECHERIES

Les Portraits Célèbres

(Dernier d'une série de 12 portraits de femmes)



PORTRAIT de Lady Cairnthers, par Romney. Provient de la Collection Sedelmeyer. Mentionné dans tous les recueils d'art.

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 1. No 12. Montreal, Nov. 1908

L'ETE DE LA SAINT-MARTIN

Quelquefois, sous un ciel au tiède Eurus ou-
[vert,

Novembre a ses soleils, été rapide et chauve,
Où,—parmi les rameaux, dont le feuillage
[fauve

S'éclaircit,—apparaît le spectre de l'Hiver.

Alors, pour éviter ce front de deuil couvert,
L'année, en folâtrant, dans les herbes se
[sauve,

Et tresse une couronne avec la pâle mauve,
Et l'œillet encor rose, et le thym encor vert.

Telle, au soir de la vie, il semble que renaisse,
Pour plusieurs une courte et seconde jeu-
[nesse,

Où le soleil d'amour brûle comme à midi.

Et le cœur qui dormait se hâtant de revivre,
Chante à toutes les fleurs, son réveil, et s'e-
[nivre

CES beaux vers de Deschamps me sont
revenus à la mémoire au cours de cette
longue série de journées tièdes, enso-
lées dont octobre a été fait. Ce n'était pas en-
core l'Eté de la Saint-Martin—l'Indian Sum-
mer,—mais au moment où j'écris ces lignes,

la série semble vouloir se prolonger jusqu'à novembre. Les experts nous la promettent pour jusqu'à décembre, puis, sans se faire trop prier, ne refusent pas de prophétiser qu'il n'y aura pas d'hiver. En attendant, parlons de cette saison hors-d'œuvre qui vient enlever à l'automne sa morosité, sa froidure humide et nous vaut quelquefois des premiers de fruits à l'époque où l'on attend les premières neiges.

Les anciens, dit Paul Avril, fixaient le commencement de l'hiver au mois de novembre, le calendrier et la science moderne l'ont reporté officiellement au 22 décembre. En fait, cette date ne marque que la saison la plus rigoureuse, le "plus creux" du froid, comme on dit en certains pays. Mais encore une fois, avec les caprices des saisons, il faut s'attendre à tous les changements à vue. Aussi un curieux almanach du bon vieux temps, le *Calendrier des Bons Laboureurs* pour 1618, prenait-il, en devin avisé, ses précautions contre toutes les surprises :

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin
S'il n'arrête tant ne quant
Vous l'aurez à la Saint-Clément
Et s'il trouve quelqu'encombrée.
Vous l'aurez à la Saint-André
Mais s'il allait ce ne sais, ne l'ai,
Vous l'aurai en avril ou may.

Ce n'était pas compromettant, comme vous voyez, mais quelle précision peut donner à ses prédictions du temps un pauvre faiseur d'almanach, lorsque la science officielle se déclare incapable de dire aujourd'hui le temps qu'il fera demain.



Avant de devenir le saint évêque de Tours, Saint-Martin était un ceinturion romain, insouciant, brave, généreux, comme le sont tous les soldats de fortune. Or, un matin de novembre, qu'il sortait d'Amiens où sa légion avait ses quartiers d'hiver, il rencontre dans la campagne un pauvre diable mourant de

froid. Pris de pitié, il partagea en deux son manteau d'ordonnance et en donna la moitié au mendiant en lui disant : " Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je te le donne au nom de N. S. Jésus-Christ."

A peine, ajoute textuellement la *Légende dorée*, le futur saint avait-il prononcé le nom de notre Sauveur que la Nature tressaillit et, à travers les nuées qui brusquement s'étaient entr'ouvertes, resplendit tout à coup le plus magnifique soleil. En même temps se fit entendre du ciel une voix qui proférait ces mots : " Puisque tu t'es montré miséricordieux pour le dernier des miens, j'ai voulu te montrer un avant-goût des joies du Paradis. Il y aura, dans l'autre vie, un printemps éternel pour ceux qui auront pris soin de mes pauvres ici-bas "

Mais la tradition populaire veut de plus que pour que son élu ne pût pas de sa bonne action, Dieu ait fait luire le soleil jusqu'à ce qu'il se fût procuré un autre manteau. Depuis, pour perpétuer le trait de charité, chaque année, à la même date, l'automne en train de passer la main à l'hiver se déride et le ciel se fait clément à l'humanité.



En France, dans certaines campagnes, à la

Saint-Martin on fait grande consommation d'ail et on boit le vin nouveau. Ce saint est même devenu le patron des marchands de volailles.

Au Canada, c'est à la St-Michel que se font la plupart des paiements à termes à la campagne. En France, c'est à la Saint-Martin. " C'est, dit M. Avril, d'après une coutume immémoriale que les fermiers ruraux payent, le jour de la Saint-Martin, à terme échu, c'est-à-dire l'année achevée, le loyer de leurs terres. La date de cette échéance paraît d'ailleurs la plus favorable parce que cette époque de l'année, où toutes ses récoltes sont rentrées, et la plupart vendues, est celle où le fermier a par devers lui le plus d'argent liquide. Les foires de la Saint-Martin amènent aussi beaucoup de paysans à la ville. Lorsque le fermier ne paie pas, le propriétaire est en droit de pratiquer sur le domaine la saisie-brandon pour empêcher son débiteur de vendre désormais aucune récolte. La désignation originale de cette procédure vient de ce que l'on dresse, dans les champs saisis, de longs piquets portant à leur sommet une botte de paille. C'est un reste de nos vieux usages judiciaires qui tend d'ailleurs de plus en plus à disparaître."

D'ARGENSON.

Sommaire de la REVUE POPULAIRE : Nov. 1908

Roman Complet

La Mère Noire

par Roger Dombre

L'Eté de la St-Martin . . . D'Argenson
 La peur des morts G. Court
 Un grand artiste n'est plus
 E.-Z. Massicotte
 Labour d'automne D. Potvin
 Photographie d'amateur Mistigris
 Le revenant de Toine G. DeGuise
 Novembre (vers) Faucher de St-
 Maurice

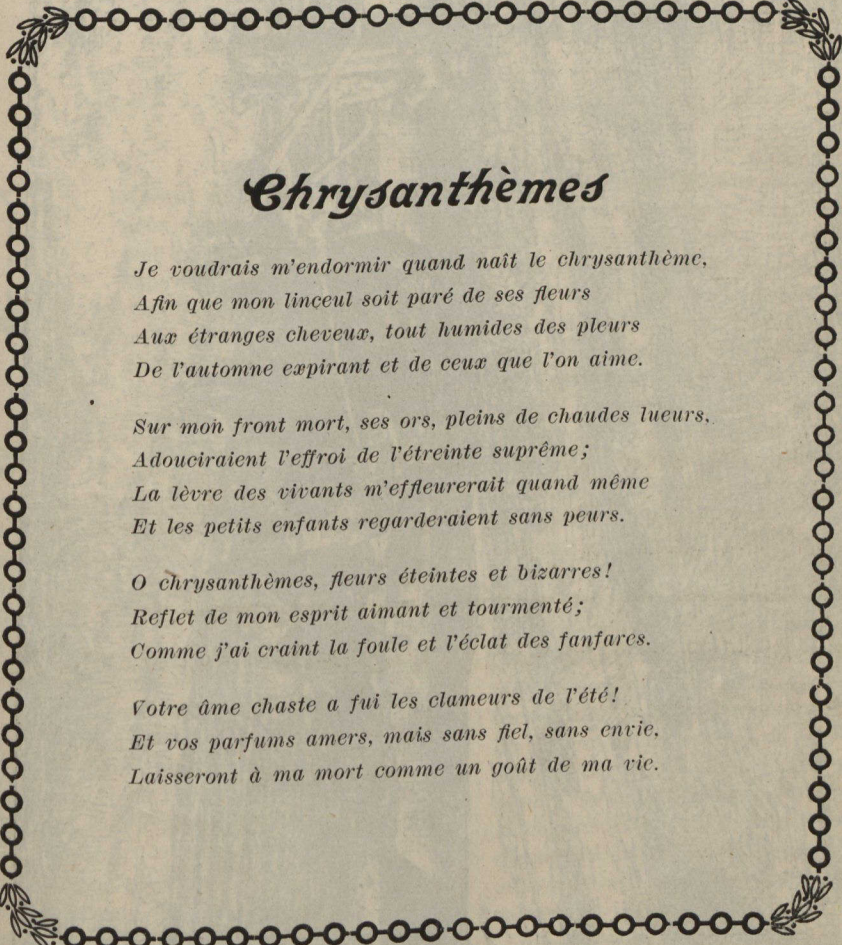
La carte postale illustrée . . . P. Voyer
 Tristia (vers) A. Dreux
 La volonté chez l'enfant
 Tante Pierrette
 Histoire de revenants Frollo
 Loups garous XXX
 Comment ils font des hommes
 S. Lauzanne
 La peur P. Brulat

Et autres articles en vers et en prose

Pour
 Décembre

La Revue Populaire de Noël

Numéro
 de Gala



Chrysanthèmes

*Je voudrais m'endormir quand naît le chrysanthème,
Afin que mon linceul soit paré de ses fleurs
Aux étranges cheveux, tout humides des pleurs
De l'automne expirant et de ceux que l'on aime.*

*Sur mon front mort, ses ors, pleins de chaudes lueurs,
Adouciraient l'effroi de l'étreinte suprême;
La lèvre des vivants m'effleurerait quand même
Et les petits enfants regarderaient sans peurs.*

*O chrysanthèmes, fleurs éteintes et bizarres!
Reflet de mon esprit aimant et tourmenté;
Comme j'ai craint la foule et l'éclat des fanfares.*

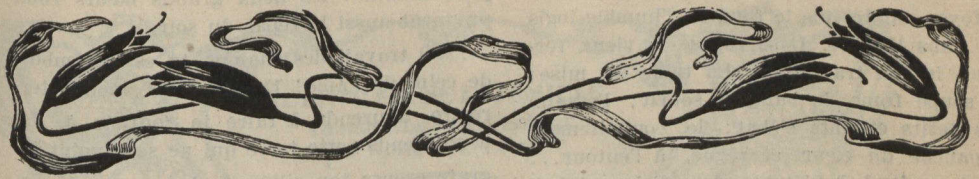
*Votre âme chaste a fui les clameurs de l'été!
Et vos parfums amers, mais sans fiel, sans envie,
Laisseront à ma mort comme un goût de ma vie.*



Reproduction permise par l'auteur.

LABOURS D'AUTOMNE

D'après une toile de Chs. Huot.



Labours d'Automne

Par DAMASE POTVIN



Le beau jour d'automne lumineux, doré! Le ciel est d'un bleu pâle, vaporeux à l'horizon : dans le lointain, une ligne foncée de montagnes; puis, se rapprochant et devenant d'un vert de plus en plus clair, les collines plantées de hêtres, de chênes et de peupliers...

Mais non, c'est bien l'automne; quelques arbres ont pris des teintes rouillées, et, de temps en temps, des peupliers jaunis, une feuille s'envole, une feuille morte, pauvre petite chose-délicate et fragile, veinée de bleu et de bronze, qui tourbillonne...

C'est bien l'automne... D'une fenêtre de la ferme, je vois monter un troupeau là-bas, le long du sentier d'une fondrière: les vaches vont, de leur allure lente, s'arrêtant de temps en temps, pour mordre à quelque plante sauvage, puis repartent, la bouche pleine. Là-haut, sur le pâturage, le feuillage de petits bouleaux rougeois...

...Et tous trois sont partis: le vieux maître et les deux grands bœufs roux. Ils passent la barrière de la ferme; d'un pas lent, presque déjà fatigué, ils traversent la longue route que jonchent les feuilles semées par le vent... Là-bas, une plaine nue, desséchée, où les mauvaises herbes et les débris de chanvre ont survécu à la moisson dernière, et à l'horizon de laquelle se profilent de blonds mamelons: c'est le champs du labeur. De chaque côté, l'œil attristé plonge, sans s'égarer, dans des lointains mélancoliques... Six heures du matin; l'air est froid, mais ferme et pur. Le soleil d'octobre répand par éclair-

cies ses ardeurs impuissantes à travers les nuages qui sillonnent l'étendue du ciel gris rayé de vols de corbeaux...

Et tous trois sont à l'œuvre: le vieux maître et les deux grands bœufs roux. Depuis une heure déjà, tous trois tournent la glèbe avec une sorte de lenteur active: c'est le sol qui s'entr'ouvre, le sillon qui se creuse et, de chaque côté, le guérêt qui s'élève en minuscules collines. Les deux grands bœufs, au bout du sillon, reviennent sur leurs pas. Ils marchent avec effort, mais d'un cœur intrépide; leur tête résignée s'incline sous le joug. L'écume de leur muffle exhale une vapeur qui s'évapore aux yeux tièdes du matin; leurs bons grands yeux contemplent le sol. A les voir de loin, un charme onduleux règne dans leurs mouvements paisibles et l'on dirait que leur belle robe brune marquée de taches blanches, est en rapport avec les tons du ciel et de la terre. Lui, le vieux maître, sent naître en lui une secrète allégresse; il semble qu'une aile légère soulève son cœur. Il chante. C'est un hymne à lui, un chant d'amour à la nature qu'il respire, de reconnaissance au Dieu bon qui lui communique sa vertu.

Et tous trois sont de retour: le vieux maître et les deux grands bœufs roux. La journée est close et le travail est fini. Le vieux laboureur, appuyé sur le dos de ses compagnons roux, regarde derrière lui l'œuvre avancée... C'est le soir: la nature se voile doucement d'un agreste mystère; et voilà que des ombres s'étendent; elles croissent, elles descendent des collines en longs sillons.

...On rentre sous le toit rustique. Aux vives et pétillantes ardeurs des sarments qui

flamboient, la lumière incertaine s'épand sur le foyer, tandis que le fond de l'humble logis est dans l'ombre. Il se repose le vieux fermier, le bon travailleur. La table est mise; la soupe fume, le banquet sourit; l'essaim des petits enfants s'ébat: le contentement s'épanche du cœur et règne, à l'entour... Tout au fond de l'étable, dans l'obscurité, il y a de la paille froissée, un cliquetis de chaînes et le bruit mat d'un pied lourd sur le

pavé humide: les deux grands bœufs roux prennent aussi le repas du soir...

...O travail des champs, tu es le symbole de celui de l'âme! Enfant de ce monde terrestre, apprends à faire ta journée de labeur; fends cette terre qui ne sera point ingrate, creuse ton sillon et, dans son sein entr'ouvert, un peu plus tard, tu jetteras l'espérance...





COURRIER DE LA FAMILLE

La mère. La Fille. L'Enfant
par Tante Pierrette.

La Volonté chez l'Enfant



ON apprend à vouloir comme on apprend à penser, dit Huguot, dans l'*Ecole Maternelle*, seulement l'éducation de la volonté est bien plus délicate que celle de l'intelligence.

Il peut être plus

ou moins difficile de mettre l'esprit en état de recevoir la lumière, mais qu'une fois elle l'ait frappé, elle s'impose à lui, et il ne lui fait pas de résistance. Un enfant peut passer deux ans à apprendre à lire, une fois qu'il a appris, il n'y a plus à y revenir, c'est fini. Avec la volonté, ce n'est jamais fini, et il faut toujours y revenir, justement parce qu'elle est la volonté, c'est-à-dire une puissance personnelle, libre, qui ne se soumet qu'à elle-même, et d'autant plus capricieuse que la raison est moins développée. C'est ce qui arrive chez nos élèves. Le sentiment de la personnalité est évidemment rudimentaire chez le petit enfant, mais il existe, et suit, dans son évolution progressive, la même marche que le développement de la sensibilité et de l'intelligence.

Dès l'instant qu'il ne se *confond* pas avec ses camarades, l'idée de sa personnalité, de son *moi*, a fait éclosion. On peut dire qu'elle est bien et dûment constatée le jour où, ne parlant pas encore, il reconnaît son nom prononcé devant lui, ce qui arrive vers la fin de la première année. On objecte l'habitude des enfants de parler d'eux à la troisième personne, et l'usage tardif qu'ils font du pro-

nom personnel je, moi. Nous croyons que cela tient à ce que les personnes qui les entourent leur parlent toujours ainsi. Ils répètent par imitation, et d'autant plus volontiers que l'imagination naissante y trouve son compte, le petit enfant qui s'entend désigner et se désigne lui-même par un nom propre, se voit agir en quelque sorte; les conversations, si l'on peut employer ce mot, sont comme de petits drames où les personnages, l'enfant, le père et la mère, prennent un caractère objectif et jouent un rôle. Mais l'être dont il est question c'est bien lui-même, il le sait et n'a pas besoin du vocable *moi* pour le savoir; sa personnalité s'affirme de jour en jour avec plus de décision, et les progrès accomplis à cet égard à partir de la troisième année sont frappants. Ils se manifestent de différentes manières. L'enfant n'aime pas à être seul, mais au milieu de compagnons de son âge ou de personnes plus âgées; il n'aime pas être confondu dans la foule; il tient à avoir une place à part, des objets à son usage, un petit monde à lui qu'il se crée ou dont il s'empare, qu'il s'approprie enfin de quelque manière: tendance à utiliser dès la première enfance, pour l'éducation des sens et les premiers exercices manuels, et en vue des habitudes d'ordre, de soin, de conservation. Quand l'élève défend ses jouets contre les entreprises de ses petits voisins, il atteste sa personnalité en défendant ce qu'il considère comme son bien, sa propriété. L'instinct de la propriété n'est pas la même chose que le respect de la propriété: ce respect, l'enfant ne l'a pas, car tout en ne voulant pas qu'on touche à ses jouets, il touche volontiers à ceux des autres. C'est que la per-

sonnalité dégénère facilement en égoïsme : elle ne se contente pas de la part qui lui est légitimement faite, elle veut tout absorber, se mettant ouvertement en lutte avec les tendances sympathiques ; si elle triomphait, elle les détruirait, de même que celles-ci réduiraient à néant la personnalité, si elles étaient

sans contrepoids. La jalousie que montrent les enfants n'a pas d'autre origine. Les *enfants gâtés* sont ceux dont on a laissé grandir la personnalité sans mesure, sans règle et sans frein. Redoublons de zèle pour avoir le moins possible de ces enfants dans nos classes.

Dans le Gris

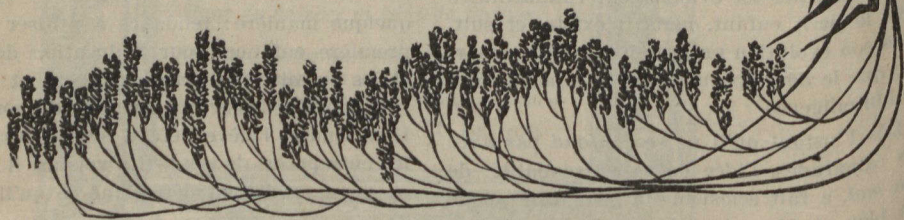
*L'automne est revenu, les feuilles détachées
S'en vont, tourbillonnant, mourir sur les tombeaux.
Au loin, lugubrement, croassent les corbeaux ;
Et j'écoute le vent sur les herbes fauchées.*

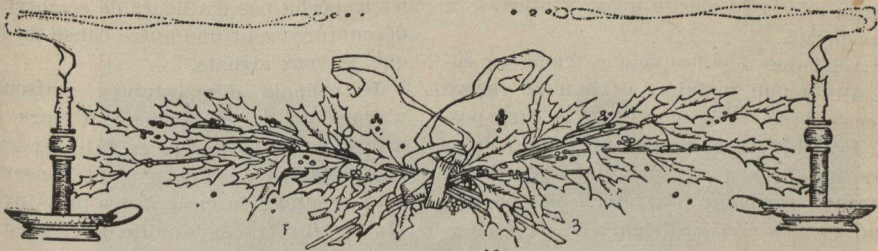
*Dans mon esprit songeur, en longues chevauchées,
Passent les souvenirs des jours qui furent beaux :
Aux ronces de l'oubli, je cueille leurs lambeaux
En foulant, sous mes pas, les inertes jonchées.*

*Sur les rives du lac, au charme langoureux,
Le crépuscule étend son manteau vaporeux :
De lourds nuages gris traînent dans le ciel pâle.*

*Comme l'écho plaintif d'un funeste convoi,
Dans les ombres du soir, j'entends le dernier râle
D'un rêve de bonheur que j'avais fait pour toi !*

A. LAROCHE.





La Carte Postale Illustrée

Par PIERRE VOYER

EUT-ETRE ce qui se passe ailleurs se voit-il également parmi nous. Or, il paraît que dans les grands pays où la carte postale illustrée eut le plus de vogue, elle est maintenant en défaveur. Ce ne serait pas encore la débâcle, non, la situation serait assez critique pour que les premiers intéressés, les fabricants et les marchands, songent à trouver sans retard d'énergiques et de très prompts remèdes. Ceux-ci.

Le *Matin*, de Paris, s'est fait leur interprète. Dans un premier article,

il constate qu'il n'est plus aujourd'hui de village, si petit, où l'on ne trouve une collection de cartes postales illustrées. Aussi est-il devenu impossible de s'éloigner même de deux lieues sans être obligé d'envoyer quelques-unes de ces vignettes qui timbrées du obn côté, celui de la "vue" font la joie des collectionneurs. Ce n'est plus seulement une mode, une manie passagère et limitée à quelques individus ; c'est une habitude de vie, chère à tout un peuple. Et l'on en voit une manifestation frappante sur le quai des gares, au départ des trains. Jadis, après s'être embrassé tendrement, on échangeait des vœux de bonne santé et on se promettait un prochain retour. A l'heure présente, on n'entend plus qu'une seule et même phrase. Ceux qui restent, d'un air suppliant, disent : "N'oubliez pas de m'envoyer des cartes !" Ceux qui partent assurent, d'un ton aimable :

"Comptez sur moi, je vous enverrai des cartes !"

Pour tyrannique que soit devenue cette coutume, elle n'en est pas moins heureuse en ses effets. Quoi que pensent des censeurs moroses et attardés, la carte postale n'a point tué la correspondance par lettre. Tel qui se sentira transporté d'enthousiasme devant un beau site naturel n'en noircira pas moins des pages s'il se connaît un ami complaisant pour les lire. Mais l'être fruste et fermé à qui autrefois il en coûtait de tracer trois lignes sur une feuille de papier, enverra régulièrement des "bonjours" et des "amitiés sincères" au recto d'une carte postale illustrée.

Il est une autre considération qui doit nous faire cultiver cette habitude : l'industrie de la carte illustrée s'est développée d'une façon, pourrait-on dire, gigantesque. Comme il devait arriver, la fabrication de cette chose légère et gracieuse, de peu de valeur matérielle, mais d'une exécution soignée fut, dès le début, l'apanage et la gloire de la main-d'œuvre française. Des ateliers s'élevèrent de tous côtés ; pour produire ce petit morceau de carton illustré, il fallut employer des milliers de travailleurs : opérateurs, clichés, imprimeurs, enlumineurs ; pour le vendre on eut recours à des légions de placiers et de courtiers.

La carte illustrée fait ainsi vivre des milliers de gens. Elle est donc plus qu'une sim-

ple bagatelle ; elle mérite qu'on s'intéresse à sa prospérité.

Or voici que depuis quelque temps on entend dire qu'un malaise, si ce n'est encore une crise, pèse sur le marché de la carte postale. Les chiffres de vente qui, pendant plusieurs années, avaient suivi une progression constante, semblent s'arrêter. Ne peut-on craindre qu'ils ne décroissent ? Et n'est-il pas temps d'enrayer ce mouvement en arrière ?

* * *

Pour tirer toute la chose au clair, le *Matin* a chargé un de ses représentants d'interroger un M. Alcide Bréger, lequel est président de la Chambre syndicale de la carte illustrée.

—Vous tombez à propos, a dit M. Bréger, car je viens d'adresser au ministre des postes une longue lettre où je lui expose la situation difficile du commerce de la carte illustrée et les moyens propres, selon moi, à y remédier.

La carte souffre actuellement de plusieurs maux ; d'abord, c'est la surproduction. L'engouement insensé du début a suscité des milliers de producteurs. Les cartes illustrées furent offertes par milliers au public ; naturellement, comme la faculté d'achat restait limitée, des stocks considérables demeurèrent invendus. Il en résulta une première dépréciation.

Devant cela, des fabricants avides de gain tentèrent d'accaparer la clientèle en produisant des cartes à bon marché, mais grossières et laides. Comme le beau détermine moins souvent le public, il faut l'avouer, que le bon marché, ces gâcheurs discréditèrent la carte. Un grand nombre de nos confrères, qui répugnaient à fabriquer de la camelote, s'y résignèrent pour pouvoir lutter. Cela ne

les empêcha pas d'ailleurs de sombrer, et ces déconfitures sont une autre cause du malaise que je vous signale.

Je connais d'importantes maisons qui, n'ayant pu faire honneur à leurs engagements, furent déclarées en faillite ; les stocks considérables qu'elles avaient conservés furent vendus à la criée à des prix invraisemblables, dix francs le mille, si ce n'est encore moins. Ces cartes furent achetées par des camelots et des soldeurs. Elles inondent les marchés publics ; on vous les propose dans la rue : "Dix sous la douzaine", le passant pressé les achète, insoucieux de leur défectuosité.

Et voilà pourquoi nous nous inquiétons aujourd'hui de l'avenir de notre commerce.

* * *

Je crois qu'à ces causes de la décadence de la carte postale illustrée, il faut ajouter l'immoralité qui s'est introduite dans les sujets d'illustration.

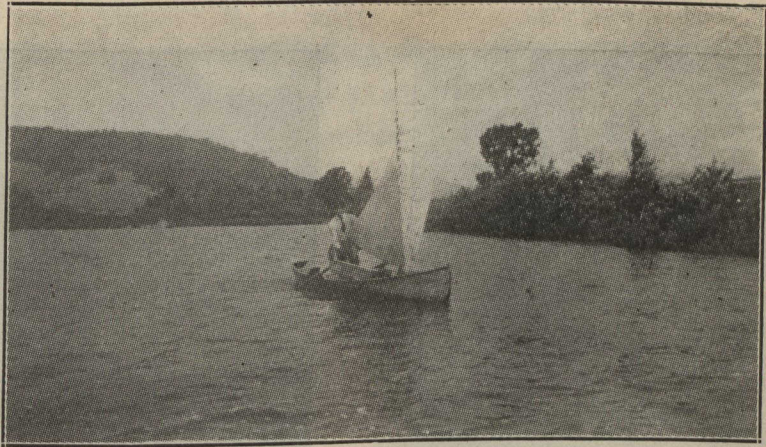
Autrefois, des gens des deux sexes, qui ne se connaissaient pas et ne se connaîtront jamais, des gens qui étaient loin les uns des autres aimaient à échanger des cartes postales illustrées : correspondance aimable, sans séquence autre que d'augmenter la collection de chacun et d'activer l'industrie de la carte illustrée.

Or, des malfaisants ont mêlé à leurs envois des illustrations blessantes, grossières, et cette correspondance a déchu rapidement.

Nous l'avons constaté au *Samedi* ; d'autres confrères ont également noté le fait.

Donc, dans la série des moyens de sauver la carte postale illustrée, insistons pour qu'on exerce plus de surveillance que jamais sur le côté moral, gravure et texte.

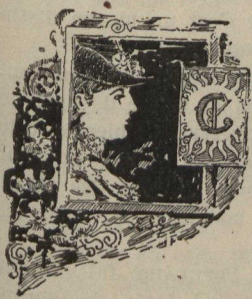




Lac Sainte-Adèle (Ferme Longpré)

Photographie d'Amateur

Par MISTIGRIS



E n'est pas de Sainte-Adèle que je veux parler, bien que ces photographies en viennent toutes quatre. Et je ne puis pourtant pas m'en empêcher. Vous ne savez peut-être pas que si cette mignonne et originale paroisse était transportée, avec son site, ses autours et ses alentours, à l'étranger, elle dameraient le pion à une foule de *nichoirs* alpestres, pyrénéens ou adirondakais, qui vivent surtout de réclame, d'engouement chauffé à froid par d'habiles faiseurs. Vous ne savez pas cela parce que vous êtes des Canadiens, et que tout Canadien qui se respecte ignore les beautés sans rivales de son propre pays. Tout ce qui n'est pas *foreign* le laisse froid. Et il a toujours la précaution de ne pas aller voir les paysages d'attraits si divers du terroir, afin de les pouvoir décrier ou ignorer avec plus d'aise.

Sainte-Adèle a été fondée par un de nos plus grands politiques canadiens, feu A. N. Morin. Ce qui n'est déjà pas banal. Dans son livre sur le Nord de Montréal, feu M. de Montigny, à mesure qu'il approchait de

Sainte-Adèle, sentait sa plume devenir encore plus alerte, puis plus poétique. Il avait peine à la faire redevenir l'instrument sobre et réservé de l'historien, du chroniqueur en voyage, en mission vraiment nationale. Il rendait aussi justice aux hommes qui ont fait Sainte-Adèle, "hommes dévoués à la colonisation et éclairés dans l'art de la culture". Et dans sa nomenclature apparaissait Monsieur le Dr Grignon, celui qui continue là-bas l'œuvre commencée par Morin, celui dont j'ai eu grand bonheur à analyser, dans le SAMEDI, les travaux féconds et audacieux, le va-en-avant inlassable. Et dans une lettre que lui adressait, en 1894, le Dr Grignon, je lis ces lignes :

" Sans trop vouloir faire l'éloge de Sainte-Adèle, je ne puis terminer sans dire que de tous ceux qui ont eu l'avantage d'apprécier les habitants de Sainte-Adèle, pas un seul ne nous a laissés sans témoigner le désir de revenir."

Mais ce n'est pas de Sainte-Adèle que je veux vous entretenir en ce court espace...

* * *

C'est de la photographie d'amateur. Le goût s'en répand, mais si lentement... S'il y avait un peu partout, dans notre pays, des *kodakistes* consciencieux, la publication, l'é-



Le petit-fils dans le jardin du grand-père



Le grand-père satisfait de sa pêche du jour

change de leurs instantanés ferait merveille pour amener les gens à se rendre compte du beau pays que Dieu a mis sous leurs pieds, puis à aller les voir, les déguster, selon le mot de Brisson. On apprendrait à se mieux connaître, aussi.

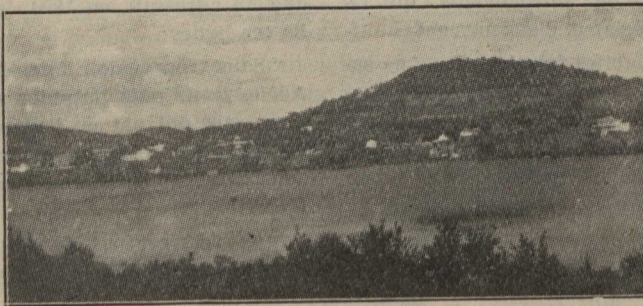
Puis le kodak serait comme l'annaliste des paroisses, des familles, des événements trop fugitifs et dont la morale, la saveur, le piquant se perdent si lamentablement vite.

En ce siècle de photographie à outrance, le kodak devrait être pour chacun de nous comme un secrétaire à écriture éloquent et fidèle, pouvant être lue par les plus illettrés. Il devrait être l'instrument de mille et une

leçons de choses qui, autrement, passent improductives. Ne serait-il qu'un moyen de récréation, le kodak devrait encore avoir le suffrage de tous, car c'est un moyen distingué, intellectuel, presque animé.

Et nos revues et nos magazines canadiens, faisant sélection dans la masse de vues envoyées de toutes parts, seraient bientôt, comme aux Etats-Unis, autant de véhicules portant à la connaissance de tous les choses utiles ou agréables kodakées par quelques-uns.

Ce que la REVUE POPULAIRE fait aujourd'hui pour quatre envois datés de Sainte-Adèle.



Village de Sainte-Adèle



NOTRE FEUILLETON.

La Mère Noire

par ROGER DOMBRE

ROMAN COMPLET :

PREMIERE PARTIE

I

OU L'ON VOIT UNE DEMOISELLE QUI N'A PAS FROID AUX YEUX

—Mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdus!...

—Mais non, ma tante, ils ont l'air très gentil.

—Tu trouves?

—Mais oui. Voyons, ma tante, soyez juste: nous traversons une partie de la Sierra Moréna, ce qui est une imprudence, j'en conviens; deux femmes seules, à la tombée de la nuit, surtout après les renseignements qu'on nous a donnés... Mais, c'est moi qui suis coupable en cela, puisque c'est moi qui l'ai voulu. Ensuite, nous sommes attaquées par des bandits, notre cocher et notre valet de chambre nous abandonnent gentiment et nous commençons à trembler, ce qui est une chose assez naturelle, vu la situation où nous nous trouvons. Mais, voilà que ces bandits ne nous tuent pas...

—Jusqu'à présent, du moins.

—Au contraire, ils nous traitent avec déférence, et...

—Sachez, *senorita*, que nous ne tuons jamais, prononça une voix mâle et sonore, celle d'un homme masqué placé au fond de la voiture, en face de la comtesse de Kerlanié, celle que Mlle Yvonne de Kerlanié appelait "ma tante".

—Vous comprenez le français? dit la jeune fille; alors je vais parler en anglais.

—*It is useless: I understand english quite well.*

Yvonne tourna vers sa tante son ravissant visage d'espiègle.

—*Es stupendo!* s'écria-t-elle, *maraviglioso!* des bandits parlant toutes les langues.

—*Io capir italiano*, répliqua avec flegme l'homme au masque.

—C'est désolant, *mein herr*, reprit Yvonne en se tournant vers lui, mais je n'ai plus que l'allemand à mon service, car ma science de polyglotte n'est pas très étendue. Comprenez-vous l'allemand?

—*Ya, fraulein.*

—Mon Dieu, mais vous êtes un phénix, monsieur le brigand; que savez-vous encore, outre l'espagnol qui doit être votre langue maternelle?

—Un peu d'arabe et j'entends assez le russe, voilà tout.

—Voilà tout? vous êtes modeste.

—Yvonne! murmura la vieille dame qui demeurait morne et affaissée au fond de la voiture.

—Ma tante?

—Peux-tu bien rire et bavarder dans un pareil moment et avec de pareilles gens?

Le bandit qui entendit ce compliment ne daigna pas le relever et ne sourcilla même pas.

—Mon Dieu, ma bonne tante, je parle parce que je m'ennuie. Cette route est si longue!

—Nous sommes bientôt arrivés, mesdames, dit avec courtoisie l'homme au masque.

—Chez vous?

—Chez moi.

—Et pourrions-nous trouver quelque chose à nous mettre sous la dent, au fond de votre caverne? car je suppose que vous allez nous conduire dans une caverne impénétrable;

cela se passe ainsi dans les romans de cape et d'épée que lisait ma gouvernante.

—Vous trouverez un souper servi à votre arrivée, mesdames, bien indigne de vous peut-être, mais...

—On fait ce qu'on peut, n'est-ce pas? soyez sans crainte, nous ne sommes pas difficiles; ma tante a un appétit d'oiseau, et moi qui ai ce soir une faim de loup (c'est curieux comme l'air de vos montagnes creuses), je me contenterai d'un petit pain viennois et d'une aile de poulet.

—Yvonne, Yvonne, murmura de nouveau la comtesse. Peux-tu parler et avoir faim dans un pareil moment!

—Mais, ma tante, ce n'est pas ma faute; d'abord, pour avoir du courage il faut soutenir les forces physiques. J'ai la conviction que ces messieurs ne nous empoisonneront pas: qu'y gagneraient-ils?

—Nous n'avons jamais égorgé ni empoisonné personne, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, prononça la voix mâle et sonore.

—Ah! alors vous êtes celui qu'on nomme Murino et qu'on cherche partout à Séville à cette heure?

—Lui-même.

—Oh! quelle chance de vous avoir rencontré! moi qui souhaitais tant voir l'homme le plus célèbre de l'Espagne! Savez-vous qu'on raconte sur vous des choses merveilleuses?

L'homme eut un sourire sous son masque, mais nul ne s'en douta.

—Ma tante, reprit Yvonne en secouant la comtesse plongée dans de noires réflexions, vous n'aurez plus peur j'espère: nous sommes aux mains de Pedro Murino, le fameux Murino.

—Ciel! bon Jésus! bonnes âmes! gémit la vieille dame en joignant ses doigts gantés, nous sommes plus perdues que jamais!

—Mais non, ma tante, au contraire: mon-sieur est renommée pour être un bandit très aimable et de fort bonnes manières.

—Mais il nous tuera parce que nous n'avons pas d'argent à lui donner.

—Bah! on lui fait une réputation plus terrible qu'il ne mérite.

—Yvonne, tu parles en enfant étourdie, je ne te comprends pas.

—Voyons, ma petite tante chérie, pardon-

nez-moi si je vous ennue et ne me grondez pas. Ne vaut-il pas mieux vous distraire et vous amuser pour vous donner du courage, que de me morfondre en plaintes superflues? c'est ça qui ne serait pas digne d'un Kerlanié.

—Oui, tu as raison, tu as raison; tu es une vaillante, toi, mignonne, tu es une vraie Kerlanié; moi, je tremblais pour toi, mais à te voir si sereine et si brave, je me rassure. C'est que je me sens si faible, mon enfant, si débile pour te défendre!

—Ma tante, nous n'avons pas besoin de nous défendre: j'ai la langue assez bien pendue pour riposter à don Murino.

Ce dialogue se tenait à voix basse, et le bandit paraissait n'en rien entendre. Tout à coup, Yvonne dit à Murino:

—Peut-on dormir?

Et, sans attendre la réponse, elle s'installa commodément, la tête entre les coussins, et ne tarda pas à s'assoupir, tandis que sa tante, désespérée, égrenait son chapelet entre ses doigts tremblants. Dans l'intérieur de la voiture, pour surveiller les prisonnières, il n'y avait que Murino, le chef; mais sur le siège deux autres bandits faisaient bonne garde; l'un d'eux conduisait. Ainsi que l'avait dit Mlle de Kerlanié, les deux serviteurs avaient pris la fuite, épouvantés à l'aspect des voleurs. Enfin on toucha au but du voyage: Murino ouvrit la portière et sauta par terre; puis il porta à ses lèvres un sifflet d'argent dont il tira un son prolongé. Aussitôt, une demi-douzaine d'hommes masqués et munis de lanternes entourèrent les captives.

—Madame, veuillez descendre et vous aussi, mademoiselle, dit Murino, en leur offrant la main.

La comtesse repoussa cette main; Yvonne, au contraire, s'y appuya avec sérénité. Son sourire espiègle reparut lorsque ses jambes engourdis touchèrent le sol. Elle frotta ses jolis yeux encore mi-clos. Et elle dit en promenant autour d'elle un regard circulaire:

—Mais c'est charmant ici: des hommes masqués, une lumière sinistre, un lieu sauvage, une caverne, car c'est bien dans une caverne que vous nous conduisez, rien n'y manque; c'est absolument comme dans les romans de ma gouvernante. Ma pauvre tante a l'air bien malheureuse. Bah! tout à l'heure,

elle se consolera en dormant dans un lit moelleux, car j'espère que ces messieurs auront le bon goût de nous en offrir un.

Les bandits, cependant, regardaient avec ébahissement cette prisonnière si crâne, qui venait là comme à une partie de plaisir.

Avec la grâce accomplie d'un gentilhomme rompu aux belles manières, Murino introduisit les dames dans la caverne, tandis que, sur son ordre, deux hommes y portaient leurs malles.

—En général, dit aimablement le chef, nous recevons nos... hôtes dans la grande salle du conseil; pour cette fois, et afin que les senoras s'y trouvent mieux, je mets mon appartement à leur disposition.

—Vous êtes bien bon, monsieur, ne put s'empêcher de dire Mlle de Kerlanié.

—Yvonne, à quoi penses-tu donc? lui glissa la comtesse à l'oreille. Des gens qui en veulent à votre vie?...

—Non, ma tante, rectifia la jeune fille, à notre bourse seulement.

Avec sa simplicité d'enfant gâtée, Yvonne admirait tout, effleurait tout du bout du doigt. Enfin, elle se retourna vers Murino dont les yeux brillant sous les trous du masque, la suivaient partout avec intérêt.

—C'est plus beau ici que chez nous, dit-elle sans amour-propre. C'est même très bien arrangé. Vous êtes un homme de goût, monsieur le bandit.

—J'aime l'art sous toutes ses formes, senorita, répondit l'Espagnol.

—Et il ne vous est pas difficile de vous contenter, continua la comtesse avec mépris; le métier que vous exercez vous permet de vous passer toutes vos fantaisies.

—C'est vrai, fit Yvonne qui n'admira plus rien.

Le bandit resta immuable sous son masque. Une table couverte de mets délicats fut dressée devant elles par un nègre du plus beau noir.

—Je ne toucherai à rien de cela! s'écria la comtesse non sans accorder un regard de regret à toutes ces bonnes choses; et toi, Yvonne, je te défends d'y toucher aussi.

—Mais, ma tante, j'ai faim.

—Il vaut mieux souffrir la faim que se laisser empoisonner.

—Oh! empoisonner!

Murino se retourna à ces mots; il se

rapprocha de la table et servit au hasard un peu de chaque met sur une assiette qu'il présenta au nègre.

—Mange, lui dit-il, pour prouver à ces dames que cette nourriture est absolument inoffensive.

Le jeune bandit eut un regard angélique et obéit.

Rassurée, la comtesse osa toucher au potage, et elle le trouva si bon qu'elle y revint. Enfin, tandis que la comtesse de Kerlanié puisait un peu de courage au fond d'un verre de délicieux Tokay, Yvonne grignotait d'excellents fruits en faisant causer le nègre Tippo.

—Et maintenant, que va-t-il advenir de nous? demanda tragiquement Mme de Kerlanié en poussant son assiette.

—Ma tante, ce qu'il plaira au ciel, répondit Yvonne qui croquait un gâteau.

—Toi, mignonne, tu vaux ton pesant d'or; tu ne crains rien.

—Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte, déclama la rieuse fillette.

—Ne plaisante pas. Ces brigands vont nous demander une rançon.

—Que nous ne leur donnerons pas.

—Mais s'ils nous croient riches.

—Nous les tirerons de leur erreur, voilà tout.

—Mais s'ils persistent à vouloir de l'argent?

—Autant nous demander de prendre la lune avec les dents. Nous les inviterons à venir voir votre vieux manoir de Kerlanié et quand don Murino constatera que nous sommes aussi pauvres que Job de douce mémoire, il nous fera un de ses saluts *régence* dont il a le secret, et tout sera dit.

—Tu vois tout en rose, toi, Yvonne.

Et l'excellente femme ajouta à part soi:

—Tant mieux, pauvre chérie! qu'elle garde le plus longtemps possible son heureuse insouciance, mais je tremble, et pour elle seulement car je suis vieille, moi, mais elle!... Enfin qui sait? Ce Murino a l'air d'être sous le charme; aussi, Yvonne ensorcellerait le diable même, je crois; ses caprices me font bien gémir quelquefois, mais on ne peut s'empêcher de l'aimer jusque dans ses défauts, la chère mignonne.

Comme elle achevait ces réflexions, Murino apparut de nouveau dans la salle.

Il avait changé de costume, et, quoique son visage fût toujours strictement masqué, on apercevait le haut de son front blanc que surmontait une forêt de boucles noires lustrées, et ses yeux de diamant qui scintillaient à travers les trous du loup de velours.

—Est-ce pour nous qu'il a fait toilette? se dit la comtesse. Mais alors Yvonne a raison; c'est un bandit tout à fait gentilhomme.

—Allez-vous au bal, señor Murino? demanda malicieusement Mlle de Kerlanié.

—Vous l'avez dit, señorita, je me rends à la fête que donne le *governador* de Grenade; je venais m'excuser de vous laisser ainsi; je manque à tous mes devoirs de maître de maison, mais il m'est impossible d'agir autrement. D'ailleurs, je crois que ma société vous eût plutôt fatiguées aujourd'hui, car vous devez avoir besoin de repos après les émotions du voyage. Je vous enverrai pour votre service particulier la *Mère Noire*, la seule femme de ma bande, mais le plus dévoué de mes sujets; si elle est un peu maladroite comme soubrette, vous voudrez bien lui pardonner; je suis sûr que vous en serez satisfaite sous tous les autres rapports.

—Envoyez-nous donc la *Mère Noire*, répondit Yvonne. Comme il a bon air là-dessous! se disait-elle, et comme je voudrais le voir démasqué!

—Ainsi vous vous rendez au bal du *governador*, monsieur le chef de brigands? reprit la comtesse, non sans ironie.

Le bandit s'inclina.

—Sans doute pour y dérober les bijoux des belles dames?

Morino redressa sa taille superbe et laissa tomber ces mots de sa lèvre dédaigneuse:

—Non señorita, mais pour y faire justice.

—Afin d'y être reçu, il faut d'urgence une carte d'entrée signée du *governador* lui-même, et portant le nom de l'invité.

—En effet, riposta Murino qui tira négligemment de sa poche un carré de carton rose.

—Seulement, ajouta-t-il, lorsque je vais dans le monde, ce qui m'arrive quelquefois, j'emprunte le nom d'un ami.

—Vos hommes s'y rendent-ils avec vous? reprit la comtesse.

—Non, aucun.

—C'est évident, dit amèrement la vieille

dame, il faut bien garder vos prisonnières en votre absence.

—Ce n'est pas la peine, señorita; vous voudriez fuir que vous ne le pourriez; vous vous égareriez infailliblement et ce serait fâcheux pour vous. Non, mes hommes ne me suivent jamais dans le monde; ils ne sauraient s'y tenir; ce sont de braves gens du pays. D'ailleurs, il leur faudrait courir un danger auquel je ne veux pas les exposer, et comme je suis seul à la besogne, je les laisse ici.

Yvonne tenait ses yeux attachés rêveusement sur Murino.

—Je ne serais pas surprise, dit-elle tout à coup, si l'on m'apprenait que vous êtes de noble race. Il y a en vous du gentilhomme et rien que du gentilhomme.

A part la façon dont il détrouse les voyageurs... grommela la comtesse.

Si Mlle de Kerlanié eût soulevé le masque du bandit, elle eût remarqué l'expression de douleur que ces paroles avaient amenée sur son beau visage. Mais elle ne s'aperçut pas même du tressaillement qui avait secoué ce corps viril. A ce moment, la draperie de la salle fut écartée avec violence pour laisser passage à un animal énorme qui vint se jeter entre les jambes de son maître.

—Miséricorde! qu'est-ce que cela? s'écria Mme de Kerlanié en reculant, terrifiée.

Yvonne recula aussi, mais très peu; elle avait confiance en Murino, le sachant brave et fort. L'animal qui venait de faire une entrée si inattendue n'était rien moins qu'un ours de la plus belle venue, gris, avec une tête et des pattes énormes; une malice singulière luisait dans ses petits yeux intelligents.

—Permettez-moi de vous rassurer et de vous présenter Coco, reprit Murino en appuyant sa belle main sur le gros muscu de la bête. Coco, mon associé, ou plutôt mon caissier.

—Votre caissier? fit Yvonne étonnée.

—Eh! oui señorita; j'ai d'immenses richesses amoncelées ici, et Coco garde tout cela; il est doux comme un mouton, mais malheur à qui oserait s'approcher de la salle aux trésors!

—A bon entendeur salut, n'est-ce pas ce que vous voulez dire? fit Yvonne railleuse.

—Non, dit-il en riant, je n'ai jamais pensé

qu'une femme et même deux femmes pussent forcer la porte de mon cabinet; et d'ailleurs n'est-ce pas moi qui vous ai enseigné l'existence de mes richesses? "Quant à vous, Coco, on va vous réintégrer dans votre domicile. J'entends hennir *Mazeppa*, je ne voudrais pas faire attendre mon meilleur ami après Coco.

—Mazeppa est votre cheval préféré sans doute; je vois que vous aimez beaucoup les bêtes, monsieur Murino.

—Elles valent mieux que les hommes.

—C'est un misanthrope, pensa Mme de Kerlanié.

—Peut-on voir Mazeppa? demanda la jeune fille qui s'était hasardée à passer sa menotte blanche sur le poil frisé de Coco.

—C'est un honneur que vous lui ferez; venez à l'entrée de la caverne, la Mère Noire vous reconduira.

Tandis que la comtesse les suivait en maudissant les fantaisies originales de sa nièce, l'ours, qui était d'humeur folâtre ce jour-là, sautillait aux côtés de son maître, avec toute la grâce que lui permettait la nature.

—Senorita, dit aimablement le bandit qui marchait devant avec Mlle de Kerlanié, puisque je vais à la ville, n'auriez-vous aucune commission à me donner? Mon installation est un peu primitive et il peut vous manquer bien des choses.

—Oh! qu'importe pour un jour! car vous n'allez pas nous garder longtemps prisonnières, n'est-ce pas?

—Cela ne dépend pas de moi. Ainsi, que puis-je vous rapporter?

—Rien, merci. J'ai envie d'une chose, mais c'est par trop difficile à faire venir ici: un piano; et puis... non, ne me rapportez rien, décidément, sauf des détails sur la fête.

Murino salua très bas les deux dames, et, à la lueur des torches que tenaient plusieurs hommes, Yvonne et la comtesse purent le voir enfourcher un splendide étalon noir.

À l'entrée de la caverne, une grande femme massive et très brune, vêtue de noir, cria, en esquissant en l'air un signe de croix:

"*Buono viaje, hijo!*"

C'était la Mère Noire.

—*Addios, ama!* cria Murino, prends bien soin de nos prisonnières.

La comtesse et sa nièce, suivies de la

grande femme brune, rentrèrent dans l'appartement du bandit.

La première grommelait:

—Ce beau monsieur va croire que nous l'admirons, ma parole! Yvonne est aussi par trop enfant; que le ciel confonde ses caprices! c'est déjà par sa faute que nous en sommes-là!

La seconde pensait:

—Comme il a belle tournure à cheval! et comme le costume vénitien va bien à sa taille élégante!

La Mère Noire se disait:

—Voilà une petite colombe qui n'a pas froid aux yeux. Mais mon chéri est au bal... il va peut-être y attraper un mauvais coup!... Jésus Maria! prenez soin de lui!

II

OU L'ON VOIT UN BRIGAND QUI N'A PAS MAUVAIS COEUR

—Ma bonne petite tante, dit Mlle de Kerlanié à la comtesse, vous avez l'air d'être fâchée contre moi; je vous le répète, nous n'avons rien à craindre. Nous allons dormir d'un doux sommeil entre deux draps très fins.

—Des draps volés!... quelle horreur!

—Alors, il n'y a pas d'autre ressource que de vous établir dans ce hamac.

—Alors... enfin, puisqu'il le faut, j'aime encore mieux le lit, soupira la bonne dame; mais qui m'eût jamais dit que je passerais une nuit sous le toit d'un chef de voleurs?

—Je vais vous aider à vous déshabiller. Voyons, ne tremblez pas et dormez paisiblement. Qui sait? demain nous apportera peut-être plus d'agrément qu'aujourd'hui.

—Et lesquels? Enfin, il nous a au moins laissés nos malles?

—Il ne manquerait plus qu'il les distribuât à ses bandits. Et d'abord, demain, je veux mettre ma robe bleue...

—Tu vas t'habiller pour ces assassins?...

—Mais non, ma tante, c'est pour mon propre plaisir. Vous comprenez, cette robe de voyage...

—Elle est bien bonne pour eux! si j'avais sous la main mes plus vieilles défroques je les endosserais!

Peu de temps après, tandis que Mlle de

Kerlanié peignait ses lourds cheveux d'or, un léger ronflement annonça que la bonne dame était partie pour le pays des songes.

Les pensées d'Yvonne étaient riantes :

—Pourvu que cette nuit nous n'ayons pas la visite du caissier de Murino ! Cet ours a l'air sociable, mais je ne m'y fierais cependant pas. C'est curieux, je ne me sens pas la moindre envie de dormir : c'est peut-être la faute du café qui était excellent, mais un peu fort. Ces bandits vous ont un talent pour le préparer !

Soudain, elle aperçut près de la porte de la salle une masse accroupie.

—Tiens, la Mère Noire ! Est-ce qu'elle va monter la garde ici toute la nuit ?

—La senorita n'a pas sommeil ?

—Pas le moins du monde, causons.

—Vous êtes jeune et intrépide, vous.

—Votre Murino n'est guère effrayant pour un chef de voleurs, répondit Yvonne, il paraît même très... très courtois, et, ma foi, presque bon.

—Ah ! ma fille, que cela me fait de bien de vous entendre parler ainsi ! Il y en a si peu qui disent cela, quoique Murino soit bien aimé du peuple espagnol.

—Vraiment ?

—Oui, et c'est juste. Qui leur vient plus en aide que mon chéri ? qui soutient comme lui les malheureux, les pauvres, les petits ?

—Ah ! fit Yvonne.

—Il partagerait avec un misérable jusqu'à son dernier morceau de pain.

—C'est très bien de sa part, murmura Mlle de Kerlanié, mais cela n'empêche pas qu'il fait l'aumône avec l'argent d'autrui.

—Mon chéri n'est pas un voleur ! s'écria la Mère Noire avec indignation ; c'est un justicier.

—Comment cela ?

—Un justicier, poursuivit l'Espagnole ; il ne dépouillerait jamais un homme dont la fortune est médiocre ou a été amassée avec peine par le travail. Il est arrivé maintes fois que lorsqu'un de ses prisonniers a prouvé qu'il n'était pas riche, Murino l'a relâché. Il ne s'attaque qu'aux grands, aux avarés, aux égoïstes ; il se venge et il venge les malheureux. Ce n'est pas l'amour de l'or qui le pousse à agir ainsi. S'il le voulait, il pourrait avoir le monde à ses pieds, mais il le dédaigne.

—Il est bien dégoûté, dit Yvonne.

—Il a raison. Pourquoi a-t-il incendié le palais des Castro ? Parce que les Castro ont fait jeter hors de leurs pauvres logis des malheureux qui ne pouvaient payer leur loyer. Pourquoi a-t-il retenu quinze jours captif don Gonzalès en lui réclamant cinquante mille pesetas de rançon ? parce que Gonzalès refuse une obole au mendiant de la route, un morceau de pain au vagabond qui meurt de faim, et il nourrit ses chiens des viandes les plus succulentes.

L'autre soir, le petit enfant des Lonriès pleurait à chaudes larmes parce qu'il avait égaré les mules de son père : Murino s'est mis en campagne et les lui a retrouvées ; de plus, comme le petit n'a pas à manger tous les jours, il a vidé sa bourse dans les mains du mignon qui a cru voir la face du Seigneur. Néanmoins, le nom de Murino est redouté dans la Sierra car il ne peut toujours empêcher ses hommes d'arrêter les voyageurs. Et puis... ce qui est un jeu, un amusement pour ses bandits, est une vengeance pour Murino. Il a du plaisir à écraser la société qui l'a rejeté de son sein.

—Pourquoi vous nomme-t-on la Mère Noire et quelle parenté vous unit à Murino ?

—Je suis nommée ainsi parce que les hommes ne savaient comment m'appeler et je n'ai pas gardé mon nom... d'autrefois quand je suis venue ici. Aucune parenté ne nous unit, mais j'ai été sa nourrice.

—Parlez-moi encore de lui, si vous n'êtes pas trop fatiguée.

—Je ne le suis pas. Je ne me couche jamais quand mon chéri court quelque danger loin de moi.

—Ah ! oui, il est en péril ; aussi quelle idée d'aller se mêler à une société qui n'est pas la sienne ?

—Les plus nobles sont ses égaux.

—Par la force, mais non par le sang...

—Par le sang aussi.

—Alors Murino est gentilhomme ? oh ! dites-le moi ; je l'avais déjà deviné. Je sens qu'il est un héros plus qu'un malfaiteur, et qu'une fatalité terrible seule l'a entraîné à la vie qu'il mène à présent.

—Vous l'avez dit. Mais je ne sais...

—Oh ! je suis discrète, moi, et puis, continua Yvonne avec enthousiasme, je m'intéres-

se à ceux que le sort a injustement traités.

La vieille femme rêvait. Enfin, elle reprit comme si elle se fût parlé à elle-même :

— Mon fils chéri est le descendant d'une illustre famille éteinte aujourd'hui, du moins en apparence puisqu'on le croit mort ; il porte un des plus grands noms d'Espagne, et sa mère, française d'origine, était aussi noble que son père ; mais ce nom je ne le dirai pas, je dois le taire... jusqu'à quand ? Le sais-je ? hélas ! peut-être toujours. On était si heureux dans la villa de Grenade ! Pedro grandissait si beau, si bon, si aimant, si brave ! ah ! qu'il avait bien dans les veines le sang de ses aïeux ! Nous le gâtions tous, moi surtout ; puis, son père mourut et nos soins et notre tendresse redoublèrent. Quand il eut dix-huit ans, il fut difficile de retenir ce beau seigneur qui aimait le mouvement, le danger ; la vie entre deux tristes femmes ne pouvait plus suffire à cet enfant franc et généreux comme l'or, mais dont la jeunesse bouillonnait... Quelques mauvais sujets l'enfermèrent au jeu. Une nuit, Pédro sortit d'une demeure brillante après y avoir perdu une grosse somme ; mais que lui importait ? mes maîtres étaient si riches ! L'ami qui l'accompagnait avait gagné au contraire.

— Veux-tu me débarrasser de ma sacoche ? demanda celui-ci à Pedro. Je vais finir la nuit au bal où je ne puis entrer ainsi accouré : je la ferai reprendre demain chez toi. Tu rentres, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère serait inquiète si je tardais davantage.

Et voilà comment, pour son malheur, mon cher enfant passa la sacoche de son ami Alonzo en bandouillère sur son épaule. Puis ils se serrèrent la main et s'éloignèrent en chantant, chacun de son côté. Mais Pédro n'avait pas fait vingt mètres de chemin qu'un cri épouvantable retentit à l'endroit où il avait quitté Alonzo. Il courut dans cette direction, son poignard à la main, mais quand il arriva, son ami gisait dans une mare de sang. Il était mort. Lorsque Pédro eut constaté le décès, la détresse dans l'âme, il courut chercher la police. Au détour d'une rue, il tomba dans une escouade de *serenos* qui, voyant fuir un homme, les mains ensanglantées, l'arrêtèrent immédiatement.

— C'est affreux, dit Mlle de Kerlanié, on l'a pris pour l'assassin.

— Pour l'assassin et pour le voleur, car on le trouva porteur de la sacoche du jeune Alonzo. On ne l'écouta pas. On le tenait pour un mauvais sujet, il fréquentait une troupe d'écervelés, et l'on voulait faire un exemple, car récemment un meurtre analogue avait été commis dans la même ville.

— Est-ce qu'il fut condamné à mort ?

— Les preuves n'étant pas suffisantes, on le condamna à vingt ans de prison. Le désespoir s'empara de notre enfant bien-aimé. Au lieu de recourir à Dieu et d'attendre patiemment que la lumière se fît, il ne put supporter la captivité et s'échappa un beau matin. Poursuivi de ville en ville, de village en village, il atteignit ainsi le bord de la mer ; là, sur le point d'être pris, il joua sa vie et se jeta à la nage ; c'est ainsi qu'il arriva à Ceuta. Quelque temps après, lorsqu'il fut assez méconnaissable, il consentit à se mettre à la tête de quelques vagabonds ennemis aussi de la société, grands admirateurs de son courage, et il revint en Espagne où, depuis ce jour, il a exercé le métier de bandit ou plutôt, comme je l'ai déjà dit, de justicier, de défenseur des opprimés et de redresseur des torts.

Yvonne demeurait si bien songeuse que la Mère Noire la crut endormie : la vieille femme allait se retirer doucement lorsque la jeune fille la retint :

— Et sa mère, sa pauvre mère, qu'est-elle devenue ?

— Elle est bonne mais sévère sur le chapitre de l'honneur ; elle sait que son fils n'est pas mort, mais qu'il s'est fait le chef de brigands... elle l'a renié.

— Et il n'a pas cherché à la revoir ?

— Elle a quitté le pays et nul ne connaît le lieu de sa résidence actuelle.

— Tout cela est bien triste, oui, bien triste ! soupira la jeune fille.

Ses paupières blanches battaient, alourdies de sommeil ; sa jolie tête s'inclina sur l'oreiller de batiste fine, et la Mère Noire s'éloigna sans bruit, dès qu'elle entendit sa respiration douce et égale s'élever dans le silence de la nuit. Yvonne rêva que Pedro Murino lui demandait sa main, et que l'ours Coco bénissait leur union en versant des larmes d'attendrissement. La Mère Noire ne dormit pas.

Pedro Murino vint retrouver ses hommes dans la matinée.

Le soir de ce jour, les journaux racontaient qu'à la fin du bal du gobernador deux invités s'étaient pris de querelle : l'un d'eux faisait partie de la police ; quant à l'autre on ignorait son nom ; la dispute avait fini par tourner au drame ; l'officier de police ayant touché son épée, l'inconnu s'était jeté sur lui et l'avait blessé grièvement ; ceci se passait à l'aube dans les jardins mêmes du gobernador ; en voyant tomber son ennemi, l'agresseur, qui portait un costume vénitien des plus riches, s'était baissé pour murmurer à son oreille quelques paroles qui firent pousser au blessé une exclamation étouffée ; puis il avait disparu ; on ne put retrouver sa trace.

III

OU PEDRO MURINO SE CONDUIT EN GALANT HOMME

— Bien vrai, ma tante, j'ai engraisié pendant ces trois jours passés sous le toit des bandits, disait Mlle Yvonne un beau matin. Et vous ?

— Moi, j'en ferai une maladie.

— Vous prenez les choses trop au tragique, ma tante ; vraiment nous ne pouvions tomber en de meilleures mains. Enfin, si votre foie vous fait souffrir, nous vous mènerons à Vichy.

— Oui, nous sommes assez riches, peut-être, pour nous payer une saison d'eaux !

— Qui vous dit que mon oncle ne gagnera pas son procès contre ce méchant Ayrton ?

— Moi je n'augure rien de bon. Sans compter que ce Murino va nous demander une rançon que nous ne pourrons jamais payer.

— Jusqu'à présent il n'a rien exigé, et pourtant, hier, hier, il parlait de nous rendre notre liberté aujourd'hui même. Enfin, voulez-vous que je lui parle ?

La comtesse hésitait ; Yvonne était bien jeune pour une pareille négociation. Cependant la bonne dame céda aux instances de la fillette, qui, apercevant le nègre Tippo, le somma d'aller à la recherche de son maître. Murino se rendit au désir de sa jolie captive, et tandis que la comtesse empilait ses effets dans ses malles, Yvonne entretint le bandit.

— Monsieur Murino, dit-elle de son ton mu-

sical et délibéré, je dois avant tout vous rendre justice ; vous nous avez fort bien traitées. Mais il faut que je vous confie quelle est notre situation.

— Ce n'est pas nécessaire, mademoiselle, interrompit vivement Murino, je ne veux...

— Non, non, il faut mettre les points sur les *i* pour rester bons amis ; laissez-moi parler. Vous vous figurez peut-être que nous sommes venus en Espagne, mon oncle, ma tante et moi (car mon oncle est aussi de la partie, quoique vous ne l'avez pas vu), pour faire un voyage d'agrément ? Vous vous trompez : un parent éloigné, mort depuis peu, a eu la bonne inspiration de nous léguer sa petite fortune, une centaine de mille francs environ ; vous voyez que ce n'est pas le pactole. Or, tout en bénissant sa mémoire, nous avons dû venir jusqu'à Malaga où un certain Anglais du nom de Ayrton prétend avoir plus de droits que nous à l'héritage du cousin Méry, et nous a intenté un procès. Ce procès traînant en longueur et menaçant de tourner à notre désavantage, ma tante et moi reprenions le chemin de la Bretagne, car la vie est chère dans votre pays, monsieur Murino, lorsque vous nous avez arrêtées et amenées ici. A présent nous ne savons quelle tournure prendront nos affaires : si nous héritons selon notre droit, nous vous enverrons la somme que vous exig...

Un rugissement de la comtesse coupa la parole à Yvonne qui, un instant désarçonnée, recouvra bien vite son sang-froid et poursuivit :

— Dans le cas contraire, señor Murino, nous ne pourrons rien vous donner, absolument rien, vous comprenez. Nous vivons d'une manière très austère dans notre vieux manoir breton : des galettes de blé noir, un peu de viande, des fruits, du cidre, voilà notre ordinaire ; le toit s'en va par morceaux, la tour du nord tombe en ruines et nous n'avons pas de quoi faire les réparations nécessaires. Vous voyez que je vous expose notre position sans fausse honte ; après tout, pauvreté n'est pas vice, et, si les Kerlanié n'ont plus d'argent, du moins ont-ils toujours gardé intact l'honneur de leur nom.

Son petit discours fini, Yvonne coula un regard interrogatoire du côté de Murino. Mais ce visage demeurait impénétrable sous son

masque, quoique le cœur du jeune homme battit d'une émotion étrange.

—Mademoiselle, dit-il enfin en s'inclinant avec sa grâce courtoise, je dois vous affirmer à mon tour que je n'ai jamais eu l'intention d'exiger de vous une rançon.

—Vraiment? Au fait, ça ne m'étonne pas, répondit Yvonne avec sérénité. Mais, alors, pourquoi nous avez-vous arrêtées et retenues prisonnières?

—Je ne vous connaissais pas alors. Je vous le répète à présent, vous êtes libres. Je vous jure que vous n'aurez plus rien à craindre jusqu'à la fin du voyage. Je souhaite vivement la réussite de votre procès, mais, quoi qu'il arrive, je ne veux rien recevoir de vous.

—Vous entendez, ma tante? cria Yvonne à la comtesse qui, à cette conclusion inattendue et satisfaisante, avait fermé ses malles avec un joyeux bruit de clés. Vous entendez? dans trois jours nous pouvons être en France et dans quatre à Kerlanié! Monsieur, nous vous remercions, ajouta-t-elle en tendant sa main fine au bandit.

Murino ne prit point cette main, mais, mettant un genou en terre et soulevant un peu le bas de son masque, il la baisa avec respect. Yvonne coula un regard furtif vers sa tante qui s'élançait vers la porte, pour commander la voiture du départ, et elle murmura plus bas à l'oreille de Murino:

—Senor Murino je connais toute votre histoire et je vous plains plus que je ne vous blâme; après tout j'aurais peut-être agi ainsi à votre place et je ne suis pas si sévère que ma tante et que le monde. Mais, vous devriez songer à vous amender, à changer de vie; on ne fait pas son salut à travailler pour le diable. Enfin je n'ai pas de conseil à vous donner, mais je trouve qu'au fond vous valez mieux que ce que vous faites.

—Je garderai éternellement le souvenir de vos paroles, répondit Murino qui s'inclina, très grave; et, qui sait... un jour peut-être en profiterai-je.

—Que Dieu vous entende! Me permettez-vous de vous laisser un petit objet qui vous protégera et vous rappellera vos captives de France? reprit Yvonne de Kerlanié en tirant de son corsage une petite croix d'or sur laquelle étaient gravées les initiales de son nom. Je suppose que vous croyez en Dieu,

tout bandit que vous êtes; les Espagnols sont croyants en général, et votre mère devrait être une sainte femme. Voici mon petit souvenir.

Murino, très ému, prit la croix sur laquelle il appuya ses lèvres; puis il la fit disparaître sous son habit avec la chaînette qui l'attachait.

—Elle me suivra partout et on ne me l'arrachera qu'avec la vie, dit-il simplement.

De nouveau il ploya le genou, et, cette fois, porta à sa bouche un pli de la robe d'Yvonne; puis il s'éloigna sans ajouter une parole. Quand la comtesse vint à sa nièce, elle fut toute surprise de la trouver grave.

—Je savais bien qu'elle jouait la comédie, pensa la bonne dame; elle avait aussi peur que moi, mais elle se surexcitait pour me donner du courage; à présent que nous voilà sauvées, c'est la réaction; la pauvre petite n'est plus la même.

Ni la comtesse, ni Mlle de Kerlanié ne revirent Murino. Elles n'étaient pas de retour depuis une semaine dans leur manoir, qu'elles recevaient une nouvelle qui les comblait de joie: le comte de Kerlanié n'avait pas eu besoin de continuer le procès: Ayrton avait tout à coup renoncé à la lutte, abandonnant tout entière la petite fortune du défunt, à laquelle il prétendait naguère avec tant d'opiniâtreté. Ces biens, ajoutés à la maigre rente des Kerlanié, formaient un revenu modeste mais suffisant, et permettaient de relever les murs décrépités du manoir et de donner à Yvonne une petite dot. Mais ce que personne ne sut, et ce dont l'Anglais se garda bien de se vanter, c'est que, peu de jours avant sa renonciation à l'héritage, il avait trouvé sur sa table en rentrant chez lui, un billet congu à la façon nihiliste, lui enjoignant de se désister au plus tôt de ses prétentions et d'arrêter le procès, sous peine de se voir égorger dans la même semaine par les bandits de la sierra. L'avis était signé: Murino.

IV

OU L'ON VOIT DISPARAITRE NOTRE HEROS

—Le maître est tout changé depuis quelques jours, disait la *Baleine* au *Requin*.

—Peines de cœur peut-être!

—Toi, tais ton bec! fit un autre. La Ba-

leine a raison : le maître a quelque chose ; il n'a pas commandé d'expédition depuis quelque temps.

—Ça c'est vrai ; faut pas que ça continue trop longtemps, car je lui ferais voir le tour.

—Vas-tu me parler du chef, riposta un gars à tournure d'athlète qui professait pour Murino un culte touchant à la vénération.

—Et qui te parle de dénigrer le maître, imbécile ? Tu te fâches pour bien peu ; je dis que les jambes me démangent de courir la montagne.

—C'est ma pensée, opina le Requin. Personne ne nie que le maître soit un fameux lapin, mais il n'y a pas de doute qu'il est préoccupé rapport à quelque chose.

—Vas-y donc lui demander, ricana le colosse.

—N'empêche que le temps passe et que la razzia commandée pour le palais des Humantès n'a pas eu lieu, grommela la Baleine.

—Si c'est son goût de rester en paix ces jours-ci, nous n'avons rien à dire.

—Allons, camarades, aux dominos ! Délices n'est pas là ; qui tient la partie ?

A ce moment, Murino, à demi-couché sur le divan de sa chambre, rêvait silencieusement le front dans ses mains. La portière se souleva sans bruit, et la tête brune de la Mère Noire se montra par l'ouverture.

—Encore seul et immobile ! encore songer, encore souffrir ! murmura-t-elle, ô mon pauvre chéri !

—C'est toi, Ama ? viens ici.

La vieille femme obéit.

—Tu veux toujours me cacher le secret de ton mal, reprit-elle, et tu as tort cependant ; moi qui t'ai bercé dans mes bras, nourri de mon lait, je saurais peut-être te guérir.

Murino secoua lentement la tête. Ses yeux étaient pleins de tristesse ; son visage dépouillé du masque qu'il ne portait qu'au dehors ou devant les étrangers, gardait sur ses traits fiers et pure l'empreinte d'une mélancolie profonde.

—Veux-tu que je te dise ce qui cause ta douleur ?

Et, sans attendre l'autorisation, se penchant à l'oreille du jeune homme, elle murmura quelques mots qui le firent tressaillir.

—Ama ! Ama ! tais-toi, fit-il avec une sorte d'égarément, et en repoussant la vieille femme ; tu es folle, tu ne sais pas ce que tu dis ;

je souffre parce que suis las de la vie que je mène, que j'ai besoin de rentrer dans la société, de redevenir le Pedro d'autrefois et que c'est chose impossible !

—Mais si, c'est possible.

Et, mystérieuse, glissant comme une ombre, elle alla fermer toutes les issues. Elle revint s'accroupir aux pieds de ce maître chéri, et parla longtemps à voix basse. Murino l'écoutait, et à mesure que les paroles tombaient de ses lèvres flétries, le visage du jeune homme s'éclairait. A la fin, il la releva, déposa sur ses joues ridées un baiser sonore et s'écria :

—Ama ! tu me rends la vie ; tu m'ouvres des horizons auxquels je ne songeais pas. Tu as raison ; ce qui me tourmente, c'est la nostalgie du monde, de la vie du passé à laquelle j'avais renoncé. Eh bien ! oui, j'y veux goûter encore ; je veux redevenir, au moins pour un temps, le gentilhomme que j'ai été.

Murino renvoya l'Espagnole et se mit à marcher à grands pas dans sa chambre en formant ses plans. Pendant trois jours, ses hommes le trouvèrent plus préoccupé encore. A la fin du troisième il les rassembla tous et leur fit part de sa décision : pour un an ou deux il quittait la montagne et la bande, une affaire importante l'appelait hors de l'Espagne. Pendant cette absence momentanée il demeurerait *le chef*, et, à moins qu'on ne reçut l'assurance de sa mort, nul n'avait le droit de le remplacer. Les bandits savaient comment se conduire pendant ce temps, et d'ailleurs, ils auraient de quoi vivre et vivre même grassement.

—Le maître a quelque grosse vengeance à exécuter, se dirent les brigands.

Les bandits, cependant, paraissaient atterrés, mais le maître n'avait qu'une volonté ; quand il avait parlé on s'inclinait sans protester. D'ailleurs, il était libre comme chacun d'eux en particulier ; aucun serment ne le liait à ses hommes, et l'on savait que du jour où il lui prendrait fantaisie de quitter l'association pour un temps, il le ferait sans que rien put l'arrêter. Ce jour était venu.

Néanmoins cette petite troupe fidèle à son chef adoré ne pouvait s'en séparer sans souffrir réellement ; Murino lui-même se sentait le cœur serré en leur faisant ses adieux. Il

leur laissa beaucoup d'argent et n'emporta que la simple sacoche qu'il gardait en bandoulière renfermant des millions. Les brigands demeurèrent seuls, perplexes et attristés. Mais comme ils n'étaient pas gens à creuser longtemps le même problème et qu'ils avaient soif pendant les neuf dixièmes de la journée, ils défoncèrent un tonneau de vin pour fêter leur nouvelle fortune, et noyèrent bientôt dans l'ivresse le souvenir de Murino. Et la Mère Noire? Elle aussi quittait la montagne, mais non pour suivre son *hijo*, car elle avait pris la route opposée, et son *hijo* lui avait dit en l'embrassant et en lui remettant une bourse :

—Tu ne peux venir avec moi, Ama, ta présence me trahirait vite, rends-toi où je t'ai dit et travaille à me faire pardonner d'elle.

Nul ne savait où ils allaient tous les deux.

V

LES DÉLICES DU GENRE HUMAIN

Il ne s'appelait pas Titus, mais on lui donnait le même surnom qu'au doux empereur romain; en réalité il se nommait Marius Cambrin et avait vu le jour, au contraire de ses bruns compagnons, dans une misérable mansarde du Marais. Ce parisien possédait un singulier prestige sur ses camarades: il avait de l'esprit, comprenait deux ou trois idiomes, débrouillait les situations les plus embarrassées, s'insinuait partout, ne jouait presque jamais du couteau et savait faire cesser toutes les querelles. Grâce à la subtilité de son intelligence, il conservait sur la bande de Murino un tel empire, qu'à défaut de ce dernier, on l'eût jugé capable de gouverner les brigands de la Sierra et de s'en faire obéir. Murino ne l'aimait pas, mais n'ayant aucune raison plausible pour le chasser, il le supportait dans sa petite troupe. Cette astuce répugnait au chef qui le considérait un peu comme un reptile malfaisant.

Inutile de dire que si Cambrin ne pouvait lui rendre son dédain, il le haïssait du moins cordialement; sa suprême ambition était de succéder au célèbre justicier. Aussi, le soir du jour où Pedro réunit ses hommes pour leur tenir le langage que nous savons, *Déli-*
ces s'endormit au milieu des idées les plus

riantes. Le lendemain, de bonne heure, tandis que ses compagnons, cuvant leur ivresse, ronflaient encore à poings fermés, il sortit au loin dans la campagne. Lorsqu'il rentra à la caverne entre onze heures et midi, son visage blême que les rayons du soleil ne parvenaient pas à brunir, rayonnait d'une joie profonde; il tenait à la main une étoffe de soie ponceau un peu maculée de terre.

Réveillés pour la plupart, les bandits cherchaient alors à rassembler leurs souvenirs et frottaient énergiquement leurs yeux de charbon, encore ensommeillés sous les sourcils touffus.

—Hombre! cria la *Vache enragée*, voilà Délices qui revient d'expédition.

—Des nouvelles! des nouvelles!

Lorsqu'il se vit au milieu de ses compagnons prêts à l'écouter, Délices parla en ces termes :

—Des nouvelles? oui, mes amis, j'en ai. Je me promenais dans la campagne et ramassais des fleurettes. Et, devinez qui j'ai rencontré?

—Va toujours.

—J'ai rencontré un corps inerte gisant au bord du torrent au pied de la Roche aux Truies. C'est le maître!

—Mort?

—A peu près. Je vous le disais hier et vous ne vouliez pas me croire: Murino s'est tué, Murino avait assez de la vie qui, pourtant...

—Au fait! au fait! tu prêcheras demain.

—Murino repose à présent parmi les anges, ô mes amis! répondit Cambrin.

Il y eut un silence; les bandits étaient émus, ils avaient tant aimé leur chef!

—Qu'as-tu fait de son corps?

—D'abord je m'aperçus qu'il n'était pas tout à fait mort et qu'il s'agitait dans les angoisses de l'agonie. "Mon maître! oh! mon cher maître! m'écriai-je en m'agenouillant près de lui pour tenter de lui porter secours". Il leva sur moi un regard mourant et j'approchai mon oreille de sa bouche pour recueillir ses dernières paroles.

—Que fit-il?

—Il dit: "Cambrin, tu es le plus intelligent de la troupe, l'association ne doit pas mourir avec moi; tiens, prends mon écharpe et attache-la à ta poitrine, je te nomme mon successeur. Et maintenant roule mon corps

dans le torrent, que la terre n'ait pas ma dépouille mortelle." J'obéis comme vous le pensez, et je viens vous rapporter l'expression de la suprême volonté du maître.

Un murmure accueillit ces mots audacieux.

—Mes amis, s'empressa d'ajouter Cambrin dit Délices, j'ai roulé le corps de Murino jusqu'à l'abîme qui l'a reçue dans ses ondes furieuses, mais vous remarquerez que je n'ai pas ceint l'écharpe; je vous l'apporte simplement comme souvenir de celui qui n'est plus et que nous avons aimé. Je sais bien que nul n'est digne de succéder à Murino; quant à moi, ma modestie s'y oppose; c'est assumer sur une seule tête une trop grande responsabilité. L'association va donc se dissoudre.

—L'association se dissoudre?

—Dame! que peut faire une armée sans général?

—Eh bien! sois notre chef, toi, Cambrin! Si Murino t'a choisi pour le remplacer, c'est qu'il t'en a jugé digne.

Délices du genre humain eut un petit frémissement des paupières.

—Mes amis, répondit-il du ton le plus doux, vous n'ignorez pas que j'ai les désirs des grandeurs; j'ai l'âme tendre comme une femme et, si j'ai le génie des bons coups, l'intelligence des affaires, j'aime la tranquillité et la vie facile.

L'adroit filou jouait de toutes les ficelles pour faire ressortir ses qualités tout en feignant la modestie.

—Toi, Cambrin, tu es un rusé renard! s'écria la Chauve-Souris, sans en avoir l'air, tu travailles pour ton saint.

Cambrin avala cette couleuvre avec un sourire de martyr.

—Dieu m'est témoin que mes intentions sont pures comme mon cœur, et que je n'ai d'autre but que le bien commun. Pour le prouver, je vote l'élection de la Chauve-Souris; qu'il soit un second Murino!

La Chauve-Souris recula en grommelant; il sentait que le parisien se moquait de lui; il se savait bon tout au plus à détrousser les passants et à boire. Des vociférations couvrirent la voix de Cambrin; les bandits n'auraient voulu pour un empire, de la Chauve-Souris pour chef. Le Parisien leur plaisait mieux, car pour ces ignorants il représentait le savant, le beau diseur, seul capable de leur

commander et de les diriger. Ils se groupèrent un instant à l'écart du Parisien et discutèrent pendant quelques minutes. Cambrin savait que l'affaire était dans le sac; il eut alors une pieuse pensée:

—Mes enfants, dit-il, j'ai quelque idée que nous pouvons ce soir exécuter un beau coup auquel j'ai déjà travaillé en sourdine; je suis allé aux informations; le supérieur des Alon-zistes de Cordoue doit traverser la montagne à la tombée de la nuit, emportant une partie des trésors de la communauté; or, ces moines n'ont pas besoin de tant de richesses. Vous convient-il de saluer le saint prêtre au passage?

—Hombre! cria la Baleine tout le premier, touche-là, tu es digne d'être notre maître.

—Vive Cambrin! cria toute la troupe.

—Caraï! grommela la Vache enragée, vas-tu pas nous payer quelque chose?

—Un festin et deux tonneaux de fine.

Ce furent de nouveaux hurras. Seul, la Chauve-Souris n'avait pas ratifié l'élection.

—Toi, je te retrouverai, pensa Délices.

Trois jours après son élection, en sortant de sa tente, le chef heurta du pied un grand corps froid.

—Tiens! fit-il, cet imbécile de Chauve-Souris a tellement bu qu'il en a crevé.

Ce fut là toute l'oraison funèbre du pauvre Chauve-Souris.

Cambrin mentait en disant qu'il avait revu Murino mourant et qu'il avait recueilli son dernier soupir; il s'était simplement rencontré sous sa main l'écharpe rouge du bandit et voilà tout.

A quelque temps de là, l'ours Coco, ancien caissier de Murino, fut trouvé mort à la porte de la salle aux trésors désormais vide. Coco avait regardé de travers ce nouveau maître qui prenait la place de son cher Pedro, qui couchait sur son lit et commandait à la troupe.

—Indigestion! dit Cambrin.

VI

LA MERE NOIRE EST SANS ASILE

La pauvre vieille se traînait sur les routes, quêtant son pain. Son *mijo* chéri lui avait dit: "Ama, quand j'aurai disparu tu iras trouver ma mère; elle te recevra et tu auras

chez elle le pain de ta vieillesse. La pauvre sainte femme ne voudra sans doute pas entendre parler de moi, car elle me renie toujours pour son fils; mais, au premier moment propice, tu lui feras savoir que je l'aime toujours et que j'attends son pardon."

La Mère Noire avait obéi à son cher Pedro. Mais voilà qu'en arrivant à Madrid, elle trouva vide le palais appartenant aux Oriano. Où était allée son ancienne maîtresse? On ne savait; en France, croyait-on, pour échapper à la honte qui s'attachait à son nom. La Mère Noire prit alors la route de France; c'était bien long pour ses vieilles Jambes; aussi, lorsqu'elle toucha à Bordeaux, la fatigue jointe aux privations en faisaient presque une infirme; sa vue s'obscurcissait et ses pieds enflés ne la soutenaient plus guère.

Des marchands forains qui se rendaient à Nantes la prirent avec eux, à condition qu'elle ferait leur soupe. La Mère Noire accepta; elle y voyait juste assez pour cuisiner un peu, et puis, il fallait bien vivre. Elle fit donc la route en voiture jusqu'à Nantes, et quand elle se retrouva seul sur le pavé avec quelque monnaie, elle pouvait marcher. De Nantes elle voulait aller à Paris; quelque chose lui disait qu'elle retrouverait là son ancienne maîtresse; d'ailleurs pour la pauvre femme peu ferrée en géographie, Paris était toute la France. Quand elle se renseigna sur la route qu'il fallait prendre, un mauvais plaisant lui montra celle qui menait au nord, et un beau matin la Mère Noire se trouva en plein Morbihan. A ce moment on était en hiver, et, pour une Espagnole accoutumée aux brises chaudes du midi, le vent de mer était bien froid.

Un jour, découragée, elle s'affaissa au pied d'une croix de pierre dressée au milieu de la route, taquinée par les gamins.

—J'ai mal conseillé mon Pedro, sanglotait-elle, j'aurais dû ne pas lui souffler ces paroles qui l'ont décidé à quitter la montagne; nous étions plus heureux là-bas!

Puis, sa nature généreuse reprenant le dessus, elle ajoutait, branlant sa tête brune: "Moi seule peut-être serais plus heureuse, mon chéri est sans doute mieux là où il est; alors qu'importe que je meure misérablement, moi; tout est bien comme cela!"

Tout à coup elle tressaillit: une voix très

jeune, très fraîche et très harmonieuse s'élevait à quelque distance, s'efforçant de se faire grondeuse et menaçante.

—Vous êtes de mauvais garçons, disait la voix, et je ne vous recevrai plus le jeudi au manoir. Ah! vous croyiez que je ne vous voyais pas? mais j'ai des yeux auxquels rien n'échappe. Maltraiter une malheureuse mendicante qui ne peut se défendre? c'est plus que mal, c'est lâche et inhumain! J'ai bien envie, Yan, de ne plus porter de vin vieux à ta grand'mère si tu te montres si mauvais pour les pauvres gens; et vous tous, vous mériteriez que je ne fisse plus rien pour vos familles, méchants garnements!

Les voix suppliantes des écoliers s'élevèrent en chœur.

—Mam'zelle Yvonne pardonnez-nous; nous ne le ferons plus jamais, jamais!

—Allons, je veux bien vous croire, mais prenez garde de récidiver. Venez avec moi porter vos excuses à cette femme, et vous chargerez de son petit paquet pendant que Corentin courra à Kerlanié demander du pain, de la viande et du vin, car la malheureuse semble à bout de forces.

Les enfants obéirent; Corentin ne fit qu'un bond jusqu'au manoir, et l'Espagnole entendit les pas des gamins et celui plus léger de la jeune fille, qui se rapprochaient d'elle.

—D'où êtes-vous et que cherchez-vous?

—*Hija! hija!* ma jolie colombe! fit la mendicante dont les yeux affaiblis ne pouvaient reconnaître la captive de l'an dernier, mais dont l'ouïe retrouvait dans cette voix de cristal un écho du passé.

Mlle de Kerlanié demeura une minute immobile, scrutant le visage noir et crevassé de la vieille Espagnole. Puis:

—La Mère Noire?

—La Mère Noire, oui, mais la Mère Noire bien infortunée et misérable.

Yvonne de Kerlanié éloigna les gamins, et, s'asseyant sur la pierre:

—Comment êtes-vous là, si loin de votre pays? Le señor Murino ne vous a donc pas gardée?

—Lui-même n'est plus dans la montagne.

—Ah! et où est-il donc?

—Le sais-je? Il ne me l'a pas dit.

—Et il ne vous a pas emmenée? C'est mal.

—Il était convenu que je retournerais chez sa mère pour tenter de la fléchir; mais mon

ancienne maîtresse a quitté l'Espagne elle aussi, et, ne sachant où aller, je me suis dirigé vers la France; de Nantes, je voulais me rendre à Paris, mais on m'a mal renseignée puisque j'en suis encore bien loin; et puis, je suis vieille, à moitié aveugle, à peine bonne à jeter dans ce fossé.

—Ne parlez pas ainsi. Quels moyens d'existence avez-vous?

—Aucun; je mendiais, je ne parle presque pas français, personne ne veut me donner de travail; je pense que bientôt je mourrai de faim et de misère.

—Cela ne sera pas. Je ne suis pas très riche, mais il y a une place au manoir pour la brave femme qui m'a soignée alors que j'étais dans la serre avec ma tante. Inutile de parler de ce temps passé devant les étrangers, n'est-ce pas? Vous aurez chez nous le pain et le lit assurés jusqu'à ce que vous soyez en état de continuer. Tenez, voilà Co-rentin qui nous apporte un panier bien garni; vous allez pouvoir vous restaurer un peu avant de me suivre à la maison.

—Dieu de bonté! quel ange!... Je vais donc avoir un toit où reposer mes vieux os! C'est elle, oh! c'est bien elle avec sa tournure fine et vive, son visage blanc dont je ne distingue plus très bien les traits, et son accent si doux.

La vieille femme mangea et but, ce qui lui rendit quelque vigueur pour aller au manoir. Comme elles approchaient de la maison, la comtesse, qui regardait la campagne, dit à son mari :

—Bien! voilà encore cette incorrigible Yvonne qui nous amène une vagabonde; et celle-ci doit être une bohémienne car elle est étrangement accoutrée. Je me demande comment feront les pauvres du pays quand notre Yvonne sera à Paris, ce qui ne tardera pas, puisque sa cousine de Fines l'y appelle afin de l'établir plus avantageusement? Quant à moi, quelque désir de bien faire que j'aie, je ne me sens pas le courage de continuer la tâche charitable mais lourde que ma nièce a commencée.

Mais l'inquiétude de la bonne dame se changea en véritable effroi lorsque Mlle de Kerlanié lui présenta l'ancienne servante du bandit Murino.

—Une vieille connaissance, dit-elle.

La comtesse eût volontiers renvoyé la

“vieille connaissance” sur les grands chemins, et désinfecté ensuite sa maison; mais elle avait coutume, ainsi que son mari, de s'incliner devant toutes les décisions de sa nièce idolâtrée. La vieille fit une longue maladie et Mme de Kerlanié, qui avait un cœur d'or, ne parla pas de la renvoyer. L'Espagnole entra à peine en convalescence lorsque Mlle de Kerlanié partit pour Paris.

—On m'envoie là-bas pour me marier, dit la fillette à la vieille femme; je ne suis cependant pas bien pressée, je n'ai pas dix-neuf ans, mais j'ai découvert le pot aux roses; ma tante de Fines a sous la main un sujet hors ligne, paraît-il; néanmoins, comme il n'est pas dit que le sujet me plaise, à moi, qui suis la principale intéressée là-dedans, je risque fort de revenir l'été prochain Mlle de Kerlanié comme devant. En tous cas, je ne suis pas fâchée de passer l'hiver à Paris. Quant à vous, Mère Noire, restez en paix ici, et seulement lorsque vous serez tout à fait rétablie, vous reprendrez vos projets; puisque vous ne voulez pas m'apprendre le nom de votre ancienne maîtresse, libre à vous de le garder; je comprends vos scrupules, mais j'aurais pu vous aider dans vos recherches. Souvenez-vous que vous ne gênez pas ici, et que si vous vous trouvez encore sans gîte pour vos vieux jours, je vous prendrai chez moi une fois que je serai mariée... si je me marie.

DEUXIEME PARTIE

I

FORT RICHE ET MAL ELEVEE

—Je vous affirme que c'est d'Aleriel.

—Mais on nous a annoncé sa mort il y a trois mois.

—C'était faux; il n'est pas le seul de ceux qui sont allés au Tonkin, qui ait passé pour défunt et qui ait apparu un beau jour plus vivant que jamais.

—C'est vrai, mais c'est drôle.

—On dit même qu'il a gagné.

—Comment cela?

—En esprit, en grâce; il est plus homme du monde que ne l'était feu Roger d'Aleriel.

—Il vous a raconté ses aventures?

—Vaguement. Il n'aime pas cela.

—Je le conçois.

—Néanmoins, c'est un bon parti, car sa fortune s'est triplée; un ami lui a légué, dit-on, de grosses sommes.

—Voilà un heureux mortel.

—Pardieu! les jeunes filles ne font pas les dédaigneuses lorsqu'on leur parle du beau ténébreux, et les mères le couvent des yeux avec tendresse et... jalousie.

—Il va être le lion du jour.

—D'autant plus que le voilà sérieux.

—Il a bien fait, car il était assez triste sujet au temps jadis.

—Quand on a vu la mort de si près, je comprends qu'on ait un peu plus de plomb dans la cervelle.

Celui qui occupait de cette façon pour ainsi dire tout le salon de la baronne de Fines, était donc le marquis Roger d'Aleriel.

On avait raison de l'admirer: il n'y avait peut-être pas à l'heure actuelle sous le ciel parisien, un aussi beau garçon que ce jeune homme au visage régulier. Il jouait fort bien de la mandoline; et, lorsqu'on lui demandait en riant s'il avait dans les veines du sang espagnol, il répondait: "J'ai beaucoup habité l'Espagne."

Ce qu'on savait de sa vie passée était étrange; orphelin de bonne heure, Roger d'Aleriel semblait n'avoir rien de plus pressé que de dévorer du patrimoine fort joli. Par bonheur, la guerre du Tonkin l'appela sous les drapeaux.

Blessé au combat de Bak-Nihn, il passa pour mort; la nouvelle se répandit à Paris qu'il avait succombé en touchant la France au retour de Chine. Bientôt on n'en parla plus.

Et voilà qu'un beau matin il réapparaissait à Paris, bel et bien ressuscité et mieux portant que jamais; le joli hôtel de la rue de l'Université se rouvrit; les anciens domestiques qui le servaient *avant sa mort*, étant dispersés, Roger d'Aleriel en prit de nouveaux. Ses amis avaient raison: Roger était bien changé: de fou, il revenait sage; d'égoïste, charitable; de léger, sérieux; de débauché, sobre. Toujours est-il qu'on l'enviait parce qu'il était riche, on l'admirait parce qu'il était beau, et on le craignait parce qu'il était brave et fier. Cet hiver-là, on s'amusait énormément à Paris; c'est pourquoi M. et Mme de Kerlanié avaient envoyé leur

nièce chérie, Yvonne, à leur vieille amie, la baronne de Fines.

Yvonne était maintenant une véritable jeune fille qui ne s'asseyait plus sur les tables et ne jouait plus à cache-cache. Ce soir-là elle pérorait, assise sur le bras d'un fauteuil, au milieu de quelques jeunes gens; non, certes, pour le seul plaisir de pérorer, mais parce qu'elle s'amusait beaucoup en se remémorant certaine phase de son existence.

—Figurez-vous, disait-elle, que ce bandit gentilhomme nous a traitées comme des princesses du sang; nous avons passé dans sa caverne trois journées délicieuses. Pour mon compte je m'y suis divertie plus que dans mes meilleures parties de plaisir.

—Est-elle conteuse! Seigneur, est-elle conteuse! s'exclama une bonne amie qui ne pouvait souffrir la protégée de la baronne.

—Non, madame, Mlle de Kerlanié n'est pas ce que vous dites, prononça derrière les médisantes une voix mâle très distincte.

Les jalouses se retournèrent, décontenancées de se trouver face à face avec le marquis d'Aleriel, l'homme dont elles craignaient le plus le blâme et le dédain.

—Prouvez donc que Mlle Yvonne n'invente pas ce qu'elle raconte, répliqua cependant, avec une pointe d'aigreur, la plus hardie de ces dames.

Roger d'Aleriel redressa sa haute taille et laissa négligemment tomber ces mots de ses lèvres dédaigneuses:

—J'ai vu Murino...

—Murino, le fameux bandit espagnol? Celui par lequel Yvonne de Kerlanié prétend avoir été si bien traitée et même captivée, puis rendue à la liberté?

—Lui-même; et il m'a raconté exactement la même chose que narre Mlle de Kerlanié, car il a gardé le souvenir de cette rencontre.

Cette réponse brève mais catégorique fit baisser le nez aux incrédules; et la voix de cristal de la jeune calomniée continuait à s'élever dans le grand salon; ses auditeurs riaient et la baronne dévorait des yeux sa favorite qu'elle trouvait adorable.

Yvonne de Kerlanié était donc mal élevée, c'était une chose reconnue; qu'elle fût aussi riche qu'on le disait, nous ne l'assurerons pas; mais mal élevée, oui certainement, puisque ces dames n'avaient qu'un cri pour le dire. Jugez donc! une demoiselle qui ne dé-

guisait pas sa pensée! qui tournait le dos à ceux qui lui déplaisaient, et qui tendait la main sans vergogne à ceux qu'elle devinait bons et droits comme elle; même (oh! horreur!) aux gens qui n'étaient pas de son rang. Et elle courait les rues dès les huit heures du matin en compagnie d'une femme de chambre!... On oubliait d'ajouter qu'alors Mlle de Kerlanié se rendait à la messe ou dans quelque mansarde de malheureux où elle apportait, avec des provisions et des vêtements chauds, ses douces paroles et son sourire semblable à un rayon de soleil. Mais voilà; du côté féminin on ne l'aimait pas; les mamans qui avaient des filles à marier craignaient pour celles-ci la rivalité de cette Bretonne qui attirait tout à elle avec ses espiègleries de mauvais ton et son regard trop franc. Celles qui avaient des fils à établir avaient une peur horrible de Mlle de Kerlanié: Dieu! qu'eussent-elles fait avec un diable pareil pour bru?... Diable qui eût pris, bien sûr, les rênes du gouvernement et relégué la belle-mère au second plan? Telle était l'opinion du monde à l'égard d'Yvonne, ce qui n'empêchait pas celle-ci de s'amuser de tout son cœur.

II

COMMENT ON FAIT L'HISTOIRE

Oh! on savait très bien la faire autour du marquis! outre qu'on racontait sur lui quantité d'anecdotes et d'aventures qu'il eût été fort surpris d'apprendre, il ne pouvait s'absenter quelque temps ou se rendre plusieurs fois dans la même maison, sans que sa conduite fût commentée de mille façons. Déjà on l'avait marié trois fois.

Mais il faut bien parler de quelque chose; et, comme à présent le héros du jour était ce beau marquis ressuscité après une tragique disparition, il était tout naturel qu'il servît de cible à ces dames. On aurait pu ajouter alors, qu'il venait bien souvent et bien volontiers, voir la baronne de Fines, et qu'il demeurait de longues heures auprès de l'excellente femme, suivant d'un regard charmé la gracieuse silhouette d'Yvonne de Kerlanié allant et venant dans le salon, car on sait que la jolie Bretonne n'aimait pas beaucoup à rester tranquille. Au fait, peut-être bien

en jasait-on; en tous cas les deux intéressés ne s'émouvait guère des *on dit*. Et puis, on en racontait bien d'autres sur le lion parisien, histoires merveilleuses qui faisaient ouvrir de grands yeux aux crédules et hausser les épaules aux incrédules. Entre autres choses, ce nabab nourrissait journellement une centaine de pauvres, et jetait l'or à pleines mains.

III

UNE FEMME BIEN A PLAINDRE

Yvonne de Kerlanié visitait assidûment une vieille dame espagnole, la duchesse d'Oriano, qui parlait mal le français et qui ne souriait guère. Comment ce jeune caractère se plaisait-il auprès de cette femme austère de laquelle on ne connaissait rien? Yvonne savait seulement que la duchesse avait éprouvé de grands chagrins et perdu un fils adoré, dans la fleur de sa jeunesse; on savait aussi qu'elle possédait une belle fortune et était généreuse. Elle ne recevait jamais et ne faisait d'exception que pour Mlle de Kerlanié, qui n'avait rien caché de sa simple vie de jeune fille à sa vieille amie, mais Mme d'Oriano ne parlait jamais d'elle-même. Une fois seulement, Yvonne osa prononcer le nom du mari et du fils perdus si malheureusement. La duchesse pâlit alors et ne dit que cela:

"—Mon mari est depuis longtemps auprès de Dieu, je prie tous les jours pour lui. Quant à mon fils, il a besoin de plus de prières encore, et j'ai eu le cœur deux fois brisé quand il me quitta."

Au milieu du salon, trônait le buste de marbre du feu duc d'Oriano; mais le portrait de l'enfant, du Pedro chéri autrefois, demeurait sans cesse voilé d'un crêpe. Mme d'Oriano pleurait quand elle s'agenouillait devant le buste, mais elle détournait du tableau ses yeux devenus soudain durs et pleins d'indicible amertume.

IV

LE TIC DE M. DELICES

Ils étaient une demi-douzaine de bandits autour d'une table chargée de bouteilles vides. A cette heure déjà avancée, le cabaret, à peu

près désert, restait à peine éclairé par une vieille lampe à pétrole. Cette lueur tremblotante laissait voir deux ivrognes qui avaient glissé sur le sol, le cabaretier qui dormait, et des hommes à figures sinistres.

Celui qui paraissait leur chef ne leur ressemblait pas. Les autres lui témoignaient une sorte de soumission mélangée de gouaillerie impertinente; ceux-ci avaient pour eux la vigueur musculaire, celui-là l'intelligence et la ruse.

— Voyons, nous laisserez-vous souper, m'sieur Délices! cria *Sans-Chic*, un gros, qui regardait d'un œil méprisant les traits grêles du chef. Nous avons travaillé toute la journée et veillé trois nuits pour attraper une méchante obole; nous avons le gosier sec, et le besoin de dormir se fait sentir.

M. Délices leur conseilla avec douceur de surmonter les exigences de la nature. (Il venait de très bien souper dans un excellent restaurant du Palais-Royal).

— Si encore il nous payait grassement! murmura *Verre-de-Punch*.

— Ne craignez rien, mes enfants, répondit M. Délices, non seulement vous aurez une bonne aubaine, mais l'affaire est si simple que vous ne courrez aucun risque.

— Ça me botte alors, fit *Mistigris*, un gamin de seize ans.

Ça me gante, siffla *Marron-glacé*.

— Vous, m'sieu Délices, dit encore *Sans-Chic*, votre tic n'est pas de tuer.

— Ma délicatesse s'y oppose, répondit le roussot avec une grimace de dégoût.

— Vous préférez les détours, les moyens tortueux, les armes qui blessent au moral. Moi, j'aime pas ces manières-là; ça m'humilie à mes propres yeux. On a sa fierté, après tout.

— T'aimés donc mieux risquer la guillotine et mourir à la fleur de ton âge? fit *Mistigris* plein d'admiration pour ce caractère. Moi je préfère le tic du maître.

— Mes agneaux, reprit M. Délices, croyez que je n'agis jamais que pour le bien public. Je m'intéresse trop à vous pour exposer vos précieuses existences.

— Oui, va donc, blagueur d'Espagnol! on sait que tu ne demandes qu'à nous *teindre*.

— Si vous nous trompez, ajouta *Sans-Chic*, c'est nous qui vous chaufferons un fameux bouillon!

— Mes amis, reprit Délices, vous me calomniez. D'ailleurs, je ne force personne à me servir.

— Allons, dites-nous de quoi qu'il s'agit.

— Mes agneaux, je serai bref, et, une fois mon plan exposé, vous pourrez souper jusqu'à demain si le cœur vous en dit. Il y a à Paris un homme qui me gêne. Cet homme ne possède pas mes secrets. C'est au contraire moi qui ai les siens. S'il savait que je connais toute sa vie à jour, il ne porterait plus la tête si haut. Cet homme appartient à la jeunesse dorée de Paris. Je ne dis pas quelles sont mes raisons. Je le hais, cela suffit.

— Et vous voulez qu'on le supprime? demanda *Mistigris* comme à regret. Mais s'il est répandu que ça dans le beau monde, y ne sera pas commode à faire disparaître.

— Ce n'est pas ce que je veux. Je veux d'abord le déshonorer. Il faut que les trois plus intelligents d'entre vous s'attellent à une certaine besogne: qu'ils s'attachent à ses pas, s'infiltrer chez lui; fassent jaser les domestiques afin qu'aucun de ses faits et gestes ne m'échappe. Je dois, pour le démasquer ensuite, connaître ses actions, ses désirs, ses projets, ses affections. Est-ce compris?

— Compris. Histoire d'espionnage, grogna *Sans-Chic*. Moi j'en suis pas.

— Bah! quand y faut gagner sa vie, faut pas faire la petite bouche, dit *Marron-glacé*. Le nom du particulier? *Verre-de-punch*, *Mistigris* et moi nous arrangerons l'affaire.

Délices hésitait encore.

— Si ce n'était pas lui, pourtant? pensait-il. Eh! que risqué-je? Si ce n'était pas lui je saurai toujours bien tirer mon épingle du jeu.

— Et puis, c'est pas tout, reprit *Verre-de-punch* qui avait l'esprit positif, qu'est-ce que vous donnez pour ça, m'sieu Délices?

Délices jeta sur la table trois billets de cent francs, et, d'un air détaché, replaça une bourse pleine d'or dans son gousset.

— Je vous en remettrai cinq fois autant quand la tâche sera accomplie.

Les bandits firent la grimace.

— Quinze cents francs? Vous trouvez que c'est peu pour une simple affaire de... renseignements. Mettons que je n'ai rien dit alors. Je m'adresserai à une agence qui me prendra moins cher.

Les trois hommes empêchèrent l'argent:

—Puisque nous avons promis, nous tenons; mais l'affaire n'est pas très amusante.

—Dans cette vallée de larmes tout n'est pas plaisir... commença le sentimental Roussot.

—Oh! pas de poésie, cria Sans-Chic. Et à présent soupçons!

Délices les laissa en tête-à-tête avec une soupe à l'ail, et, remontant son collet jusqu'à sa bouche, il sortit et arpenta la rue d'un pas rapide. Il avait laissé deux adresses: la sienne et celle de l'homme qu'il voulait perdre. Mistigris la lut à haute voix: Marquis d'Aleriel, rue de l'Université."

—Nom d'une pipe! le marquis d'Aleriel! plus souvent que je lui ferais du mal. Il m'a tiré un jour des mains de ce grand gremlin de Quarteron. On se rappelle ça. Au fond, un grand seigneur est souvent une canaille, mais celui-là est un bon, j'en mettrais mon bras au feu. J'aurais pas dû me laisser embobiner dans cette expédition-là. Mais aussi, pouvais-je deviner? Bon, j'ai qu'une chose à faire: chercher à savoir; veiller, non pour nuire au marquis d'Aleriel mais pour le défendre au besoin contre cette vipère appelée: Délices.

Quinze jours auparavant, M. Délices descendait le boulevard de la Madeleine, lorsqu'il vit venir un homme jeune, mais avec une distinction hors ligne; ce promeneur nonchalant ressemblait trait pour trait à un fameux bandit d'Espagne que Délices avait eu pour chef et qui se nommait: "Murino".

Celui-ci passa tout contre Délices.

—C'est lui, décidément, se dit l'ex-voyeur parisien. Et dès lors, la jalousie et la haine, plus que la curiosité, le poussèrent à chercher à savoir.

C'est pourquoi il se dirigea un beau jour vers le cabaret des *Braves-Gens*, n'ignorant pas qu'il y trouverait des sujets dévoués pour mener à bonne fin son œuvre de démon.

V

LES IMPRESSIONS D'YVONNE

"Mon cher oncle et ma chère tante,

"Pour être franche, je dois dire que je m'amuse beaucoup à Paris; le temps y coule comme s'il était bien pressé, et cependant il me semble que je ne vous ai pas vus depuis un siècle. Cela tient sans doute, d'abord à ce

que je vous aime bien. La Mère Noire, que devient-elle? Sa vue s'est-elle un peu améliorée? et qu'en dit notre bon ami le docteur Perreire? Dites quelque chose de ma part à la pauvre vieille; elle m'aime tant! A présent, venons-en au principal, que votre vieille amie, la baronne de Fines, ne vous écrira pas elle-même, vu qu'elle professe une sainte horreur pour la plume. Donc, on m'a demandé quatre fois en mariage à Mme de Fines, ma tante par procuration, puisque vous lui avez passé vos pouvoirs sur votre nièce et pupille. Refusés tous quatre.

"Nous nous réunissons tous les mercredis chez Mme de Fines, et votre folle de nièce s'en donne!—Tiens! à quoi donc servirait la jeunesse, si ce n'est à s'amuser? On dit dans le monde que je suis une toupie, parce que j'aime la vaise: le grand mal! Oui, certes, mesdames, je l'aime et je m'en vante. Cela vaut mieux que de médire et de colomnier comme vous le faites sur la banquette où les cavaliers ne vont plus vous chercher. Mais les *on dit* me laissent tout à fait tranquille. Le bruit a couru aussi que je suis fière et veux me donner le luxe de refuser plusieurs prétendants; que je leur tiens la dragée haute, etc., etc... pas si sotté que de prendre le premier venu! Je ne suis pas de ces péronnelles qui aspirent tellement au mariage qu'elles se précipitent dans les bras du premier qui les demande, quittes à s'en mordre fortement les doigts plus tard. Saint Paul a dit: "Femmes, soyez soumises à vos maris." Je veux bien suivre son conseil, mais encore me faut-il un mari à mon goût. Aussi, j'attends paisiblement que mon cœur parle; si l'on ne me demande plus, je resterai fille, et cela pourrait bien arriver car je ne suis pas riche, quoi que se figure le monde; puis, mon caractère laisse souvent à désirer, car je le sais bien et je ne me fais pas illusion; je ne suis pas tous les jours sage, ni sérieuse; mais dans mes bons moments je deviens réellement très gentille. Avant de vous dire adieu, chère tante et cher oncle, il faut que je vous dépeigne un des nouveaux amis de Mme de Fines. Nouveau n'est plus guère l'adjectif qui lui convient, car il est devenu très assidu chez nous. Il se nomme le comte Roger d'Aleriel; il est mort au retour d'une expédition au Tonkin et est ressuscité en touchant le sol de la France. Vous ne me com-

prenez peut-être pas très bien? Cela veut dire qu'il a passé pour défunt et a reparu un jour plus brillant que jamais et tout à fait guéri. Il est vraiment beau et distingué, un peu même la coqueluche des dames, ce qui se comprend : un revenant si aimable! Il y a surtout une certaine Mme Cartel et sa fille Eugénie qui en paraissent fort engouées ; mais le marquis d'Aleriel ne les regarde même pas, ce qui les désespère! A vrai dire, la mère est une oie et la fille une dinde.

—Mais il est bien temps que je vous embrasse au lieu de me laisser aller à la moquerie, défaut que j'exècre chez tout le monde en général et chez les jeunes filles en particulier, car il dénote toujours une nature mesquine et peu élevée. Aussi adieu, adieu et adieu, ou plutôt au revoir, car je ne passerai pas un nouveau mois sans courir vous embrasser à Kerlanié, ou sans vous voir arriver à Paris. Je suis contente et prie Dieu que vous m'imitiez en cela.

—Votre YVONNETTE.”

P. S.—N'oubliez pas un mot de ma part à la Mère Noire et une caresse à Troubadour qui doit gémir dans son écurie de ne plus me voir. J'ai donc oublié de vous dire que le marquis d'Aleriel a une belle voix grave et douce que je me figure toujours avoir entendue autrefois, je ne sais où, ce qui ne peut être puisque je ne le connais que de cette année.

VI

UNE JEUNE FILLE QUI N'EST PAS A PLAINDRE

Elle arriva comme un coup de vent, après avoir traversé l'antichambre, à la barbe des domestiques qui, ahuris, regardèrent filer Mlle de Kerlanié.

—Entrez! fit la duchesse, de son accent triste, un peu plus vif, car elle reconnaissait la manière de frapper de sa jeune amie.

Un gentil ouragan surgit, referma la porte et vint, tout haletant, s'agenouiller sur un coussin aux pieds de Mme d'Oriano.

—Il y a du nouveau, enfant? et il y a longtemps qu'on ne vous a vue, dit celle-ci.

—Oh! madame, que je suis heureuse!

—Heureuse de quoi, fillette?

—Il m'a demandé en mariage...

—Qui cela, *il*? fit la duchesse en souriant.

—M. de Guénédan.

—M. de Guénédan?

—Au fait, vous ne pouvez le connaître, vous vivez si retirée.

—Vous ne m'en aviez jamais parlé jusqu'à présent, mignonne.

—Si, une fois, madame.

—Et qu'avez-vous répondu?

—J'ai dit oui, sans hésiter.

—Vous êtes donc bien sûr de lui?

—Oui, répondit la jeune fille avec netteté.

Puis, elle s'installa commodément pour entreprendre le panégyrique de Lionel de Guénédan.

—Il est Breton comme moi, reprit-elle. On ne peut pas dire qu'il soit très beau, beau par exemple comme le marquis d'Aleriel; mais dans notre siècle, la beauté physique chez un homme n'est que secondaire, et on a bien raison. Par exemple, Lionel est d'une distinction parfaite, d'une noblesse indiscutable. Enfin, il m'aime beaucoup et il est à croire qu'Yvonne de Kerlanié ne le rendra pas malheureux.

—Je le crois aussi, fit la duchesse avec un sourire. Mais tenez, Yvonne, pour vous dire toute ma pensée, j'aurais cru que le marquis d'Aleriel vous faisait la cour et que cela ne vous était pas désagréable. Vous m'en aviez parlé une fois, et un écho du monde, arrivant jusqu'à ma solitude, m'apprenait que mes prévisions étaient partagées.

—Le marquis d'Aleriel ne fait la cour à personne, murmura Yvonne en secouant sa tête blonde tout à coup songeuse; à personne vraiment, et je ne sais pourquoi, car en définitive, on lui fait beaucoup d'avances.

Eh bien! moi, continua-t-elle après une pause, je n'aimerais pas épouser Roger d'Aleriel; il me fait peur. Décidément, avec l'autre, je serai heureuse.

—Qui peut dire qu'une vie est heureuse avant d'avoir vu son dernier jour? soupira la duchesse.

Yvonne sourit avec l'adorable confiance de son âge.

—Oh! fit-elle, à nous deux, nous saurons les petites peines qui viendront se mettre à la traverse de notre félicité.

—Vous habiterez Kerlanié?

—Au moins une bonne partie de l'été: Lionel aime la campagne et la mer.

—Que Dieu vous garde tous les deux, dit-elle, car vous méritez du bonheur.

Puis elle se leva ; un valet de chambre lui annonçait la visite des Petites Sœurs des pauvres.

—Mignonne, dit-elle à Mlle de Kerlanié, vous plaît-il de m'attendre ici un instant ? J'ai une ancienne garde-robe à faire voir aux bonnes sœurs auxquelles elle peut profiter ; j'en ai pour un petit quart d'heure.

VII

OU L'ON VOIT QUE LE DEFAUT DE CURIOSITE EST SOUVENT PUNI

Yvonne n'était pas une fille romanesque. Lorsqu'elle se fut répété que son fiancé avait beaucoup de qualités, elle bailla de toute la force de sa bouche rose, et se dit que quinze minutes sont encore longues à passer dans la solitude. Elle se mit alors à faire des yeux l'inventaire du salon. Soudain, son regard tomba sur le portrait voilé de crêpe qui faisait pendant à celui du mari de la duchesse.

—Tiens ! pensa-t-elle, si je m'assurais s'il ressemble à sa mère ? Je voudrais le considérer, ce cher fils mort ou perdu, dont on cache l'image, comme s'il n'était plus digne des regards maternels.

Ce disant, la curieuse grimpa lestement sur le tabouret du piano, enleva ses gants qu'elle retint entre ses dents, et décrocha le voile qui recouvrait le portrait. Alors elle poussa un cri de stupeur et demeura chancelante sur son piédestal improvisé.

—Roger, Roger d'Aleriel ! murmure-t-elle d'une voix sourde.

Et de fait, la peinture, finement touchée par un artiste de talent, représentait à la fois le fils de la duchesse d'Oriano et le marquis d'Aleriel. Yvonne de Kerlanié devait creuser longtemps ce mystère. Pour le moment, elle replaça le crêpe sur l'image dont la vue l'avait stupéfiée, et elle redescendit du tabouret. Lorsque la duchesse d'Oriano entra au salon, elle fut étonnée de trouver Yvonne comme sortant d'un songe.

—L'enfant aura dormi un peu pendant ma courte absence, pensa-t-elle, elle est mal réveillée encore.

Non, l'enfant n'avait pas dormi ; elle ressassait seulement dans sa tête blonde une énigme qui la tourmentait. Elle ne prolongea guère plus sa visite et, toujours distraite,

elle embrassa la vieille dame et quitta l'hôtel d'Oriano, emportant avec elle le rayon de soleil dont elle venait de l'égayer, et un secret qu'elle ne voulait confier à personne. Non vraiment, à personne, pas même à son fiancé, cet heureux Lionel de Guénédan qui croyait, pourtant, posséder toutes ses pensées.

Ce même soir, justement, la duchesse d'Oriano, revenue à sa noire solitude, retira, pour la première fois depuis bien longtemps, le crêpe qui voilait le portrait de l'enfant perdu. Elle le considéra profondément, les yeux secs, mais remplis d'une expression de douleur poignante.

—Mon Pedro ! mon fils ! murmura-t-elle. Où est-il à présent, où est-il ?

Entre onze heures et minuit, Mlle de Kerlanié, après une bonne soirée passée aux côtés de son futur de jour en jour plus empressé, se glissa frissonnante entre ses draps de batiste fine, avec la ferme résolution de s'endormir tout de suite en récitant son chapelet. Mais allez donc clore les paupières d'une jeune fille qui a vu, quelques heures auparavant, une chose surprenante, mystérieuse, incompréhensible !... A minuit et demi, Mlle de Kerlanié était plus éveillée que cinq petits chats ; devant ses yeux grands ouverts, passaient tour à tour la vision d'un bel étranger au visage grave et pâle, et celle d'un tout jeune homme à la figure douce et fière ; images se ressemblant à tel point qu'Yvonne se dit en manière de conclusion :

—La duchesse aura eu deux enfants ; celui du portrait, qui est mort, et un autre, l'aîné, qu'elle aura renié parce que... —Oui, au fait, pourquoi ? —A moins que les deux ne soient qu'un seul et même personnage... Mais alors... ce Roger d'Aleriel ?... Ma foi ! je n'y comprends rien. Au fait, je suis bien bonne de m'inquiéter de cela ! Laissons en paix les Oriano et tous les Aleriel du monde qui m'importent peu.

Mais elle eut beau dire, le lendemain matin en rouvrant, au soleil, ses yeux espiègles, sa première pensée fut pour le bon Dieu, sa seconde pour Lionel de Guénédan, sa troisième pour la belle peinture décorant un panneau du salon de la duchesse. Mme de Fines remarqua, ce jour-là, que, contre son ordinaire, la jeune fille demeurait parfois silencieuse et comme absorbée ; Lionel de Guénédan fit la même observation.

—Elle est un peu fatiguée par la vie très mouvementée qu'on mène forcément avant le mariage, pensèrent-ils, heureusement que c'est bientôt fini; les parents de Kerlanié vont arriver et la cérémonie aura lieu sans tarder.

VIII

ENTRE BRAVES GENS

Sans-Chic, Verre-de-punch et Marron-glacé jouaient aux cartes, dans la grande salle de la taverne: *Aux braves gens*. A terre, étendu tout de son long, le gavroche Mistigris somnolait béatement la bouche entr'ouverte. Le petit homme roux que nous connaissons déjà, tant par ses hauts faits que par son double nom de *Cambrin* et de *Délices*, entra en ce moment.

A l'arrivée du nouveau venu et à l'exclamation des habitués de la taverne, d'autres buveurs relevèrent la tête, et l'un d'eux murmura d'une voix étranglée à l'oreille de son voisin:

—Caramba! on dirait le Parisien!... Tu sais, la *Baleine*? celui que nous appelons: *Délices*. Celui qui fut notre maître jusque...

La *Baleine* répondit à la véhémence apostrophe par un juron plus énergique encore; et, frappant la table d'un coup de poing qui eût écrasé un bœuf:

—*Hijo del demonio!* tu as dit vrai, c'est bien lui; et habillé comme un monsieur, s'il vous plaît; il doit avoir de la galette. Or, comme nous sommes à sec depuis que l'idée nous est poussée de venir voir ce satané Paris, c'est le cas de nous aboucher à lui. Viens, ça, le *Requin*; viens aussi, toi, la *Vache enragée!*

Et, joignant l'action à la parole, il secoua rudement nos anciennes connaissances, le *Requin* et la *Vache enragée*, que nous retrouvons plongés dans une demi-ivresse, l'un sur la table, l'autre dessous; ce dernier à peine en état de comprendre. Il se frotta les yeux et obéit; l'habitude du péril et de la crainte de la police lui rendit promptement son sang-froid. D'un coup d'œil les trois amis envisagèrent leurs voisins de table, et s'assurèrent qu'ils ne semblaient pas de meilleurs compagnie qu'eux. Le *Requin* s'avança, tout frétilant, le sourire aux lèvres et tordant sa rude moustache.

—Ah! ça, c'est toi, *Cambrin* dit les *Délices* du genre humain? Comment va, ma vieille, depuis le temps qu'on s'est vus?

A l'aspect des anciens bandits de la sierra, surgis soudain à ses côtés, quand il les croyait à cent lieues de là, celui-ci pâlit.

—Hein! que ça lui cause de plaisir de retrouver des frères!

Délices eût voulu les jeter par la fenêtre. Néanmoins, il comprit qu'il fallait faire bonne contenance, et, se redressant par un effort énergique, il feignit la plus vive joie.

—Tiens! tiens! tiens! la *Baleine!* et le *Requin!* et la *Vache enragée* donc! Comment êtes-vous ici, et depuis quand?

—Ma foi! depuis quelques mois; il nous a pris l'envie de connaître Paris; mais nous commençons à nous en mordre les doigts, car les affaires ne vont pas, mais nous te retrouvons, *Délices*, et tu vas nous pistonner. Parions que tu apportais à ces messieurs (ici le *Requin* salua courtoisement les convives de la table No 1) une excellente affaire à laquelle nous pourrions participer. T'es cossu, ma parole! t'as quasiment l'air d'un bourgeois qui va se marier.

—Mes amis, vous vous trompez, je ne suis pas si heureux que cela... le commerce ne va pas non plus de mon côté... je...

—Ah! tu sais, y ne faut pas nous la faire à nous, répliqua la *Baleine* avec un rire bon enfant. Aboule-nous tout de suite quelques cents francs pour que nous nous astiquions un peu; et puis, donne-nous de l'ouvrage. Eh! là-bas, les camarades, nous nous invitons à la danse, et vous n'y perdrez pas car nous avons plus d'un bon tour dans la manche; *Délices* doublera les appointements, voilà tout.

Les bandits parisiens regardèrent avec quelque respect la solide encolure de ces hardis Espagnols prompts à la lutte et froids devant le danger; ils calculèrent que l'union faisait la force, mieux valait ne pas pousser la coopération de ces gaillards.

—Nous trouverons bien moyen de nous faire la part du lion, se dirent-ils à l'oreille.

Et le pacte fut scellé et arrosé de nombreuses bouteilles. Cependant *Cambrin* réclama le silence et demanda quels étaient les renseignements obtenus sur le personnage désigné quelques jours auparavant.

—Ma foi! dit *Marron-glacé*, je ne sais

qu'une chose, c'est que le particulier est riche comme Crésus. Il demeure rue de l'Université; un chic hôtel où il y a beaucoup de domestiques faciles à déboucher, vu que le maître n'est pas regardant.

—Comment sais-tu cela, Marron-glacé?

—Dame! j'ai fait jaser la cuisinière, une solide luromme.

—Et depuis combien de temps le marquis, auquel je m'intéresse, habite-t-il cet hôtel, et où était-il auparavant?

—Pour ça, je peux le dire aussi: le marquis n'habite son hôtel de la rue de l'Université que depuis un an tout au plus.

—Et avant?

—Ah! là s'arrête l'histoire.

—Ben! que ça nous fait, le reste? cria Sans-Chic. L'important est de savoir que le particulier est riche.

—Riche à millions, je vous dis, et pas avare; il a de grosses sommes, mal serrées dans un secrétaire qu'un petit enfant ouvrirait en forçant un peu.

—Va toujours; des millions, as-tu dit, Marron-glacé? C'est notre affaire! Et la tâche est facile! Combien de domestiques en tout?

—Outre la commère, y a un cocher et un valet de chambre toujours prêts à jouer, et plus souvent au cabaret qu'à leur poste. Il y avait un maître d'hôtel, jadis, mais il est parti.

—Donc, conclut l'orateur électrisé par son succès, je soumetts mon plan à monsieur Délices: le marquis passe la plupart de ses soirées dans le monde. Un jour que le temps sera propice, on éloigne de l'hôtel la cuisinière sous un prétexte quelconque, puis, deux d'entre nous grisent le cocher et le valet de chambre; moi je me charge d'endormir le concierge; nous pénétrons dans la maison et faisons raffe de tout.

Un hurrah fut crié, mieux hurlé. Seul, Délices du genre humain n'applaudissait pas aux succès du bandit. Ses hommes parlaient de piller l'hôtel Aleriel; ce n'était pas ce qu'il voulait. Il avait besoin de renseignements précis sur les antécédents du marquis, et voilà qu'on ne parlait que de ses richesses et de sa négligence à les défendre. Et maintenant que les six drôles formaient leur plan et comptaient sur une riche prise, il n'y avait plus moyen de les détourner de ce projet. Il le tenta cependant:

—Mes amis voulut-il dire, le sac de l'hôtel Aleriel est dangereux, le quartier n'est pas si propice que vous le croyez aux expéditions de ce genre. Laissons en repos les richesses de ce monsieur avec lequel j'ai une autre affaire à régler.

—Mon garçon, si tu as peur, nous n'avons pas peur, grommela Verre-de-punch.

—Alors pourquoi donc que tu nous rassembles ici, farceur? demanda le Requin.

—Mais, je vous ai payés pour me servir!
—La bonne tête, dit Marron-glacé! Nous t'avons rapporté plus de renseignements que tu n'en devais avoir. Fais-en ce que bon te semble de ces renseignements, et laisse-nous tenter la fortune.

Agacé, M. Délices s'éloigna, prétextant une affaire importante; il laissa donc les voyous français et les brigands espagnols fraterniser ensemble, et il alla seul recueillir quelques détails plus précis sur Aleriel.

IX

MISTIGRIS FREQUENTE LE BEAU MONDE

Lorsque M. Délices eut disparu, le jeune Mistigris sortit de son assoupissement prolongé, se frotta les yeux et bâilla.

—Té! l'gamin qui se réveille! s'écria Sans-Chic; viens boire un coup.

—Y mériterait qu'on le laisse à sec, grommela Verre-de-Punch.

La moutarde monte au nez de Mistigris que personne ne soutenait; il adressa un discours bien senti aux habitants de la taverne, et quitta la salle, jurant de n'y plus remettre les pieds. Il tint parole; seulement, il n'avait rien perdu des complots formés tout à l'heure par les brigands, car Mistigris ne dormait jamais que d'un œil, et il repassa leurs moindres phrases dans sa mémoire.

—M. d'Aleriel est un bon, se dit-il, les camarades lui en veulent, je ne sais pas pourquoi, sans doute parce qu'il est riche, et m'sieu Délices pour une autre raison moins bonne encore, c'est certain. Eh bien! foi de Mistigris! je travaillerai contre eux, et le marquis n'aura rien à craindre tant que je serai debout.

Le brave petit homme vécut un peu à l'aventure les jours qui suivirent; il ne continua de fréquenter que le Requin. Par lui, Mistigris apprit tout ce qui se tramait contre

son bienfaiteur; il sut ainsi que le sac de l'hôtel était remis à trois semaines plus tard.

Pendant ce temps, Yvonne de Kerlanié devenait Mme de Guénédan pour son plus grand bonheur et pour celui de son époux. Le vieux ménage breton vint s'établir pendant une dizaine de jours chez la baronne de Fines; la Mère Noire ne fut pas laissée à Kerlanié, elle eût été trop triste de ne pas voir marier sa chère demoiselle Yvonne.

Quand nous disons: *voir*, nous ne nous trompons qu'à demi; la cécité de la Mère Noire, due à une simple paralysie momentanée, commençait à se dissiper graduellement.

Un jour, sans y prêter attention, Yvonne, qui étalait sur un lit sa robe de mariée, prononça le nom de la duchesse d'Oriano. La Mère Noire qui l'aidait à ses préparatifs, poussa un cri de stupeur et laissa tomber les souliers de satin blanc qu'elle allait enfermer dans leur boîte.

—Qu'y a-t-il? fit Mlle de Kerlanié en se retournant.

Apercevant le visage décomposé de l'Espagnole:

—Qu'avez-vous? êtes-vous malade, pauvre femme?

—Non, non, pas malade, bégaya la Mère Noire; mais vous avez dit... la duchesse d'Oriano...

—Oui. Eh bien!

—C'est... c'est ma maîtresse.

Et la vieille Espagnole, les jambes tremblantes par l'émotion, se laissa choir sur un fauteuil.

—La maîtresse de la Mère Noire était la mère de Murino, le bandit des Sierras, pensa Yvonne... Or Murino était donc... *est* donc un Oriano.

Cette réflexion la rendit songeuse; mais, revenant soudain à la vieille femme:

—Seriez-vous contente de la revoir?

—Oh! fit l'Espagnole en joignant les mains, bien sûr que je serais heureuse! Je la croyais morte et je ne la cherchais plus... Mais je voudrais la revoir dès aujourd'hui...

Elle ajouta plus bas et timidement:

—Peut-être a-t-elle de ses nouvelles.

Mlle de Kerlanié comprit son désir.

—Je vous y ferai conduire aujourd'hui même, dit-elle, et... après mon mariage, vous pourrez aller vivre auprès d'elle.

L'entrevue eut lieu entre l'ancienne ma-

tresse et la servante, et nul ne sut ce qui se dit là; mais, au retour, la Mère Noire parut plus sombre encore et les joyeux préparatifs de la fête prochaine ne parvinrent pas à la dérider. Puis, toute à son bonheur, Yvonne partit quelques heures après avec Lionel de Guénédan pour le voyage de noces en Italie, oubliant qu'elle avait offert à la Mère Noire d'aller vivre à l'hôtel d'Oriano. Mais la Mère Noire se garda de le lui rappeler; elle ne désirait plus revoir la duchesse et lui gardait rancune, nous ne savons pourquoi.

Trois semaines environ après ces événements, les jeunes époux rentrèrent à Paris où ils retrouvèrent les grands-parents de Kerlanié qui, cédant aux instances de la baronne de Fines, prolongeaient leur séjour à Paris. La Mère Noire était donc toujours à son poste, et, chose singulière, elle ne désirait pas retourner à la campagne; une secrète intuition lui disait qu'elle respirait le même air que son *hijo*.

Dès leur arrivée, les Guénédan eurent beaucoup à faire: visites, dîners, fêtes même. Yvonne rentrait d'ailleurs à Paris quelques jours plus tôt que ne le comportaient leurs plans de voyage; ne fallait-il pas assister au bal travesti du marquis d'Aleriel. Yvonne devait se costumer en almée, et nul ne s'en doutait, hors Mm^e de Fines, les Kerlanié et son mari. Elle se promettait de s'amuser beaucoup et d'intriguer bien des amis; et voilà que le matin même de la fête, tandis que, très affairée, elle conférait avec les couturières et les femmes de chambre, elle reçut la missive suivante qu'elle ouvrit et lut non sans étonnement, missive qui avait coûté bien des sueurs au pauvre Mistigris:

“Madame si je sai pas bienécrire cé pas mafote car jé pas fréqanté leséchole vu que jé roullé toutmavie lépavé de paris mé la prézante épourvoudire que tout mové gar que jesuie je tâche de détruire le malle que fémon patron msieu délce un bien mové zomme allé madame éjevien vouprévenir quon va cesoir piyé lôtel de msieu dalériel pendans qui donera safétte c'et dez expagnols et des camaradés à moi qui ferons le cou. Que msieu daleriel face donc bienatencion à ses safères et àlui; jé zécéyé delavèrtir luimême mé y ne ma pas ressu étant trézocupé; ossi je vouzécérie parseque jéz aprie que vouzétte sa

plusintime conécence et que vouzètte trè bonne ondie. Moi jefé ça parseque msieu daleriel y ma rendu cervice danz unocazion que joulbré jamé cé pourquoi que jy redie qui face bienatencion que les cammarrades y zen veule à son bien et à sa vie si y riposte, je suie avec bien durespèque madame votre trézobéçan cerviteure.

“MISTIGRIS.”

Mme de Guénédan ne sourit même pas de cette lettre naïve. Elle demeura si longtemps songeuse, que la couturière et la femme de chambre durent lui rappeler que le temps pressait. Elle trouvait qu'une trame bien mystérieuse enveloppait ce pauvre d'Aleriel; et, malgré elle, dans sa tête à la mémoire très fidèle, elle faisait un rapprochement entre le fils perdu de Mme d'Oriano dont le portrait demeurait voilé au salon de la duchesse, et ce Murino que la Mère Noire avait suivi dans les Sierras.

—J'avertirai ce soir même Roger d'Aleriel, ce me sera facile en arrivant de bonne heure pour le bal, et, si je puis l'interroger auparavant sur sa vie passée, je pourrai peut-être tirer de lui quelque éclaircissement. Mais il faut auparavant que je parle de tout cela à mon mari qui doit tout savoir. Ce sera difficile: Lionel est très occupé jusqu'au dîner; ensuite nous n'aurons guère le temps de causer.

Yvonne avait raison en pensant qu'elle n'aurait pas le loisir de parler avec M. de Guénédan avant le départ. Ce fut, en effet, chose impossible; pendant le trajet seulement, elle dit à son mari:

—J'aurais voulu vous entretenir d'une chose fort importante que je ne puis vous cacher et que, comme légiste, vous pouvez juger mieux que personne. Nous n'en avons pas le temps à présent; mais ce soir, pendant la fête, quoi que vous me voyiez faire, ayez confiance en moi.

—J'ai une foi entière en vous, Yvonne. Elle le remercia du regard et ils touchèrent à l'hôtel Aleriel. Comme elle allait gravir les marches de l'escalier, un gavroche qui avait ouvert la portière de son coupé, lui glissa rapidement à l'oreille:

—Madame, c'est pour minuit que l'affaire est arrangée; y doivent se rendre ici masqués et déguisés, tromper la surveillance des

domestiques et entrer dans sa chambre pour piller le secrétaire et le coffre-fort.

—Tu es Mistigris? demanda la jeune femme au gamin.

—Oui, madame, pour vous servir.

—Viens me trouver demain chez moi, entre onze heures et midi.

—On y sera. Bonsoir, madame, et bien du plaisir.

Mistigris disparut dans l'ombre et Mme de Guénédan, méconnaissable sous son gracieux costume d'almée, fit son entrée.

X

PENDANT QU'ON DANSE

La fête était merveilleuse; les journaux de Paris devaient en parler longuement le lendemain, quoique le marquis d'Aleriel n'aimât pas à occuper le public de ses faits et gestes.

Heureusement qu'Yvonne de Guénédan avait prévenu son mari, autrement celui-ci eût été fort intrigué de voir la sémillante almée accaparer sans façon le bras du beau signor vénitien et l'emmener loin de la cohue joyeuse, dans un délicieux coin de la serre où personne ne pouvait les importuner. Là, elle s'assit et fit place à côté d'elle à son cavalier.

—Quel honneur pour moi, charmante almée, commença Roger d'Aleriel...

Un léger coup d'éventail appliqué sur son bras l'interrompit aussitôt.

—Ne vous trompez pas, répondit Mme de Guénédan sans se donner la peine de déguiser sa voix; nous ne sommes pas ici pour débiter des fadeurs. J'ai à vous parler sérieusement.

Roger d'Aleriel tressaillit; si quelqu'un pouvait connaître son secret et deviner sa double personnalité, c'était certainement Yvonne de Kerlané, l'ex-captive de Murino le bandit.

—Qu'avez-vous à me dire, madame?

—Marquis, on en veut à votre bourse et peut-être à votre vie.

—Bah! tous les riches y sont exposés.

—Mais, ce soir même, vous ne savez pas que cinq à six voleurs doivent s'introduire chez vous vers minuit et dévaliser votre secrétaire.

—La tâche leur est facile; j'ai des valeurs défendues par une simple serrure.

—Il faut, reprit Yvonne très sérieuse, qu'avant minuit vous vous postiez aux abords de vos appartements avec des armes et avec vos gens, afin de surprendre les malfaiteurs. Mon mari pourra vous prêter main-forte; et puis, vous avez encore le temps de prévenir la police.

—Je suffirai seul à la besogne.

—Je n'ai pu vous avertir plus tôt, reprit Mme de Guénédan toute pensive; c'est seulement cette après-midi que j'ai été moi-même informée. Je n'ai pas eu le loisir de délibérer avec mon mari, sans cela il vous eût tout dit à ma place.

—Je vous remercie, madame, dit-il, peu de femmes auraient montré en cette occasion le sang-froid et la délicatesse que vous montrez. Mais permettez-moi une question, qui donc vous a si bien renseignée?

—Un pauvre gavroche qui vous doit de la reconnaissance. Tenez, voici la lettre que j'ai reçue il y a quelques heures.

Roger lut.

—Ah, murmura-t-il, sans quitter la lettre des yeux, il y a trois Espagnols dans le nombre.

Et Yvonne remarqua que ses mains tremblaient.

—Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

—Onze heures et demie.

—Alors il est temps de vous poster là-haut; il se peut que ces gens viennent plus tôt qui ne l'ont comploté, dit-elle en se levant.

XI

EL MAESTRO

Très affairés, les domestiques passaient les glaces ou recevaient les voitures des invités retardataires. Le suisse avait fort à faire à garder l'entrée de la cour; et encore, avait-il laissé passer cinq ou six individus masqués qui s'étaient faufilets à la suite de quelques couples aristocratiques. Roger d'Aleriel put donc monter tranquillement l'escalier de service conduisant au premier étage, pour gagner ses appartements sans être vu. Il savait trouver, selon toute probabilité, une petite troupe d'escrocs dans son cabinet et dans sa chambre, et pourtant il n'avait pas peur quoiqu'il ne fût pas armé.

Yvonne ne s'était pas abusé. Mistigris n'avait pas menti; ils étaient là cinq hommes

masqués et couverts d'un domino noir; le sixième gardait les portes. Deux d'entre eux tenaient des lanternes, trois fouillaient les meubles. L'homme en sentinelle n'eut pas le temps de pousser un cri de surprise à la vue du nouvel arrivé; d'un geste éloquent, Aleriel lui imposa silence; puis, il effleura du doigt un bouton électrique, et aussitôt un jet de lumière éclatante se répandit dans la pièce, faisant pâlir celle des bougies dont s'éclairaient les voleurs. Ce fut au milieu de cette lueur irradiante qu'apparut Aleriel, appuyé fièrement au chambranle de la porte, pâle mais intrépide, les bras croisés, et magnifique dans son costume de seigneur vénitien. Des six poitrines jaillit un cri.

—Le marquis! rugirent trois voix.

—Le maître! firent les trois autres.

Et cette exclamation était plutôt de la joie. Trois masques roulèrent sur le tapis, et la Baleine, le Requin et la Vache enragée se jetèrent aux genoux de Roger. Lui, les reconnut tout de suite.

—Pardon! pardon! pardon, râlaient les Espagnols, non dans la crainte d'être punis, mais de repentir d'avoir touché au Maître. Pendant ce temps, les autres se disaient à l'oreille:

—Quels lâcheurs! sont-ils idiots! C'était pourtant bien simple de lui tordre le cou comme à un pigeon, à ce damné marquis. Qu'est-ce qu'il leur prend donc à ces brutes d'Espagnols?

Aleriel se redressa de toute sa hauteur:

—Saviez-vous qui j'étais? demanda-t-il.

—Non, sur notre salut! s'écria la Baleine. Nous croyions travailler chez le marquis d'Aleriel; si nous avions su!

Roger leur fit signe de se relever et, montrant la porte à Sans-Chic, à Verre-de-Punch et à Marron-glacé:

—Vous, dit-il, sortez, reprenez le chemin par lequel vous êtes venus, et ne vous avisez plus de reparaitre chez moi: Je pourrais vous faire saisir par la police; j'aime mieux vous laisser libres! Allez.

Ils ne se firent pas répéter l'ordre et s'enfuirent à toutes jambes.

Cependant, Murino regardait avec un calme imperturbable ses anciens sujets qui flottaient entre la joie de retrouver leur chef et la honte d'avoir été pris en flagrant délit de vol chez lui.

—Aussi, murmura le Requin du ton d'un enfant qui cherche à s'excuser, pourquoi nous avoir abandonnés, maître? nous vous croyions mort. Délices nous affirmait avoir reçu de votre bouche mourante vos derniers adieux; nous le croyions!

—Et Délices a pris ma place?

—Oui, le gredin! le fourbe!

Murino réfléchissait.

—Il est certain, reprit-il comme se parlant à lui-même, il est certain que je les ai délaissés bien longtemps.

—Mes enfants, dit-il à voix plus haute, mon temps ne m'appartient pas ce soir. Je vais donc vous dire en deux mots ce que j'ai à vous apprendre: Murino n'existe plus; vous me comprenez bien, n'est-ce pas? n'existe plus. Vous allez tous les trois quitter Paris et la France, vous irez où vous voudrez, en Amérique, tenter fortune, si bon vous semble; en attendant, voici pour vous aider à vivre, et à vivre en honnêtes gens, si possible.

Il leur jeta à chacun quelques liasses de billets de banque pris dans le secrétaire que les bandits n'avaient pas eu le loisir de vider.

—Et maintenant, adieu; je ne vous méprise ni ne vous en veux, car vous avez été mes fidèles sujets. Je vous répète seulement: renoncez au vol et devenez honnêtes; le sommeil et le jour vous en seront plus légers.

Une certaine émotion glissa, fugitive, sur ces visages de bronze; les trois Espagnols plîèrent le genou et effleurèrent de leur rude moustache le bord du vêtement vénitien. Puis, ils sortirent, murmurant:

—Il est toujours le même: noble et généreux.

Sur le seuil de la porte, la Vache enragée se retourna:

—Maître, dit-il rapidement: Cambrin est ici, à Paris; Cambrin, dit les Délices? Eh bien! gardez-vous de lui; nous ne valons pas grand'chose, nous autres, mais il vaut encore moins, lui! Aleriel écouta le bruit de leurs pas décroître dans l'escalier, puis il s'en alla à son tour, très songeur.

Quand il reparut dans les salons, il chercha des yeux l'almée, lui fit un signe imperceptible; il se dirigea vers elle, l'invita à valser et, se courbant très bas:

—Ils sont venus, madame, et je les ai expédiés en peu de temps, comme vous voyez.

—Si vite, et tout seul?

Ils se turent un instant; les troupes trop nombreux s'enchevêtraient un peu les uns dans les autres; on riait, on s'excusait et l'on dansait toujours. Puis:

—Je voudrais vous poser une question, madame, une question qui exige la franchise la plus entière.

—Dites, monsieur?

—Ce costume vénitien et... et toute ma personne enfin, ne vous rappellent-ils rien?

—Si, dit-elle enfin, *e reconocido et senior Murino*.

Elle s'arrête, voyant le visage soudain décomposé de son cavalier.

—Pardon, reprit-elle, mais ce secret est entre nous seuls et mon mari auquel je ne cache rien; je puis vous assurer de sa discrétion absolue.

—Je n'en doute pas, répondit-il. Maintenant, laissez-moi vous affirmer une chose: c'est que le bandit Murino est mort, tout à fait mort; il ne reste plus que le marquis Roger d'Aleriel et celui-ci est plus digne d'estime.

—J'ai à Paris, dit Yvonne, une vieille amie que je vénère et que je plains, car elle est bien malheureuse; elle est veuve et elle a perdu, il y a plusieurs années, un fils unique et adoré; cette vieille amie se nomme: la duchesse d'Oriano.

Aleriel imprima à sa danseuse une telle secousse que celle-ci en demeura meurtrie.

—Marquis, lui dit-elle avec compassion, allez vous asseoir un instant.

—Non, madame, j'ai mes devoirs de maître de maison; il faut que je soutienne mon rôle jusqu'au bout. Dites-moi seulement, par pitié, où habite... *ma mère*.

—Elle habite en son hôtel, rue de Varenne, numéro 47, répondit Yvonne.

—Merci.

Et il ajouta, comme se parlant à lui-même:

—Si près l'un de l'autre et si loin tout ensemble!

Comme il reconduisait la jeune femme à sa place, il lui glissa encore à l'oreille:

—Et... la Mère Noire, ma vieillesse nourrice, est-elle chez Mme d'Oriano?

—La Mère Noire est chez moi. Je l'ai recueillie il y a environ un an et demi à Ker-

lanié, avant de venir à Paris pour me marier.

Il dit seulement en saluant :

—Demain soir, je me présenterai chez ma mère pour tenter une dernière fois d'obtenir son pardon; ensuite, si vous le permettez, Roger d'Aleriel vous fera une visite; il vous doit bien des détails que vous ignorez encore.

Elle eut un gracieux mouvement de tête et s'éventa avec sérénité tandis que le marquis allait inviter une nouvelle danseuse.

XII

MÈRE IMPLACABLE

La foule vidait lentement l'hôtel d'Aleriel. Bientôt le bruit des dernières voitures se perdit dans le lointain.

Assis, le front dans ses mains pour ne pas voir cette tristesse qui l'entourait, Roger d'Aleriel réfléchissait.

Au milieu de la grande mélancolie qui noyait son âme, surnageait une double espérance : il conserverait sans doute l'amitié des Guénédan, ces cœurs larges et bons; puis, sa mère lui ouvrirait peut-être ses bras.

—J'irai la trouver demain, dit-il.

Il gagna alors un cabinet retiré où il s'étendit sur un divan, et murmura avec lassitude :

—Paris m'ennuie, cette maison me déplaît; cette fête sera mon adieu à la vie mondaine. Elle n'aura pas duré longtemps, ma vie mondaine, et elle ne m'aura pas consolé. Je dansais sur un volcan; des amis (à part les Guénédan) je n'en avais que parce que ma bourse leur était ouverte; mes serviteurs espionnaient ma solitude; des voleurs en voulaient à mon or; mes anciens sujets de la Sierra m'ont reconnu; le nom que je porte à présent, je ne puis l'offrir à aucune femme sous peine de la tromper; ainsi, les joies si douces du foyer auxquelles j'aspire de toute mon âme, me demeurent fermées. Ah! je suis bien malheureux! et c'est payer trop cher un mouvement de rébellion contre la société et sa justice inique.

Pendant ce temps, sous le toit paisible des Guénédan on ne dormait pas encore. Yvonne racontait à son mari l'histoire surprenante de Pedro d'Oriano, dit Murino le bandit, devenu, elle ne savait par quelle nouvelle péri-

pétie, marquis d'Aleriel. Lionel de Guénédan secoua lentement la tête.

—De tout cela il résulte, dit-il, que nous avons dansé chez un ancien chef de brigand cette nuit même; et nous le recevons chez nous intimement.

Yvonne se retourna tout d'une pièce.

—Eh! oui, et c'est juste; nous réparons l'injustice du sort envers ce pauvre jeune homme.

—Je vois que ma petite femme est toujours un don Quichotte en jupons, prête à défendre contre le monde le premier opprimé venu.

—Pedro d'Oriano est un vrai gentilhomme, s'écria-t-elle avec chaleur; vous-même, Lionel, avouez que vous vous intéressez à lui?

—Comme légiste, peut-être; son histoire me captive; mais il n'en est pas moins un...

—Tais-toi; il en souffre tout le premier; mais, ne jugeons pas trop avant de connaître sa vie entière; il nous donnera un de ces jour les détails que nous ignorons. Pauvre Pedro! comment sa mère va-t-elle le recevoir?

Elle soupira, puis reprit :

—Et la Mère Noire! il faut que je la prévienne; elle est dans le cas de mourir de joie en apprenant que son *hijo* est à Paris.

Ce ne fut que le lendemain soir que Roger d'Aleriel alla sonner à l'hôtel Oriano, le cœur battant, le pouls affolé, la sueur aux tempes.

—Mme la duchesse ne reçoit pas, lui répondit le domestique.

—Remettez-lui cette carte et elle me recevra, dit le marquis d'un ton si péremptoire que le valet s'exécuta.

La duchesse se disposait à faire ses prières, car elle se couchait de bonne heure, lorsqu'on lui annonça une visite; elle ouvrit la bouche pour répondre qu'elle ne recevait pas, lorsqu'elle se ravisa en regardant l'écriture qui s'y trouvait au-dessous du nom d'Aleriel.

—Un ami de ma chère petite Yvonne, murmura-t-elle; si tard, qu'est-ce que cela veut dire? La mignonne m'enverrait-elle un message pour m'apprendre quelque nouvelle fâcheuse?

Et elle donna ordre qu'on introduisit le visiteur dans son boudoir. Un pas se fit entendre, un homme parut, courbant très bas sa haute taille. Il était beau, d'une beauté magnifique et noble, mais il portait sur son

front la marque d'une grande émotion. Sans qu'elle sût pourquoi, le cœur de Mme d'Oriano se mit à battre à coups précipités; que lui rappelait donc ce visage sérieux et pâle?

—Ma m... madame, dit le visiteur, ne me reconnaissez-vous pas?

Il parlait en espagnol; au son de cette voix jadis si chère, la duchesse releva la tête et une teinte cendrée se répandit sur sa figure flétrie. Elle se prit à trembler, et sa main vacillante haussa l'abat-jour de la lampe. Sous cette lueur plus claire apparurent les traits bouleversés de Pedro d'Oriano.

—Mon fils... mon Pedro!... balbutia la duchesse en se levant toute droite.

Mais ses faibles jambes chancelaient et elle dut retomber sur son fauteuil. Son premier cri avait été: "Mon fils!" mais elle n'ouvrit pas les bras. Le jeune homme, cependant, avait mis un genou en terre, et, la tête inclinée toujours, il suppliait.

—Ma mère, vous consentez donc à me recevoir enfin, enfin!

Mais la duchesse, par un effort violent, domina son émotion; ses sourcils, demeurés noirs sous les cheveux blancs, se plissèrent; sa lèvre redevint hautaine et dure; elle répondit, quoique tout son cœur s'élançât vers ce fils tant adoré autrefois:

—Non, monsieur, je ne vous connais pas. Quand un Oriano a failli, chez nous, il est rejeté de la famille comme un membre gangrené est retranché d'un corps sain.

Pedro s'attendait peut-être un peu à cet accueil subi déjà une fois ou deux. Toujours agenouillé, il répliqua, mais avec plus d'a mertume.

—Vous me repousserez donc toujours? Vous ne songez donc pas à toutes les tortures que j'ai endurées, à toutes les injustices qui m'ont aigri, au délaissement dont j'ai été l'objet... même de votre part?

—J'aurais ouvert mes bras tout grands, et consolé sur mon cœur le fils accusé faussement; j'aurais souffert avec lui, je serais morte avec lui dans sa prison, si ce fils eût attendu patiemment que Dieu manifestât son innocence; mais je renie celui qui, jetant au vent tout honneur, toute fierté, a fui comme un malfaiteur qu'il n'était pas, pour le devenir réellement, pour se faire bandit, pour terrifier les villes et les campagnes, donnant ainsi raison à ses accusateurs. Ne me parlez

plus de ce fils, car il est mort du jour où il a déserté, où il est devenu Murino, chef de brigands.

—Ah! fit Pedro qui se releva cette fois, vous êtes une mère impitoyable; vous ne voulez pas comprendre que les lenteurs du procès m'énervaient, que la prison me rendaient fou, que, n'ayant pas de preuves à fournir, je désespérais de voir mon innocence reconnue: que la fatalité était contre moi-même et que, prenant en haine les hommes et leur justice trompeuse, je me suis levé contre eux en vengeur.

—La vengeance n'appartient qu'à Dieu.

—Ah! vous êtes moins clémente que Lui. Dieu sait, au moins, que je suis un homme et non un ange; que j'avais vingt ans et le sang bouillant quand cette maudite histoire est arrivée. Peut-être si j'avais eu dix ans de plus, aurais-je envisagé avec plus de calme l'atroce accusation dont j'étais l'objet; peut-être me serais-je laissé condamner, même avec résignation, quoique innocent. Mais j'étais si jeune et si ardent! Pour être libre, j'ai bravé cent fois la mort, supporté mille souffrances; oh! vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai enduré pendant des mois! Certes, Murino était un bandit, comme vous dites, mais, je le répète, il était plus encore *justicier*; mes mains sont pures de sang et je n'ai jamais touché aux biens d'un honnête homme. Ah! je vois trop que vous ne me comprenez pas; vous avez honte de ce nom de Murino que j'ai troqué contre celui de mes pères. Eh bien! moi je n'en rougis pas! Et vous, vous me repoussez encore aujourd'hui que je reviens après tant d'années de séparation.

La duchesse, touchée enfin, ouvrit ses bras; son fils allait s'y précipiter, lorsqu'une pensée soudaine vint à l'esprit de la vieille dame.

—Avant de vous embrasser, dit-elle, je désire savoir pourquoi vous vous êtes affublé de ce titre de marquis d'Aleriel qui ne vous appartient pas.

—Pour tout le monde, en effet, du moins le monde parisien, je suis le marquis d'Aleriel.

—Comment avez-vous fait pour cela? Il faut des papiers, des titres...

—Je les possède.

—Volés alors? s'écria Mme d'Oriano.

—Vous voulez ma confession entière? Je

vais tout vous avouer; ma mère doit tout savoir, dût-elle m'accabler plus encore de son mépris. Il y a plus de deux ans que j'ai quitté l'Espagne. Mes hommes m'ont cru mort; je pouvais, en tout autre pays, me faire passer pour un gentilhomme; je voyageai, et c'est ainsi qu'au retour d'un trajet de Corse à Marseille je me liai avec le marquis Roger d'Aleriel. Par hasard, nous nous ressemblions au point de tromper ceux qui nous voyaient; il me raconta sa vie qui n'était pas des plus édifiantes, et obtint la permission de stationner à Velescure, dont l'air très doux le tentait. Mais le pauvre garçon s'abusait sur son état et il mourut peu après entre mes bras, dans la maisonnette solitaire où il avait voulu se retirer. Inutile de vous détailler les moyens que je pris pour me substituer au mort; il me fut facile de me faire au front une cicatrice analogue à celle qu'il avait à la tête; de plus, j'avais beaucoup maigri et pâli, à cause des veilles imposées pour soigner mon ami, qui, en mourant, me légua tous ses biens, non pour payer mes soins, mais parce qu'il ne laissait pas un parent derrière lui et préférerait voir sa fortune passer en mes mains qu'en celles de l'Etat. Vous voyez donc que cet argent je ne l'ai pas volé, il est bien à moi; j'ai lu le testament qui me le donnait; je n'ai pris que le titre et le nom, et cela encore sans préméditation aucune. J'avais juré à Roger de faire un bon usage de ses richesses; lorsque j'eus entre les mains le papier qui me les conférait, je me dis qu'il me faudrait signer les actes de l'héritage ou de mon nom d'Oriano, ou de celui de Murino. C'est alors et seulement devant le cadavre de mon ami que me vint l'idée de la substitution; le domestique idiot et la servante septuagénaire qui vivaient avec nous ne pouvaient s'apercevoir de rien; depuis quelques jours Roger semblait aller beaucoup mieux; une crise le foudroya presque subitement; je paraissais presque aussi malade que lui; dans ce petit pays isolé, je pus opérer le changement. Après cela, je voyageai encore un peu, puis je parus à Paris et je pris possession de l'hôtel d'Aleriel qui, en définitive, m'appartenait.

Je vous jure, madame, que du fond de sa tombe, celui dont j'ai pris la place ne peut que me pardonner: j'ai fait tout pour que désormais, on respectât un nom qu'il n'avait

su faire respecter; les pauvres le bénissent à présent, ce marquis d'Aleriel; je n'ai commis aucune action dont je doive rougir depuis que j'ai endossé pour ainsi dire la personnalité de mon ami défunt.

—Ne dites pas cela, interrompit la duchesse; votre vie actuelle est une hypocrisie vivante puisque vous trompez le monde.

—Ne me rappelez pas cela, madame; j'en souffre jour et nuit. Cette idée est mon châtement. Bien las de mon existence passée, las de ma fortune, de mon bien-être que je partage cependant avec beaucoup, il me vient parfois à l'esprit un riant tableau de paix et de pureté: je me vois aux côtés d'une femme aimée et aimable, jouant avec un baby rose et blanc dont les innocentes caresses effaceraient de mon âme le souvenir des heures mauvaises.

—Avez vous, par hasard, jeté les yeux sur quelque honnête et douce jeune fille?

—Une seule jeune fille a attiré mes regards et fait battre mon cœur, mais elle l'ignore.

—Et qui est-elle?

—Lionel de Guénédan a une sœur... murmura Pedro, une sœur de vingt-deux à vingt-trois ans, un ange de vertu et de bonté.

—Ils ne se doutent de rien?

—Les Guénédan sont mes seuls amis, je ne leur ai jamais soufflé mot de mon désir.

—Quand ils sauront ce que...

—Ils savent tout.

—Et ils ne vous ont pas méprisé.

—Non, du moins jusqu'à présent.

—Cela ne m'étonne pas d'Yvonne, murmura Mme d'Oriano comme malgré elle, mais son mari!

—Lionel de Guénédan est légiste; il sait que quand la justice se trompe, cela cause de grands malheurs.

—Savez-vous, reprit la vieille dame toujours sans pitié, que pour ce seul fait de contracter une union sous un nom qui n'est pas le vôtre, vous seriez passible du baigne, et le mariage serait annulé.

—Je le sais, aussi n'ai-je jamais manifesté l'intention de me marier.

—Tout cela est fort triste, monsieur, dit la duchesse, vous avez, par votre faute, apporté la désolation dans nos deux vies. Je vous en supplie, ne faites pas d'autres victimes.

Pedro se pencha bien bas, bien bas, et bai-

sa un pli de sa robe. Elle, le repoussa, quoique faiblement.

—Écoutez-moi, reprit-elle enfin, je ne trahirai pas votre imposture; c'est peut-être une lâcheté de ma part, mais j'ai pitié de vous. Néanmoins, je ne vous reconnais pas pour mon fils; j'aurais peut-être ouvert mes bras à... Murino; je ne puis le faire au faux marquis d'Aleriel.

Pedro s'éloigna avec un sanglot aux lèvres. Seule, la duchesse pleura plus que lui. Une fois dans la rue Pedro marcha droit devant lui, au hasard, la tête en feu, les yeux pleins de larmes qui ne coulaient pas. Au bout de deux heures d'une course aveugle, à l'aventure, il rentra cependant, mais pour passer une nuit blanche et désolée.

XIII

LA CHUTE DE M. DELICES

Trois jours après, Roger d'Aleriel prenait un billet pour Genève. Il avait tout raconté aux Guénédan. Lionel de Guénédan lui donnait le meilleur conseil à suivre: voyager. Il choisit la Suisse pour le but de ses pérégrinations. En prenant congé d'Yvonne et de son mari, Roger dit à la première, en lui montrant une petite croix d'or:

—Vous vous êtes montrée mon ange gardien, madame, dès l'heure où votre premier bon conseil a frappé mon esprit, où le don de cette croix m'a ramené à des pensées plus chrétiennes. Maintenant, veuillez prier pour moi car j'en ai besoin plus que jamais.

Yvonne et Lionel n'avaient pas rougi de serrer la main de cet ancien chef de bandits, qui gardait l'âme grande à travers sa demi-dégradation.

Une consolation était laissée à Roger: il emmenait la Mère Noire.

Nous croyons n'étonner personne en disant que la pauvre vieille faillit mourir de joie en retrouvant son *hijo* bien-aimé. Seulement, l'Espagnole n'était pas de force à suivre le jeune homme dans ses excursions; il devait l'établir à Genève d'où il rayonnerait alentour. Un incident survenu à la gare même assombrit un peu la quiétude qui commençait à ressaisir Aleriel; après avoir installé sa vieille compagne, il se dirigea vers le buffet, se fit servir un verre de limonade; com-

me il le portait à ses lèvres, il leva les yeux et aperçut, planté devant lui, un petit homme grêle et roux qui s'écria:

—Tiens! le patron! don Murino! Y a-t-il longtemps qu'on ne s'est vu! Comme ça vous rajeunit de se rencontrer! Quoi! don Murino, vous ne reconnaissez pas votre ancien camarade, Cambrin dit Délices?

Et, bon enfant, il ajouta:

—En avons-nous fait ensemble des farces dans la sierra? Nous avons donc eu, tous les deux, la même idée de nous installer à Paris? Seulement, c'est vous qui avez la chance! vous voyagez comme un député! pas vrai? vous...

—Passez votre chemin, dit froidement le marquis à Cambrin, vous croyez vous adresser à un autre.

Mais comme le petit homme roux continuait son discours, Aleriel le saisit au collet et le rejeta au loin. Cet acte accompli, il monta en wagon où il se mit à lire.

—Les Guénédan ont bien fait de me conseiller de quitter Paris, pensa-t-il, je n'y serais plus en sûreté.

Cambrin se releva en geignant, contusionné et furieux.

Néanmoins, Cambrin n'était pas homme à abandonner la partie. Cette nature dépravée et orgueilleuse ne pouvait pardonner au marquis d'Aleriel sa fortune splendide, l'estime dont on l'entourait, et surtout le châtement injurieux qu'il venait de lui administrer. Il ne demandait pas à obtenir de l'or pour qu'Aleriel achetât son silence; non, avant tout, il voulait voir dans la poussière celui qui s'était maintenu jusqu'à présent sur un piédestal qu'il ne méritait pas.

A cette même époque, le jeune ménage Guénédan quitta Paris à son tour pour s'établir en Bretagne. Ce fut là que Dieu envoya à Yvonne un magnifique bébé qui reçut le nom de Pierre.

L'automne s'écoulait au milieu d'une félicité parfaite, mais, lorsqu'arriva novembre, Yvonne, qui restait un peu languissante, devint plus pâle et perdit son entrain.

—L'hiver n'est pas gai à Kerlanié, dit-elle un jour à son mari qui l'interrogeait anxieusement; et puis les cheminées fument, et le vent souffle dans le vieux manoir.

Lionel de Guénédan craignait pour elle la saison, mauvaise en Bretagne, et guère plus

clémentine à Paris. De l'avis du médecin, il l'emmena dans le midi avec le bébé qui prospérait à vue d'œil et avec Suzanne de Guénédan, son unique sœur. Yvonne et Suzanne se chérissaient d'une affection toute fraternelle; aussi la gentille villa que la petite famille loua pour l'hiver à San-Remo, abrita-t-elle un bonheur fait d'amour et de tendresse. Les deux belles-sœurs se fortifiaient chaque jour davantage; Pierre promettait de devenir un homme robuste. Suzanne était une belle et délicate jeune fille aux cheveux châtains, au teint pâle et aux traits sérieux; elle avait une piété et une douceur d'ange, et tout le monde l'aimait. Tous les matins à la messe de huit heures où elle se rendait seule, elle remarquait un grand et beau jeune homme à l'air profondément triste qui la saluait très bas à la sortie.

XIV

SUZANNE

Et voilà qu'un dimanche à l'office, Yvonne, qui n'avait jamais les yeux dans sa poche, dinga légèrement le bras de son mari, et lui montra, du bout de son livre, une grande femme noire qui égrenait son rosaire dans une chapelle latérale.

—La Mère Noire!

—Où ça?

—Là, vers l'autel de Saint-Joseph.

—Tiens! tiens! tiens! voilà du nouveau.

Ici, la Mère Noire?

Au sortir de l'église, Yvonne se précipita au-devant de l'Espagnole qui lui baisa les mains et lui apprit qu'au retour de son voyage en Suisse, le marquis, dégoûté de Paris et du monde, s'enfermait pour tout l'hiver dans sa villa de San-Remo si abandonnée depuis longtemps. Dans sa naïveté, la Mère Noire jubilait à l'idée de trouver réunis autour d'elle tous ceux qu'elle aimait. Mais Lionel de Guénédan fronça le sourcil; ce voisinage lui plaisait médiocrement; il se disait que l'intimité avec un ancien chef de brigands n'était chose convenable ni pour sa jeune femme, ni pour sa sœur, ni enfin pour un futur magistrat, et il fit entendre à Yvonne qu'ils n'attireraient pas le marquis chez eux. De son côté, Roger d'Aleriel était un homme trop délicat pour ne pas deviner ce

sentiment chez ses amis. Dieu sait cependant, s'il souhaitait prendre place au milieu de ce petit cercle de famille si bon et si reposant! Et non seulement afin de revoir Mme de Guénédan et d'écouter les sages conseils de son mari mais une troisième figure, douce et pure, l'attirait vers cet intérieur charmant. Suzanne qui ne savait rien de l'étrange vie qu'avait menée ce voisin. Les deux villas étaient proches l'une de l'autre, cependant, et il eût été si facile de voisiner! De la fenêtre de sa chambre, par-dessus les mimosas, Suzanne plongeait jusque dans le jardin du marquis. Elle le voyait fréquemment se promener à grands pas, le front baissé, et la jeune fille qui, pourtant, n'était pas curieuse en général, se demandait quelles pensées amères tourmentaient cette âme sombre.

—Il est bien malheureux! lui avait dit un jour Yvonne.

Et la pauvre, toujours accessible à la pitié, priaît Dieu chaque soir pour l'étranger au front pâle.

Aleriel souffrait plus que jamais, et sa souffrance était moins définie; son activité ordinaire était tout à fait tombée.

Aleriel eût aimé prendre dans ses bras le mignon petit garçon, se purifier, pour ainsi dire, sous le regard de ces yeux limpides, sous la caresse de ces lèvres d'anges, de cette voix innocente! Mais non, il lui fallait vivre en paria, sans oser franchir la haie qui le séparait de ses anciens amis, et passer son temps dans la mélancolique contemplation de l'immensité bleue ou noire. Pour unique compagne de sa solitude, la Mère Noire, triste fantôme qui vieillissait en reflétant sur elle la souffrance de son maître. Pour serviteurs, un cuisinier indifférent, un valet de chambre insouciant, et Mistigris, ce garçonnet trop éveillé qui courait s'ébattre au vil lage voisin quand la tristesse de la villa lui pesait trop.

Un matin que la duchesse d'Oriano prenait son café en parcourant ses journaux, un article de *la Epoca* attira son regard; elle le lut avidement, pâlit, poussa une exclamation de surprise. Puis, elle ramassa le journal qui avait glissé à ses pieds, et, les yeux voilés de larmes, elle relut encore et par deux fois.

« Un grave événement vient d'agiter le pays tout entier: on se souvient qu'il y a quelques années, un jeune homme de la haute

aristocratie de Séville, don Luis de Jijès, fut trouvé assassiné un soir où il avait gagné une somme assez ronde. On se rappelle également qu'un de ses amis, don Pedro d'Oriano, ayant été trouvé près du cadavre par les sérénos, fut accusé du meurtre. Don Pedro n'eut pas le courage d'attendre la fin du procès dont l'issue était peu douteuse, car toutes les preuves étaient contre lui, et il s'enfuit de sa prison sans qu'on pût le retrouver, ni jamais avoir de ses nouvelles. Or, récemment, il mourut un pauvre diable à l'hôpital de Madrid. Ce misérable, du nom de Salvador Reiz, confessa, avant de mourir, devant le prêtre et devant quelques magistrats, qu'il était le meurtrier de don Luis de Jijès et qu'il l'avait tué à la seule fin d'accaparer la somme que celui-ci venait de gagner au jeu. De plus, il avait laissé accuser un innocent à sa place; mais, au moment de paraître devant Dieu, sa conscience se réveillait et il avouait tout, afin d'obtenir miséricorde. Séville prononce avec enthousiasme la réhabilitation de don Pedro d'Oriano. Nous regrettons de toute notre âme que ce malheureux accusé injustement, ne puisse se voir ici-bas rendre justice."

Ainsi, le nom d'Oriano n'était plus entaché d'une affreuse accusation? Pedro pouvait rentrer dans la société la tête haute? Oui, mais Murino?... Oh! si le malheureux enfant avait eu la patience d'attendre! Mais voilà! quelques années comptent trop dans la vie d'un jeune homme plein de fougue! Néanmoins, la duchesse éprouva un grand soulagement et une grande pitié en même temps pour le rebelle. Elle remercia Dieu d'avoir mis fin à l'erreur des juges, puis, elle acheta deux exemplaires du même journal, et en envoya un à Yvonne de Guénédan, l'autre au marquis d'Aleriel.

Suzanne et les jeunes et joyeux époux prenaient leur repas de midi dans une petite salle à manger qui riait toujours avec ses stores roses. Comme le café était servi et que Lionel et sa femme s'attardaient à dépouiller leur courrier, Suzanne se leva en disant:

—Il faut que nounou déjeune à son tour; je vais garder, là-haut, monsieur bébé qui ne me paraît pas en veine de sagesse aujourd'hui.

—Vous avez un gros courrier ce matin, Lionel? demanda Yvonne.

—Non, et vous, Yvonne?

—Moi? une lettre de Kerlanié; ils vont tous bien, grâce à Dieu! Mais je ne sais qui peut m'envoyer *la Epoca*.

—Voyez, il y a là un article souligné.

Yvonne commença la lecture du paragraphe que nous connaissons déjà:

"Un grave événement vient d'agiter, etc."

Elle lut d'abord, ne s'appliquant qu'à bien prononcer, puis plus vite et tout émue, tandis que son mari, empoigné aussi, se penchait par-dessus son épaule pour savoir plus promptement. Quand ils eurent fini, le journal tomba des mains de la jeune femme qui se leva et se mit à danser une sarabande au milieu de la salle à manger; l'Yvonne d'autrefois réparait encore de temps à autre, quoiqu'on l'appelât *madame* et quoiqu'elle fût *maman*.

—Réhabilité, enfin! enfin!

Mais M. de Guénédan hochait la tête.

—Réhabilité, eh! certainement, mais trop tard, gronda-t-il; à présent qu'il a mené la vie d'un bandit...

—Le pessimiste! il ne se réjouit même pas de ce qui arrive! Monsieur l'avocat, si Pedro a mené la vie d'un bandit pendant deux ans environ, à qui la faute, s'il vous plaît? Il s'est levé contre la société parce que la société l'a écrasé sous une fausse accusation. Il est certain que ce n'était pas là donner un bel exemple de résignation chrétienne; mais... qui sait! j'aurais peut-être agi de même, à sa place.

Lionel sourit de cet enthousiasme juvénile qui lui montrait à nu, une fois de plus, l'excellent cœur de sa femme. Elle le regarda sourire, puis, le secouant soudain:

—Comment! vous êtes encore là?... et à quoi faire, grand Dieu?... à me considérer! vous ne faites que ça depuis des mois. Courez, mais courez-donc vite annoncer la nouvelle à Pédr... au marquis, notre voisin!

Lionel de Guénédan obéit en riant. Il trouva Roger le front sur la vitre, triste tousjours; à côté de lui, sur le parquet, gisait le journal *la Epoca*. A cette vue, l'avocat s'arrêta net.

—Ah! vous savez déjà?

—Je sais, oui, répondit Aleriel. Mais vous-même...?

—Nous avons reçu également *la Epoca*; la duchesse, sans doute, nous l'a envoyé.

Il s'approcha du jeune Espagnol et lui prit affectueusement le bras :

—Voyons, mon ami, qu'y a-t-il? pourquoi demeurez-vous si sombre après une telle nouvelle? Ne devriez-vous pas vous réjouir?

—Me réjouir, moi? et pourquoi?

Et comme Guénédan le regardait, sans comprendre, il ajouta avec passion :

—Oh! quatre ans plus tôt! quatre ans plus tôt, quelle ivresse c'eût été! Mais maintenant qu'Oriano est devenu Murino, à quoi sert la réhabilitation? Oh! malheureux, malheureux que je suis! Si je ne sentais ma mère si près de moi, sous le même ciel (et je l'aime toujours tant, malgré sa sévérité), je fuirais au bout du monde car en France, tout, jusqu'au pur regard de mes amis, m'est un sujet de honte et de remords.

—Mon ami, pour parler ainsi, il faut que vous ayez dans l'âme un secret plus douloureux encore que celui que nous connaissons. N'est-ce pas, vous avez jeté les yeux sur quelque douce créature dont vous n'osez demander la main?

Pedro rougit et ne répondit pas. Guénédan avait trop de délicatesse pour pénétrer ce nouveau mystère; il reprit seulement :

—Mais pourquoi perdre courage? Que savez-vous si une heure ne sonnera pas pour vous où vous oublierez tous les mauvais jours? Allons, suivez-moi; Mme de Guénédan m'a chargé de vous ramener coûte que coûte; et n'oublions pas la Mère Noire.

Un sourire attendri effleura le visage de Pedro. Au moment de franchir le seuil avec l'avocat, il se ravisa et murmura d'un air confus à l'oreille de son compagnon :

—Mlle Suzanne sait-elle...

—Elle ne sait rien de votre passé, répondit Guénédan, et je ne serais pas bon légiste si je ne tâchais de lui arranger une jolie petite histoire qui expliquera votre changement de nom et de titre; car vous allez redevenir Pedro d'Oriano, j'espère bien?

—Je n'agirai que selon la volonté de ma mère, dit le jeune homme, dont le front avait reconquis une sérénité inaccoutumée.

Yvonne jeta à son mari un regard reconnaissant en le voyant revenir bras dessus bras dessous avec son voisin, et suivi de la Mère Noire. Suzanne descendit bientôt de la

chambre où le petit Pierre avait fini par s'endormir pour une heure; elle était fraîche comme une fleur, et son visage s'épanouit lorsqu'elle vint tendre la main au marquis. Elle portait sur son bras le cher bébé qu'elle remit à sa mère pour écouter le discours que lui débita son frère, afin de lui apprendre que Roger d'Aleriel, en vertu d'un héritage étranger devenait désormais le duc d'Oriano. La soirée s'écoula délicieusement entre les quatre amis. Pour la première fois, Pedro se sentait le cœur léger. Lorsque, vers minuit, il prit congé de ses amis, Yvonne lui dit :

—Donc, j'espère que vous allez remercier Dieu qui a enfin rétabli les choses dans l'ordre voulu; il vous a éprouvé auparavant, c'est vrai, mais cette épreuve était pour votre bien.

Pedro allait répondre peut être par une parole amère, mais le doux accent de Suzanne le prévint.

—Nous prions tous pour vous ce soir, *senor Pedro*, de même que nous nous associons à votre bonheur.

Et l'Espagnol, en rentrant chez lui avec la Mère Noire qui avait passé une radiieuse après-midi à dorloter l'héritier des Guénédan, l'Espagnol laissa une prière flotter sur ses lèvres devant la beauté divine de la nuit avec l'écho de la douce parole demeurée dans son oreille.

XV

AU FEU!

Au moment où Pedro s'appretait à partir pour Paris afin d'y retrouver sa mère, elle apparaissait à San-Remo.

—J'ai voulu te prouver que je ne me souviens plus du passé, lui dit-elle en l'embrasant. Que Pedro d'Oriano reprenne désormais son nom et son rang dans ma maison.

Par exemple, elle exigea qu'on allât s'établir sur une terre étrangère, ne voulant habiter ni l'Espagne ni la France. Il obéissait avec un exprimable déchirement, car, dans ce petit coin de San-Remo, il laissait tout son cœur; mais la santé de la duchesse devint tout à coup très chancelante, et le médecin lui défendit tout voyage d'ici quelques mois. Elle n'eut pas trop à se plaindre de ce retard, car elle puisa une source de distraction

tions dans la société de ses voisins les Guénédan. Elle se prit de véritable passion pour Suzanne et pour le baby. Aussi, l'hiver passa-t-il rapidement. Pedro eût voulu ne jamais quitter ce coin de terre où il oubliait les mauvais jours; où, lorsqu'il était tenté de songer encore à de noires choses, deux yeux gris, purs et profonds, d'un seul regard ramenaient la paix dans son cœur. Mais à mesure que l'heure de la séparation approchait, Pedro recouvrait toute sa tristesse d'autrefois; il semblait fuir plutôt que rechercher la société de ses amis. Il eut cependant la consolation de se les attacher par les liens d'une reconnaissance éternelle.

Un soir que le ménage Guénédan et Suzanne étaient à Vintimille d'où ils ne devaient guère revenir avant minuit, le feu prit à la villa et gagna promptement la chambre où dormait le petit Pierre. Affolée, la nourrice regardait tout flamber sans faire un mouvement même pour sauver son nourrisson, tant la peur la paralysait. Par bonheur, de ses fenêtres, Pedro aperçut une lueur rouge au-dessus de la maison voisine; y courir à l'instant, pénétrer dans l'escalier et arracher aux flammes l'enfant déjà à demi asphyxié, fut l'affaire de quelques minutes. Il entraîna la nounou au dehors, et, tandis que les autres domestiques donnaient des soins au pauvre petit et à la malheureuse femme, il organisa de prompts secours et se rendit bientôt maître du feu.

Ensuite, il emmena chez lui Pierre et la nourrice pour qu'ils y prissent du repos, et après que sa mère eût pansé ses brûlures, car le généreux gentilhomme ne s'était pas épargné dans le sinistre, il alla au-devant des absents afin de les préparer à la nouvelle de l'accident. Yvonne pâlit en apprenant le danger qu'avait couru son fils; son mari alla en avant afin de constater les ravages occasionnés par le feu. Seule, Suzanne devina le dévouement de Pedro, et, lui tendant la main, elle dit : " Merci " avec émotion.

Cependant, le jeune homme n'avait point parlé de lui, et, dans son exquise modestie, oubliait de signaler la part qu'il venait de prendre à l'action. Mais les témoins de ce drame tragique eurent soin de réparer cette négligence, et lorsque le père et la mère furent tout à fait rassurés sur le sort du cher bébé, ils exprimèrent au sauveur une grati-

tude qu'ils devaient conserver toute leur vie. En attendant que les désastres fussent réparés, la duchesse ne voulant point qu'ils allassent à l'hôtel, les Guénédan s'installèrent à la villa Aleriel.

XVI

OU MERE NOIRE CHANTE " NUNC DIMITTIS "

—Madame, j'ai deviné depuis longtemps que votre fils m'aime sincèrement, profondément; alors pourquoi n'ose-t-il pas demander ma main?

—Mon enfant, répondit la duchesse, mon Pedro a le cœur bien placé: s'il ne parle pas, c'est qu'il se sent indigne de vous.

—Mais si je le trouve digne de moi, n'est-ce pas bien encourageant pour lui? fit Suzanne de Guénédan avec une divine expression de bonté compatissante.

—Si je vous disais, mignonne, que... qu'il y a une tache dans sa vie et qu'il mourrait plutôt que de vous offrir un nom qui a été souillé à votre insu.

—Je l'ai deviné aussi, et je me suis dit que, s'il y a une faute dans son passé, il l'a bien effacée par des années d'une conduite héroïque. Ne suis-je pas le témoin journalier de ses actions charitables, de son dévouement chevaleresque, de son affection respectueuse pour sa mère, de sa fidélité envers ses amis?

—Alors, dit la duchesse en la regardant avec une tendresse ineffable, si votre frère vous y autorise, il vaut mieux que vous appreniez de la bouche même de mon Pedro pourquoi il ne peut prétendre aux douceurs du mariage.

C'est à la suite de cet entretien que le jeune duc, assis à côté de Mlle de Guénédan devant la mer de saphir, fit le récit des aventures que nous savons. Il parlait avec une douceur grave et triste, sans rien omettre de ce qui pouvait l'accabler aux yeux de la jeune fille; mais ces yeux si beaux se remplissaient de larmes et n'exprimaient point le dédain. En terminant, il ajouta, en pressant avec force ses mains froides l'une contre l'autre:

—A présent que vous savez tout, comprenez pourquoi je n'ai pas le droit de m'asseoir à ce festin de bonheur auquel est convié tout homme? pourquoi je ne veux pas entraîner

dans ma honte une femme que j'aimerais ? Je n'aurais pas le droit, non plus, de lever la tête devant mes fils, je ne pourrais leur enseigner les principes d'honneur qui trempent les âmes. Et, cependant, n'ai-je pas assez souffert ? A présent que vous savez tout, vous me méprisez, n'est-ce pas ? et Dieu sait ce pendant que vous êtes la dernière personne dont je supporterais le dédain !

—Pauvre Pedro ! dit-elle enfin, non, je ne vous méprise pas ; je vous plains parce que vous avez souffert ; je vous excuse parce que je sais les détails de cette vie que vous avez... ternie d'une rébellion. Je ne me souviens plus que des heures de paix que nous avons passées ensemble, des belles actions que je vous ai vu accomplir, des qualités qu'on remarque en vous.

Il eut envie de s'agenouiller vers elle et de baiser le bord de ses vêtements ; mais il se contenta de lui dire :

—Vous êtes un ange du ciel ; que Dieu ait pitié de moi ! Maintenant, je puis mourir en paix après ce que je viens d'entendre.

—Et, continua Suzanne en relevant vers lui son doux visage illuminé par un rayon surhumain, je suis assez heureuse de l'affection de Pedro d'Oriano pour lui dire : ne craignez rien, et appuyez désormais votre vie sur la mienne ; vous êtes capable de la purifier tout à fait en faisant beaucoup de bien.

—Qu'avez-vous dit ? balbutia-t-il.

—J'ai dit, répéta Suzanne avec son beau sourire calme, que Dieu m'a envoyé à vous, sans nul doute, pour vous rendre le bonheur perdu et réparer l'injustice du monde envers un innocent.

Pedro chancela comme si cette adorable surprise fût trop grande pour ses forces.

—Qu'avez-vous ?

—Rien, trop de joie, répondit-il. Ah ! Dieu est trop bon pour moi, oui, trop bon !

Tout à coup, une ombre passa sur sa figure.

—Vous dites cela, fit-il avec amertume, parce que vous n'avez que de la miséricorde au cœur, et que vous cherchez toujours un nouveau dévouement à accomplir.

—Non, répliqua-t-elle d'une voix ferme, je parle ainsi parce que Dieu a marqué nos deux destinées au même livre, et que je suis assurée du bonheur que nous nous donnerons

mutuellement. Allons trouver votre mère, il faut qu'elle soit la première à nous bénir.

La duchesse n'eut pas de mot pour remercier Mlle de Guénédan de l'allégresse qu'elle apportait dans son existence attristée, mais elle l'attira à elle et mit sur son front un baiser plus que maternel. Quant à Yvonne et à son mari, nous devons avouer qu'ils ne s'étonnèrent pas beaucoup ; d'ailleurs, depuis la nuit où Pedro avait sauvé leur fils, ils oubliaient qu'un Murino eût existé, et on les eût fort indignés en leur disant que le duc d'Oriano n'avait pas toujours mérité le titre de gentilhomme.

La Mère Noire somnolait à la lingerie de la villa lorsque Mlle de Guénédan, suivie de Pedro, lui toucha légèrement le bras.

—Ama ! réveille-toi ! s'écria celui-ci.

Suzanne lui tendit sa joue fraîche :

—Mère Noire, embrassez votre future maîtresse.

—Quoi ?... *qué es?*... fit-elle, n'osant pas deviner, tant était beau ce qu'elle espérait.

—Ama ! elle sera bientôt ma femme.

La Mère Noire poussa un cri de triomphe et se leva toute droite.

—Dieu a donc exaucé mes prières ? enfin, je n'ai plus rien à souhaiter ici-bas.

Il y a des bonheurs qui ne se racontent pas ; et Pedro nageait d'autant plus dans la félicité, qu'il avait souffert longtemps. Mais il y a aussi des bonheurs voilés d'une larme ; celui-ci allait avec son nuage : un deuil planait sur la petite villa de marbre blanc.

XVII

DELICES N'A ENCORE PAS DE CHANCE

N'oublions pas que notre ami Mistigris était entré au service de l'ex-marquis d'Aleriel. Il devait rester toujours fidèle à son maître, d'autant plus qu'il adorait Mlle Suzanne ; mais, de tous ses anciens défauts, il en gardait un qui causa un malheur irréparable : Mistigris avait la langue longue. Un jour que le duc l'envoya à Nice, le gavroche se rencontra nez à nez avec Délices.

—Eh ! m'sieu Délices ! *qué* que vous dites de ma belle livrée ?

—Tiens ! qu'est-ce que tu peux bien faire ici ?

—Ah ! voilà, j'ai une mission de confiance dont on m'a chargé...

—Ton maître habite Nice!

—Non, San-Remo; et il se nomme m'sieu le marquis d'Aleriel, avec un autre titre et un autre nom après, car y a toute une histoire en sa faveur.

—Moi qui croyais qu'il s'enterrait dans la solitude pour pleurer ses péchés.

—Elle est gentille, sa solitude! Une manman qui le dorlote, une ancienne nounou qui l'adore; des amis qui le gâtent, et pour le bouquet, une jolie petite fiancée du meilleur monde qui deviendra ma maîtresse d'ici un mois.

—Tiens! tiens! il se marie d'ici un mois! marmottait Délices qui voyait se dresser la matière d'une magnifique vengeance.

Peu de jours après, Suzanne de Guénédan fut appelée au salon par un singulier visiteur: un petit homme roux à l'air cauteleux qui affirma avoir un secret important à lui confier.

—Mademoiselle, dit Cambrin, je viens vous sauver à la fois la vie et l'honneur.

—Ma vie et mon honneur ne sont pas en danger, que je sache.

—Eh! justement vous ne savez rien; c'est pourquoi je viens vous avertir pendant qu'il en est temps encore. Vous allez vous marier, mademoiselle, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, dit Suzanne qui, cette fois, crut avoir affaire à un fournisseur original venant offrir ses services.

—Savez-vous bien qui vous épousez?

—Oui, monsieur, répliqua-t-elle avec amabilité; j'épouse prochainement M. le duc Pedro d'Oriano.

Cambrin roula des yeux stupéfaits.

—Si l'on peut dire— murmura-t-il. Le bandit a pris un troisième nom.

—Mademoiselle, reprit-il, remerciez-moi de vous avertir à temps: celui que vous allez épouser est un ancien chef de voleurs, et la vie qu'il mène maintenant même est pleine d'hypocrisie.

Suzanne comprit alors le but de la visite de ce misérable; elle se leva toute droite, fière et blanche, et d'un ton net:

—Je connais le passé tout entier de M. d'Oriano, dit-elle; je sais qu'une aberration de sa jeunesse l'a jeté pendant deux années hors du droit chemin, mais il avait subi une condamnation injuste, et ce jugement l'avait poussé à la révolte. Aujourd'hui l'er-

reur des tribunaux espagnols a été reconnue et Murino réhabilité; j'estime et j'aime le noble gentilhomme que rien ne m'empêchera d'épouser.

A ces mots, Mlle de Guénédan pressa un bouton électrique et dit au domestique qui se présenta:

—Reconduisez!...

Cambrin s'en allait sur la route brûlante, piétinant dans la poussière, insensible à l'adorable spectacle que la mer déroulait sous ses yeux. Il mijotait une suprême vengeance, et, cette fois-ci, usant des grands moyens, il était sûr de ne pas manquer son coup; le châtement (car il appelait cela un châtement), serait plus terrible encore en tombant à l'improviste, comme la foudre en plein bonheur, en pleines fiançailles.

Rempli de cette pensée consolante, il alla s'étendre sous les pins où chantait le vent sonore et aux pieds desquels moutonnait la mer. Il dormit d'un sommeil paisible. Lorsqu'il se réveilla il faisait sombre et le temps avait changé; le ciel était gris et bas, l'air pesant.

—Les éléments sont pour moi, se dit Cambrin, tout m'est propice!

Il passa devant la grille de la ville Guénédan et y jeta un rapide coup d'œil: c'était un tableau charmant que celui que formaient en ce moment les deux familles réunies sur la terrasse. Yvonne et la duchesse causaient ensemble, Suzanne et Pedro également, et M. de Guénédan jouait avec son fils qui se rotulait sur un tapis disposé sur le sol; de temps à autre, il l'enlevait sur son genou et le faisait trotter ou galoper selon le caprice du petit homme. Couchés paresseusement sur le sable, deux gros chiens bâillaient en montrant de respectables crocs, ou bien ils donnaient un coup de langue amical au minois rose du bébé lorsque celui-ci s'avisait de tirer leurs longs poils. Un instant, ils aboyèrent avec fureur: ce fut lorsque l'homme à la figure chafouine passa devant la grille.

—Ils en ont bien pour une heure encore à bavarder ensemble, pensa Cambrin qu'irritait le spectacle de cette union et de ce bonheur tranquille. N'importe, j'attendrai.

Et il se posta dans le massif de sophoras qui séparait les deux propriétés; il put s'y introduire facilement, les Oriano, en se ren-

dant chez leurs voisins, laissent leur porte fermée simplement au loquet.

— Seulement, se disait le misérable, ces chiens m'embêtent; s'ils vont me flairer là et me trahir!...

Il attendit en effet une heure environ, puis il perçut un bruit de pas qui s'approchaient. Les Oriano rentraient chez eux, la mère soutenue par le bras de son fils. Depuis plusieurs jours, Cambrin étudiait les faits et gestes des deux familles; il savait que si la duchesse rentrait de bonne heure, Pedro se promenait fort tard dans son jardin en fumant des cigarettes; la nuit vient encore vite en février. C'était ce moment qu'il attendait. Au bout d'une vingtaine de minutes en effet, Cambrin vit une ombre s'avancer dans l'allée la plus découverte; mais il rugit de colère en la reconnaissant: cette ombre dessinait la forme massive de la Mère Noire. La vieille femme, qui souffrait d'une oppression chronique, venait chercher au dehors un peu d'air pur avant de gagner sa chambre. Cambrin réfléchit une seconde.

Il s'avança au-devant d'elle, le chapeau à la main, et sans tenter de se dérober à sa vue. Nous savons que, si les yeux de la Mère Noire ne valaient pas ceux d'Yvonne, ils étaient en bonne voie de guérison; elle aperçut un homme venant au-devant d'elle, mais ne put le reconnaître. Elle fit un bond en arrière et se signa:

— Qui est cet homme?

— Un ancien de la sierra, répondit Cambrin sans élever la voix.

— Quel est son nom?

— Cambrin. Allons, la mère, nous n'avons pas de temps à perdre, courez me chercher votre maître et qu'il vienne me trouver ici même, seul. Un grand danger le menace et je viens l'en avertir; encore une fois, hâtez-vous.

— Que n'entrez-vous dans la maison?

— Je risquerais ma peau si j'étais vu par lui; je vous le répète, votre maître a des ennemis.

— Alors attendez-là.

— Surtout, ne lui dites pas que c'est Cambrin qui le demande; il me déteste je ne sais pourquoi; il ne voudrait pas m'entendre et tout serait perdu.

Quoiqu'elle eût beaucoup vécu, la Mère Noire conservait un certain fond de crédu-

lité, et, quand il s'agissait de son *hijo*, elle ne consultait plus la prudence. Elle n'alla pas bien loin avant de rencontrer Pedro qui venait fumer au jardin, et elle l'entraîna vers le massif de sophoras en lui disant:

— Vite; cet homme a quelque chose d'important à vous communiquer; il faut l'écouter.

Mais comme elle n'était pas tout à fait rassurée, elle suivit sans bruit son Pedro et se dissimula contre le taillis sombre.

— Que me voulez-vous? demanda brusquement l'Espagnol à Cambrin.

— Te dire que l'heure du châtimeut a sonné pour toi, vil imposteur, répondit le misérable, qui leva un couteau catalan finement aiguisé. La lune s'était voilée comme à dessein pour l'issue de ce sanglant drame; Cambrin ne vit pas où il avait enfoncé son arme, mais il sentit qu'il l'avait plongée dans la chair, et un jet de sang lui mouilla le visage. Il entendit un soupir, puis un cri de fureur, et vit tomber une lourde masse. Il détala aussitôt, sûr de n'être point pourchassé dans cette demeure silencieuse et déjà close.

— Ah! povera, povera Ama!... gémit une voix d'homme. Puis vibrante:

— Mistigris, à moi! — Amène du monde!

Peu d'instants après l'ancien gavroche, précédant deux ou trois serviteurs munis de lanternes, trouvait son maître qui soutenait dans ses bras la Mère Noire mourante. Ils transportèrent celle-ci à la maison, et, avertis en hâte, les Guénédan y accoururent aussi. Tous les soins furent vains, et l'on n'eut qu'à envoyer chercher le prêtre qui administra les derniers sacrements à la pauvre vieille. Elle gardait toute sa raison et se voyait mourir sans terreur.

— J'ai conservé à sa mère, à sa fiancée et à ses amis mon chéri, disait-elle; je suis heureuse d'avoir reçu le coup à sa place. Que faisait sur la terre une pauvre vieille femme comme moi? tandis que mon Pedro a devant lui la jeunesse et le bonheur; je sais que je ne serai pas oubliée et qu'on priera pour moi.

Pedro pleurait en embrassant sa figure froide que l'agonie rendait grisâtre sous le hâle.

Cambrin que l'on n'avait pas songé à poursuivre, reçut son châtimeut au moment où il se croyait sain et sauf.

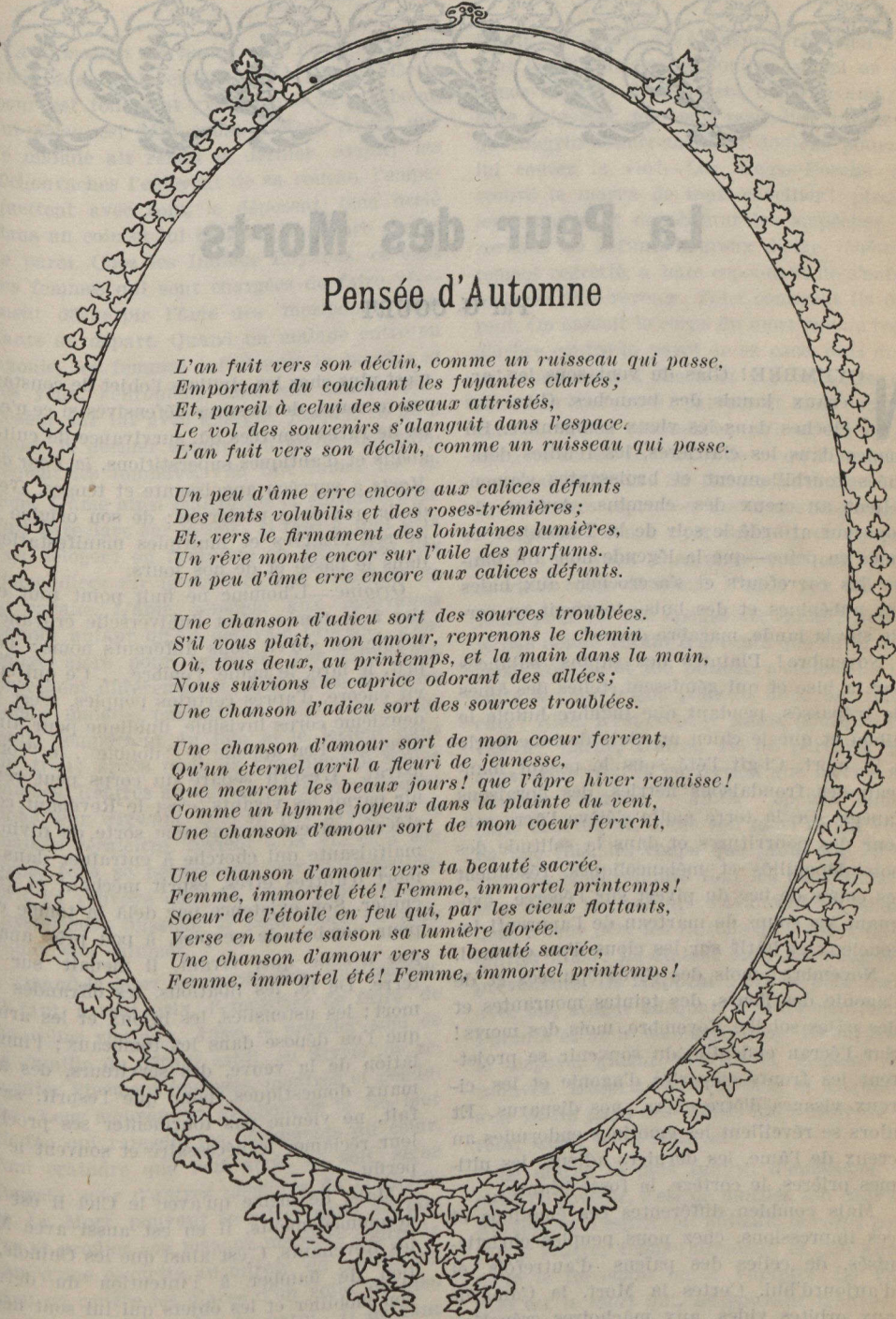
Comme il fuyait sur la route, les chiens de la villa Guénédan, qui avaient flairé sa trace, le saisirent et l'étranglèrent; on trouva son cadavre le lendemain matin dans la poussière.

Un mois plus tard, les deux fiancés de meures, veuves de leurs habitants, restaient

closés devant les flots bleus et sous le brûlant soleil d'été.

Sur la grève, dorment les restes de la *Mère Noire*; la tombe est caressée par les vagues folles, et, l'hiver prochain, la nouvelle duchesse d'Oriano et son heureux époux y viendront prier.





Pensée d'Automne

*L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe,
Emportant du couchant les fuyantes clartés;
Et, pareil à celui des oiseaux attristés,
Le vol des souvenirs s'alanguit dans l'espace.
L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe.*

*Un peu d'âme erre encore aux calices défunts
Des lents volubilis et des roses-trémières;
Et, vers le firmament des lointaines lumières,
Un rêve monte encor sur l'aile des parfums.
Un peu d'âme erre encore aux calices défunts.*

*Une chanson d'adieu sort des sources troublées.
S'il vous plaît, mon amour, reprenons le chemin
Où, tous deux, au printemps, et la main dans la main,
Nous suivions le caprice odorant des allées;
Une chanson d'adieu sort des sources troublées.*

*Une chanson d'amour sort de mon coeur fervent,
Qu'un éternel avril a fleuri de jeunesse,
Que meurent les beaux jours! que l'âpre hiver renaisse!
Comme un hymne joyeux dans la plainte du vent,
Une chanson d'amour sort de mon coeur fervent.*

*Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été! Femme, immortel printemps!
Soeur de l'étoile en feu qui, par les cieus flottants,
Verse en toute saison sa lumière dorée.
Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été! Femme, immortel printemps!*



La Peur des Morts

Par G. COURT

NOVEMBRE! Glas du vent sous les arceaux jaunis des branches. Glas des cloches dans les vieux campaniles. En rondes dans les clairières, les feuilles détachées tourbillonnent et bruissantes s'amoncellent au creux des chemins. Autour du voyageur attardé le soir de la Toussaint, les âmes en peine—que la légende nous dit hanter les carrefours et s'accrocher aux haies des aubépines et des buis—tournent en cercle sur la lande, macabre danse!

Novembre! Plaintes des sapins balancés par la bise et qui gémissent, telles des âmes de trépassés, pendant que lugubre hulule le hibou et que le chien au clair de lune hurle à la mort. Ci-gît l'été sous le pesant manteau des frondaisons flétries, des floraisons fanées. De la terre moite s'élève l'âcre senteur des pourritures et dans la solitude des bois dépourillés et mélancoliques, résonnent les coups de bec du pivert sur l'écorce, évoquant les coups de marteau de l'apprenti insoucieux et hâtif sur les clous d'un cercueil.

Novembre! mois des sèves épuisées et de l'agonie des fleurs, des teintes mourantes et des pâles soleils. Novembre, mois des morts! Sur l'écran endeuillé du souvenir se projettent les fronts emperlés d'agonie et les cireux visages d'être chers: nos disparus. Et alors se réveillent les émotions endormies au creux de l'âme, les derniers adieux, les ultimes prières, le cortège, la fosse béante...

Mais combien différentes ces émotions et ces impressions, chez nous peuples christianisés, de celles des païens d'autrefois et d'aujourd'hui. Certes la Mort, la Camarde aux orbites vides, aux mâchoires crênelées, effraie! mais le mort lui-même—le cadavre ou l'esprit qui le gouvernait et lui survit—

n'est plus chez les civilisés l'objet de constantes terreurs, de mesures défensives si ce n'est en de rares contrées où, survivance de cultes abolis et d'antiques superstitions, *la Peur des Morts* a survécu angoissante et tenace. C'est d'elle que nous parlerons: de son origine et de ses bizarres et multiples manifestations dans le passé et de nos jours.

Origine.—L'homme ne finit point tout entier à la tombe, c'est l'universelle croyance. L'âme lui survit sous différents noms: l'esprit, le lare, le mâne, l'ombre... Ce qui survit encore, d'après certains peuples, c'est un deuxième corps invisible, fluïdique pour ainsi dire, que l'on appelle le "double", le "corps astral." L'esprit séparé du corps peut revenir parmi les vivants, c'est le Revenant, considéré souvent comme une sorte de divinité malfaisante qui cherche à entraîner dans la mort d'autres êtres, esprit méchant et rancunier. Son existence par delà la tombe est, pour nombre de peuples, à peu près analogue à celle que, vivant, il menait sur la terre. De là, les libations, les offrandes au mort; les ustensiles, les bijoux et les armes que l'on dépose dans les tombeaux; l'immolation de la veuve, des serviteurs, des animaux domestiques, pour que l'esprit, satisfait, ne vienne pas tourmenter ses proches, leur réclamer le nécessaire et souvent le superflu.

Mais, de même qu'avec le Ciel il est des accommodements, il en est aussi avec MM. les Revenants. C'est ainsi que les Chinois, au lieu de flamber à l'intention du défunt, son mobilier et les objets qui lui sont nécessaires dans l'Au-Delà, se contentent de les brûler en effigie, simplement dessinés sur des morceaux de papier. C'est économique!

A la maison mortuaire.—La Peur des Morts vient donc de la croyance à la Survie. Cette peur est tellement grande que le moribond, lui-même, est déjà cause d'effroi. Avant que le malade ait rendu le dernier soupir, les Tchouvaches l'enlèvent de sa couche, l'empaquetent avec soin, le déposent bien ficelé dans un coin et lui tournent la figure contre la paroi. Chez les Indiens Royanas, ce sont les femmes qui sont chargées de faire vivement déguerpir l'âme des moribonds hésitante au départ. Quand un malade entre en agonie, les femmes lui closent la bouche et les yeux, l'enroulent dans son hamac, puis pèsent sur lui avec énergie, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir. On éteint immédiatement les lumières, l'on fait fumer les tisons. L'âme ainsi maltraitée et enfumée, s'enfuit dare-dare sur le toit. Il faut à tout prix l'en déloger : on l'empeste en répandant des immondices sur le seuil et aux alentours de la cabane. L'âme, sensible aux mauvaises odeurs autant qu'au mauvais procédé, s'en-sauve alors pour toujours. Les Ojibeways procèdent différemment. Dès qu'un des leurs tombe malade, parents et amis s'en saisissent, l'emportent au loin et le jettent dans un trou ; après quoi ils s'enfuient à toutes jambes. Rentrés au village, ils se barricadent dans leur wigwam. Que si, par aventure, le malade récalcitre, revient à la vie et à son logis, tous se persuadent que le Grand-Esprit l'a renvoyé dans sa tribu pour quelque mystérieuse mission. Il peut alors en paix fumer son calumet.

Quand la Mort est entrée dans une maison, il faut, à tout prix, l'empêcher de faire de nouvelles victimes. Aussi le premier soin de la famille du défunt est-il, en Styrie, de remonter vivement horloges, montres et pendules. Leur mouvement, symbole de la vie, leur tic-tac qui rappelle les battements du cœur, font craindre que leur arrêt ne soit signe funeste pour d'autres membres de la famille. La Mort, pouvant se mirer dans les glaces et profiler son masque macabre contre la tête d'une coquette au miroir, en mainte région on couvre les glaces d'un voile, ou bien on les retourne contre la paroi. Il ne faut pas non plus trop pleurer les morts, car les regrets trop sincères peuvent mettre l'esprit du mort en dangereuse sympathie avec les vivants : "Toute larme qui tombe sur le re-

froidi, coûtera la vie à quelque chrétien", disent les Bava-rois. Le Zoulou auquel on annonce la mort d'un parent ou d'un ami, se hâte d'égorger un veau pour "se préserver du chagrin", autrement sa douleur pourrait lui coûter la vie!—Les Bagas-Forehs ont trouvé le moyen de tout concilier ! pleurer leurs morts et nonobstant les empêcher de revenir. Le défunt, heureux d'être véhémentement regretté, a hâte cependant de s'enfuir pour ne plus revenir. Voici comment ils opèrent. On assoit le corps du mort sur un tronc d'arbre contre la paroi de sa case, puis on le cale solidement à droite et à gauche avec des branches fourchues : parents et amis sont accourus. Alors commencent d'homériques invectives contre le défunt de ce qu'il abandonne ainsi les siens. Sa femme s'avance et lui fait d'amers reproches que Jules Leprince a consignés : "Ainsi, c'est entendu, tu me quittes ; tu ne veux plus vivre avec moi ? D'où te vient cette décision ? N'ai-je pas été toujours pour toi une épouse accomplie ? Ne t'ai-je pas donné autant d'enfants que tu le désirais ? Ton riz et ton poisson n'étaient-ils pas cuits à point ? Que peux-tu donc me reprocher ? Rien, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi t'en vas-tu ? Lâche, traître, tu ne partiras pas sans avoir reçu la correction que mérite une pareille conduite." Alors, l'épouse tendre, mais courroucée, rosse son mari et lui rend, en une fois, les coups que jadis elle en reçut : les bons comptes font les bons amis ! A leur tour, les enfants s'avancent et demandent à leur père les raisons qu'il avait de les quitter ainsi : ils étaient bons fils, soumis et prévenants. Ils frappent alors le père ingrat avec une ardeur adéquate à leurs sentiments. Parents et amis leur succèdent. Ils injurient le disparu, giflent, boxtent et cognent son cadavre. L'esprit, tout bosselé et clopinant, s'en va au pays des Mânes sans désir de retour, battu mais content.

Le moyen le plus radical d'empêcher un mort de revenir, c'est de mutiler son cadavre. Autrement, l'esprit qui animait le corps pourrait y rentrer temporairement, et l'on aurait alors le Revenant ou le Vampire. Le Vampire est le mort qui, ne pouvant trouver de repos dans la tombe où il conserve toutes les apparences de la vie, sort de nuit pour aller se repaître du sang de quelque victime, breuvage nécessaire pour entretenir son existence

posthume. Pour s'en débarrasser, il faut rouvrir la tombe et d'ordinaire lui percer le cœur avec une arme rougie au feu ou consacrée par des prières spéciales. Cette croyance persiste encore en Bohême, en Pologne, en Russie.—Les Alipons arrachent le cœur à leurs morts et leur coupent la langue pour se garer de leurs maléfices. Les Achantis plongent un couteau dans la gorge du défunt. Les Zapotèques, population du Mexique, préhistorique, coupaient également la tête à leurs morts et la peignaient ensuite en rouge. Je ne cite que pour mémoire MM. les sauvages qui—vrais croque-morts, au sens réaliste du mot—se libèrent de toute crainte en croquant le mort. Il est bon d'ajouter que cette coutume de manger les morts vient, chez certains peuples, non de la peur des revenants, mais du désir de s'incorporer le courage et les qualités du disparu. Les Kamtchadales ne mangent point leurs morts, mais les abandonnent à la porte de leur demeure, proie convoitée par les chiens errants. Les esprits malins peuvent ainsi tranquillement faire connaissance avec leur nouveau camarade et l'emmener sans tourmenter les vivants; cependant que les chiens dévorent le cadavre, grand avantage pour le mort "parce que, prétendent ces bons sauvages, ceux qui sont dévorés par ces animaux en ont d'excellents dans l'autre monde." Avis aux chasseurs!

Sans mutiler le cadavre, comme d'aucuns le font, certains peuples se garantissent des incursions du mort vers son ancienne demeure, tout uniment en le ficelant solidement. C'est simple, encore fallait-il y penser. Les Corinthiens lient le corps de la tête aux pieds, l'entortillent d'un fil en trois places importantes. Certains Australiens ratatinent le squelette sur lui-même. Les jambes repliées sont étroitement attachées au corps. Les mains et la tête elle-même sont également prises dans un enchevêtrement de solides cordelettes. A moins d'être Robert-Houdin en personne, impossible au mort de se déficeler. Chez les Aztèques, le mort est toujours représenté ligotté, empaqueté, les jambes ramenées devant le tronc, les genoux sous le menton. Cette transformation du mort en colis se retrouve encore en d'autres pays de civilisation différente. Nous lisons notamment dans le livre chinois "des récompenses et des peines" qu'un nommé Si-Tchang, ayant fait

mourir sa femme par de mauvais traitements, craignit qu'elle ne revint par la suite troubler la quiétude céleste de ses rêves opiacés. Pour la contrecarrer dans ses fantaisies posthumes, il lia les mains au cadavre et couvrit son visage avec un pot de terre avant de l'ensevelir. Quand la ficelle ne suffit pas, on prend un clou. Lorsqu'un Chinois a des raisons de craindre que le mort ne soit point content de ses funérailles, parce que les rites n'ont pas été observés ou pour tout autre motif, il enfonce un clou dans la terre, à hauteur de la tête, pour fixer l'âme dans le tombeau. Après lui avoir ainsi rivé son clou, il mange en paix son riz.

Les Egyptiens emmaillottaient leurs morts de bandelettes. Les Juifs faisaient de même, ainsi que nous le voyons dans le récit de la résurrection de Lazare: "Lazare, viens dehors, s'écrie J.-C. Aussitôt, celui qui était mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes. Jésus leur dit: déliez-le et laissez-le aller." Les Aymarés ensachaient leurs morts. Les corps étaient enfermés dans des sacs très épais, tissés avec les feuilles du tortora. Pour la figure une ouverture assez grande était laissée. Dans les chambres mortuaires, on plaçait en cercle un certain nombre de morts qui pouvaient ainsi causer ensemble, s'entretenir de leurs impressions anthumes et de leurs vieux rhumatismes. D'autres précautions sont encore prises contre le cadavre, non point, celles-là, par peur du revenant, mais par crainte du "mauvais œil" et de la mort elle-même. Le cadavre a la réputation d'avoir le "mauvais œil". De plus, la Mort, entité redoutable, est entrée en lui. Il s'agit de l'empêcher d'en sortir, de l'y murer. La Mort pourrait s'évader par les yeux, le nez, la bouche ou les oreilles du défunt. Quand le mort reste à visage découvert, c'est aux vivants de se cacher les yeux derrière un voile. Les Niassij vont plus loin et, au retour du cimetière, ils s'enferment et restent quatre jours dans une complète obscurité.

On craint encore le cadavre parce qu'aux alentours rôde la foule des esprits accourus aux devants de l'esprit libéré par la mort. Il faut à tout prix éloigner tous ces diabolins bien capables d'entraîner avec eux quelques-uns des assistants. Aussi en nombre de pays, c'est autour du défunt, dans la chambre fu-

néraire, une musique infernale. Flûtes, fifres et tambourins n'auront de cesse que le défunt ne soit en terre. Les Hébreux, comme presque tous les peuples anciens, avaient la même coutume. Une ordonnance rabbinique obligeait même les plus pauvres d'entre les Juifs, à avoir au moins deux joueuses de flûtes et une pleureuse aux funérailles. Le récit de la résurrection de la fille de Jaïre, en l'évangile, nous montre cet usage pratiqué au temps de Jésus-Christ : " Et lorsque Jésus fut venu dans la maison du chef de la synagogue et qu'il eut vu des joueurs de flûte et une foule tumultueuse..." Cette croyance que les esprits venus aux devants du néo-trépassé ne s'éloignent qu'au vacarme assourdissant des instruments est encore répandue de nos jours, chez nombre de peuples.

Le départ pour le cimetière.—Quand il s'agit d'enlever de la maison le corps pour procéder aux funérailles, mille précautions sont à prendre. Il faut, avant tout, dépister le mort au cas où, changé en revenant, il lui prendrait la fantaisie de refaire en sens inverse le chemin du cimetière. Pour lui embrouiller la mémoire topographique, on se garde bien, en plus d'un pays, de le faire sortir par la porte. On l'extrait de sa hutte par la fenêtre, ailleurs on le hisse par le toit, le plus souvent, on l'inocule à travers une ouverture percée à cette fin dans la paroi de la tente de la case ou de la maison et que l'on rebouche soigneusement. Les Samoyèdes tirent le mort la tête la première hors de la tente, à travers une ouverture pratiquée pour la circonstance, convaincus que "s'ils faisaient passer le cadavre par la porte, il reviendrait bientôt chercher quelque autre membre de la famille". Au Laos, un mort ne doit jamais sortir de chez lui ni par la porte, ni même par la fenêtre; il faut démolir un coin de la maison pour lui livrer passage. En Grèce, on n'enterrait que de nuit : défense était faite de porter un mort en terre après le lever du soleil. De même que chez nous, au jeu de Colin-Maillard, on fait tourner trois fois sur lui-même le joueur aux yeux bandés pour le désorienter, au Siam dans le même but, avant de porter un mort au bûcher, on lui fait faire en courant, trois fois le tour de sa demeure. L'esprit est alors comme un pigeon-voyageur qui a perdu le Nord.

Dans l'Inde méridionale, pour ne pas que le mort reconnaisse son chemin à la trace des pas dans le village, le cortège s'élance à travers les rues, en passant sur de longues bandes de toile blanche que des coolies étendent sur le sol, les unes à la suite des autres, en ayant soin de les rouler après le passage du cortège, pour les reporter de nouveau en avant. Au Laos, sur le trajet que doit suivre le convoi funèbre, les habitants dressent devant les maisons, de hautes palissades de bambous et relèvent toutes les échelles, pour que l'esprit du défunt et les esprits qui l'accompagnent, n'aient point la fantaisie d'entrer chez eux pour s'y livrer à des plaisanteries d'un goût naturellement macabre et à des cabrioles aussi dommageables que posthumes. En maint pays, on accompagne le cortège d'un vacarme de sifflets, de gongs, de tams-tams et de tambourins, de lances et d'épées brandies contre des boucliers. C'est pour intimider la démonaille accourue de tous les points de l'horizon. Assourdis par le tintamarre, les esprits qui n'aient, paraît-il, que le bruit qu'ils font eux-mêmes dans les placards et les greniers, s'éloignent alors avec leur nouvelle recrue, laissant cheminer en paix le cortège.

La sépulture.—Que de précautions encore, une fois arrivés au lieu de la sépulture! Il faut à tout prix que le mort reste dans son nouveau logis et ne retourne pas au village avec les vivants. En maint canton bavarois, sitôt la civière déchargée, les chevaux repartent à toute vitesse. Le Samoyède juge plus prudent de sacrifier sur la tombe les rennes qui ont traîné le cadavre. On les y laisse avec le harnais. Chez les Javanais, l'assistance s'enfuit aussitôt le cadavre déposé. Les Argoviens envoient après le cercueil, plusieurs seaux d'eau. Dans l'Amérique du Sud, une fois le mort en terre, les Indiens lancent une nuée de flèches, tirent des coups de fusil pour effrayer l'esprit du mort et les autres esprits et les empêcher de revenir au village avec le cortège. Dans maint pays, on charge les tombes de lourdes pierres. Nombre de peuples font sur la tombe un grand amas de terre, un tumulus. Les Karons de la Nouvelle-Guinée allument sur le lieu de la sépulture, un bon feu de bois. L'esprit, qui aime la fraîcheur, se le tient pour dit et se terre dans les profondeurs. Les Négritos de

Malacca ne s'embarrassent pas tant de précautions. Il leur suffit d'enterrer leurs morts au loin du village pour qu'ils ne puissent entendre le chant du coq, réveille-matin des vivants et des morts. Les esprits ont, en effet, l'ouïe très fine! et le kokoriko matinal des coqs n'est pas leur seul trouble sommeil. Le son d'une voix humaine, articulant les syllabes de son nom, peut guider un mort vers son ancien foyer. Aussi, malheur à l'imprudent qui prononce le nom du défunt! C'est devenu coutume universel de taire le nom du disparu. Malgaches, Peaux-Rouges, Sibériens s'en gardent. Les Australiens—lorsqu'ils y sont obligés—ne le prononcent qu'à voix basse "pour que l'esprit ne les entende pas". Les Samoyèdes ont le cœur sur la main. On y va chez eux à la bonne franquette et les morts eux-mêmes sont de bonnes pâtes de morts se laissant prendre par les bons sentiments. Lorsqu'ils ont descendu un des leurs dans la fosse, un sorcier fait appel à ses sentiments généreux. Il l'exhorte, en gambadant, à ne pas tourmenter ceux qu'il laisse sur terre, à leur abandonner ses ustensiles, ses poteries, ses rennes ainsi que les endroits où il avait coutume de faire des chasses fructueuses. Après quoi, regambades, regrimaces et rehurlements, puis sacrifice des rennes qui ont amené le cadavre; si le mort voulait malgré tout revenir, il ne le pourrait plus.

Dans plus d'un pays, le retour du cimetière est encore l'occasion de mainte superstition, toujours dans le but d'empêcher l'esprit du mort de s'en revenir au milieu des siens. Des Peaux-Rouges, et en Europe même: des Croates, jettent des cailloux derrière eux. Les Araucans emportent à l'enterrement, de la cendre chaude et la déversent au retour sur la route, afin que le revenant, qui a la plante sensible, s'y brûle les pieds. Certains Juifs, jettent derrière leur dos, des touffes d'herbes. Les Guinéens barrent le chemin du retour avec des fagots d'épines, des bambous en palissades. Souvent, chez les Peaux-Rouges, la veuve, au retour des funérailles de son mari est suivie par un guerrier qui agite des branches au-dessus de sa tête, en vue d'éloigner le fantôme du mort. Moins galants, les Néo-Hébridais de Mallicolo envoient cha-

que soir la veuve coucher sur la tombe de son ex-mari "afin qu'il ne s'ennuie pas seul". La veuve couche ainsi à la belle étoile jusqu'à ce qu'elle se remarie,—ce qui, d'ailleurs, ne tarde guère!

Le retour.—En revenant du lieu de la sépulture, il faut prendre grand soin de se purifier! Il semble, en effet, que d'avoir touché le cadavre, ou seulement de l'avoir vu ou accompagné, quelque chose de lui s'est attaché après vous, qui peut mettre en dangereuse sympathie avec le disparu et peut-être vous entraîner vers lui dans la mort. Aussi la coutume des purifications est-elle universelle. Presqu'universelle aussi, la coutume de se tenir à l'écart des autres vivants, pendant un certain temps, quand on a vu et touché un cadavre. Il est des religions qui vont jusqu'à défendre à certaines catégories de personnes, de toucher un cadavre. Toucher un cadavre, en effet, c'est se mettre en rapport, d'une certaine façon, avec le monde malfaisant des esprits. C'est se trouver en mauvaise compagnie, c'est contracter une souillure. De nos jours encore, les Israélites appelés Cohen—on appelle de ce nom les descendants des prêtres et des lévites—ne peuvent pas toucher à un mort. Les modes de purification varient à l'infini. On purifie surtout par le feu, par le sang et par l'eau. Chez les Samoyèdes, le veuf ou la veuve se lave—événement sensationnel!—et se parfument avec du musc avant de prendre place au repas des funérailles. Ce je ne sais quoi du mort, émané de lui, dilué dans l'ambiance et flottant autour des objets familiers, est dangereuse pour qui fait usage de quoi que ce soit lui ayant appartenu. Dans la maison du défunt, après l'enterrement, les Egyptiens battent tapis, divans et coussins. Ils font basculer tous les meubles, les mettent un moment sens dessus dessous, pour jeter à terre si possible, d'impalpables germes de mort. Beaucoup de peuples détruisent complètement ce que possédait le disparu. Les Tovas déchirent les vêtements, brisent les ustensiles et les poteries, flambent le mobilier. Souvent on abandonne pour un temps ou pour toujours, la hutte ou la maison mortuaire. Les déménagements étant coûteux, les Canaques brûlent la case du défunt pour éviter d'avoir à décamper.





Celles qui font tapisserie

LE CULTE DES MORTS

...On sait l'effet que produit sur la pensée l'encens qu'on brûle dans les églises, pendant que l'orgue remplit la voûte du temple de ses voix profondes. Il est pourtant quelque chose de plus religieux, de plus puissant, de plus solennel que les voix harmonieuses de l'orgue : c'est le silence des tombeaux.

Il est un parfum plus enivrant, plus religieux que celui de l'encens ; c'est celui des chèvre-feuilles, qui croissent sur les tombes sur lesquelles l'herbe a poussé épaisse et drue en même temps, et moins vite que l'oubli dans le coeur des vivants.

Quand le soir, au coucher du soleil, seul dans un cimetière, on commence à frissonner au bruit de ses propres pas ; quand on respire cette odeur du chèvre-feuille, il semble que tandis que le corps se transforme et devient les fleurs qui couvrent la tombe, la pervenche blueue, la violette des morts, et le chèvre-feuille, il semble que l'âme immortelle s'échappe, s'exhale en parfum céleste et remonte au-dessus des nuages.

La vie est bien changée du jour où l'on a déposé dans la terre le corps d'une personne aimée ; que de choses vous inquiètent auxquelles vous n'aviez jamais songé !

C'est une image qui ne reste pas toujours à vos côtés, mais qui vous apparaît tout-à-coup au moment le plus inattendu, et ça vient vous glacer au milieu d'un plaisir ou d'une fête, qui arrête ou tue un sourire qui allait fleurir sur les lèvres.

Il ne faut, pour l'évoquer et la faire apparaître, qu'un mot qui était familier au mort, qu'un son, qu'une voix, qu'un air que l'on chante au loin et dont le vent vous apporte une bouffée : il ne faut que l'aspect et l'odeur d'une fleur pour qu'on revoie à l'instant cette triste et chère image, et qu'on ressente au coeur comme une pointe aiguë, la douleur des adieux et de l'éternelle séparation.

De ce jour on a une partie de soi-même dans la tombe ; de ce jour on ne se livre plus au monde et à ses distractions qu'en s'échappant et au risque d'être à chaque instant ressaisi et ramené au cimetière.

En effet, on a enterré dans leur tombe tout ce qu'on aimait avec eux, et les fleurs cultivées ensemble et les chagrins subis ensemble, toutes choses qui nous rappellent les morts et nous parlent d'eux.



Temps de Boucherie

Un cas extraordinaire



ICHÔU est assurément le meilleur charcutier de toute sa contrée ; pas un ne sait comme lui saigner proprement un cochon, faire d'aussi bon boudin et de si exquises saucisses. Bref, à dix lieues à la ronde, on ne connaît que Pi-

chou.

Et cependant, chose bizarre, au mois d'avril de l'an passé, Pichou avait en quelques jours perdu complètement sa gaité et, cas plus extraordinaire encore, Pichou avait énormément maigri.

Est-ce que, pensez-vous, un concurrent serait venu lui enlever sa clientèle ?

Oh ! pour cela, rassurez-vous ; Pichou ne craint pas plus les concurrents que les cris aigus de ses nombreuses victimes.

Alors, quelle était donc la cause de ses nombreux soucis ?

Un simple chien ! Le croiriez-vous ? Et cependant rien n'est plus vrai ; ce n'était qu'un misérable chien, un grand efflanqué de chien jaune, Filoche, le chien du père Patu, le vieux berger, qui tracassait Pichou depuis quelque temps au point de lui faire perdre sa robuste santé et sa gaité pétulante.

Ne vous figurez-vous pas que cette maudite bête lui avait dérobé, en quelques semaines, dans trois fermes différentes, les trois superbes foies des cochons qu'il avait tués !

Et il était devenu rusé, l'animal. Lorsque Pichou, selon son habitude, avait déposé le foie saignant dans un baquet rempli d'eau fraîche afin de le rendre plus ferme, Filoche arrivait en tapinois et, profitant d'un mo-

ment d'inattention du charcutier, il s'élançait d'un bond jusqu'au baquet, plongeait sa tête dans l'eau froide et en retirait le foie appétissant et rose pour s'enfuir avec son larcin.

Tout cela était fait si rapidement que lorsque, attiré par un léger bruit, Pichou tournait brusquement la tête, c'était pour voir une boule jaune filer comme une flèche et disparaître en un clin d'œil.

En vain Pichou lâchait-il alors la plus belle bordée de ses jurons, le voleur n'en courait que de plus belle pour aller savourer en un coin ignoré le fruit de sa victoire.

Ce petit drame en un acte s'étant renouvelé trois fois, vous pensez si cela avait fait des gorges chaudes dans le pays et ses alentours. Pichou refait par un chien ! ah ! ah ! la bonne histoire !

Et de voir les faces narquoises des paysans le regarder d'un œil moqueur, le malheureux Pichou était tombé malade.

Il était assis, ce soir-là, derrière son comptoir, tout à ses tristes réflexions, lorsque parut sur le seuil de la porte le grand Jean-Pierre, le plus gros fermier du village ; il venait quérir le charcutier pour le lendemain matin, de très bonne heure, afin de transformer en saucisses et en jambons un superbe porc, une bête qui pesait pour le moins trois cents.

—Et comme un pareil animal doit avoir un foie qui n'est certes pas à dédaigner, s'agira de ne point le laisser s'envoler,—ajouta maître Jean d'un petit air entendu.

Cette fois, c'en était trop. Pichou devint très pâle, puis cramoisé, puis verdâtre, et quand il eut passé par toutes les couleurs de

l'arc-en-ciel, il put enfin bégayer quelques mots.

—Si pareil fait m'arrive, répondit-il, je paie trois grands brocs de vin, le soir au dîner.

—Marché conclu! fit le fermier en s'éloignant.

Pichou dormit mal, cette nuit-là. Dès l'aube, muni de ses longs couteaux, il était à la ferme. On lui amena la bête et, lorsqu'il eut accompli le sacrifice coutumier, il retira du corps du cochon trépassé un foie si gros qu'il n'en avait jamais vu de pareil.

Il jeta un regard inquiet autour de lui et, tranquilisé par la solitude la plus complète, il plongea comme à l'ordinaire, le foie dans un baquet rempli d'eau claire et fraîche.

Je ne dois pas vous cacher que, cette fois, il avait eu la sage précaution de déposer ce récipient sur une planche qui le séparait d'au moins deux mètres de la terre ferme.

Toutes ses opérations terminées, Pichou eut un sourire de satisfaction; il n'avait pas vu même l'ombre de Filoche et il allait pouvoir triomphalement déposer sur la longue table de la ferme le porc bien saigné, à la chair blanche, et, dans un grand plat de terre, le foie gonflé, superbe, qu'on mangerait le soir au dîner.

Il allait courageusement charger le tout sur ses épaules, lorsque, dans l'embrasement d'une petite porte de la cour, il aperçut une forme jaune, humble, courbant l'échine et s'avancant en rampant vers lui: c'était Filoche.

Une violente colère s'empara du charcutier; il eût volontiers criblé cet intrus de tous les projectiles qui se trouvaient sous sa main, mais il voulut mieux assouvir sa vengeance.

Le laissant donc approcher de très près, il plongea son bras dans le baquet, en retira le foie ruisselant d'eau qu'il saisit à pleines mains, et, le brandissant tel un trophée au nez du malheureux Filoche:

—Ah! canaille de chien! voleur! bandit! dit-il d'une voix sourde, tu le vois, ce foie

que tu dévores des yeux! tu le vois et tu le sens, vorace! Eh bien, ajouta-t-il, en lançant un formidable coup de pied dans la direction du pauvre animal, tu ne l'auras...

Pichou n'acheva pas; son pied droit, lancé d'une magistrale façon, ne rencontra que le vide et, secoué d'en haut par je ne sais quelle force mystérieuse et inattendue, il perdit complètement l'équilibre et s'assit brusquement à terre.

Il en vit deux cent trente-six chandelles et, pendant cinq bonnes minutes, resta comme hébété; et il y avait de quoi, je vous assure, car lorsque Pichou parvint enfin à se relever, il put tâter ses cuisses meurtries de ses deux mains, celles-ci étant toutes deux entièrement vides; le foie, comme les précédents, s'était volatisé.

Eh! oui, mes amis, Filoche ayant très faim et voyant se balancer au-dessus de son odorat un morceau de chair fraîche qui, à n'en pas douter, devait sentir très bon, la tentation avait été trop forte; il avait bravement sauté et, ayant fortement implanté ses crocs dans l'objet de sa convoitise, il avait tenu bon et n'avait pas lâché. Maintenant il était si loin que Pichou ne songea pas un instant à le rattraper.

Pauvre Pichou! il s'arrachait les cheveux de désespoir. Les trois brocs de vin, ma foi, il n'y songeait guère, mais qu'allait-on dire de lui dans le pays? Sa réputation était à jamais compromise.

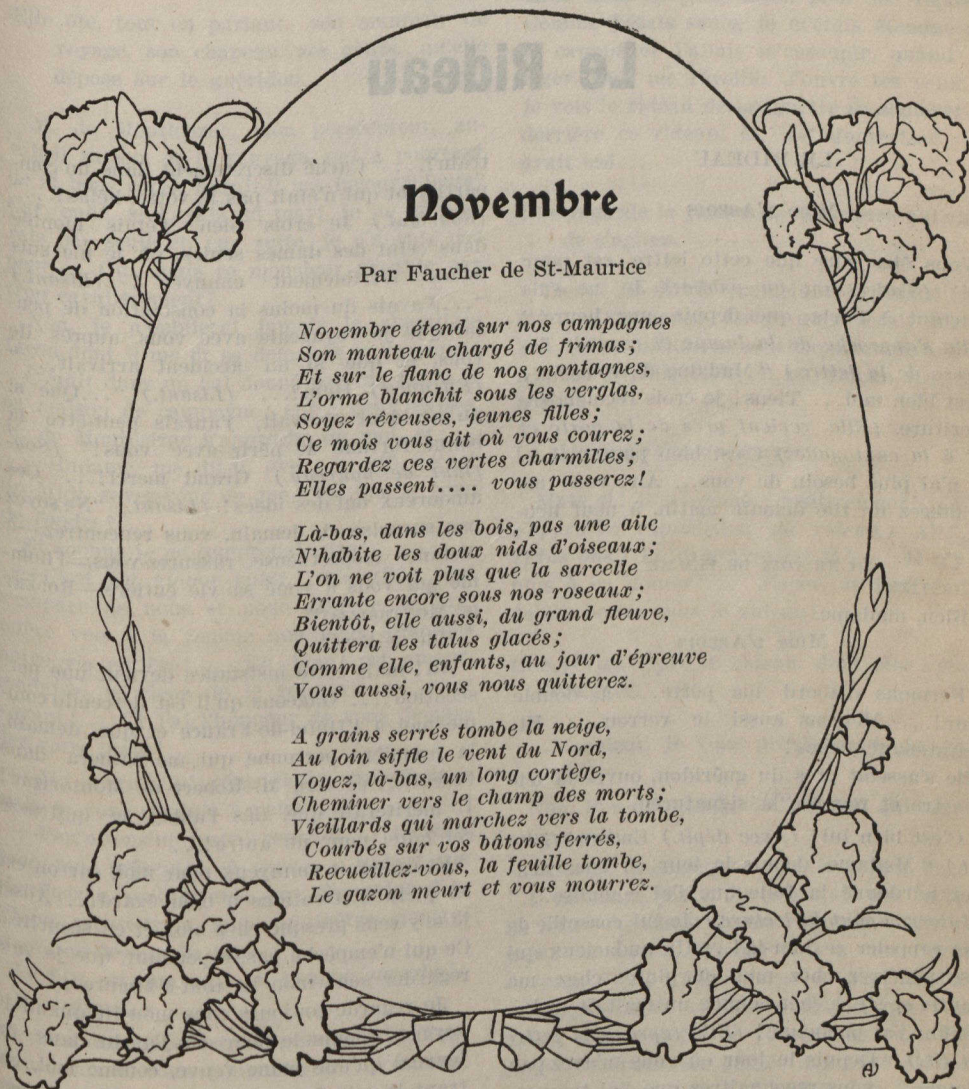
Justement, maître Jean, sortant de l'écurie, se dirigeait vers lui; il se sentit perdu. Mais comme le danger inspire parfois des traits de génie, Pichou eut une idée lumineuse.

Il laissa donc le fermier s'approcher et s'extasier sur la beauté du cochon:

—En vérité, c'est une belle bête, disait ce dernier d'un air satisfait. Quelle belle fricassee pourra-t-on faire rien qu'avec le foie!

—Eh! maître Jean, répondit Pichou, j'ai déjà défunté bien des cochons, mais, sauf vot' respect, c'est le premier que je vois qui n'en avait pas!...





Novembre

Par Faucher de St-Maurice

*Novembre étend sur nos campagnes
Son manteau chargé de frimas ;
Et sur le flanc de nos montagnes,
L'orme blanchit sous les verglas,
Soyez rêveuses, jeunes filles ;
Ce mois vous dit où vous courez ;
Regardez ces vertes charmillles ;
Elles passent.... vous passerez !*

*Là-bas, dans les bois, pas une aile
N'habite les doux nids d'oiseaux ;
L'on ne voit plus que la sarcelle
Errante encore sous nos roseaux ;
Bientôt, elle aussi, du grand fleuve,
Quittera les talus glacés ;
Comme elle, enfants, au jour d'épreuve
Vous aussi, vous nous quitterez.*

*A grains serrés tombe la neige,
Au loin siffle le vent du Nord,
Voyez, là-bas, un long cortège,
Cheminer vers le champ des morts ;
Vieillards qui marchez vers la tombe,
Courbés sur vos bâtons ferrés,
Recueillez-vous, la feuille tombe,
Le gazon meurt et vous mourrez.*



Le Rideau

LE RIDEAU

Mme d'ARBOIS

Vous êtes sûre que cette lettre est pour moi? (*S'adressant au public.*) Je ne suis pourtant à Paris que depuis une heure! (*Elle s'approche de la lampe et regarde l'adresse de la lettre.*) "Madame d'Arbois"... C'est bien moi... Tiens! je crois reconnaître l'écriture. (*Elle revient près de la porte et dit à la cantonade.*) C'est bien pour moi... Je n'ai plus besoin de vous... Ah! vous me montrerez un thé demain matin, à neuf heures.

UNE VOIX DE FEMME

Bien, madame.

Mme d'ARBOIS

Fermons d'abord ma porte... à double tour!... Mettons aussi le verrou... Et, maintenant, lisons!

Elle s'assoit près du guéridon, ouvre la lettre et regarde la signature.

C'est bien lui! (*Avec dépit.*) Encore! (*Elle lit.*) "Madame, depuis le jour où vous m'avez pardonné la folie que j'ai commise..." (*Interrompant la lecture.*) Je lui conseille de me rappeler ce jour-là!... Un audacieux qui ose pénétrer chez moi, ou plutôt chez ma tante, et s'y cacher comme un malfaiteur!... Enfin, j'ai pardonné! (*Elle reprend la lettre et lit.*) "Depuis le jour où vous m'avez pardonné... vous reconnaîtrez que j'ai tenu ma parole et que j'ai cessé de vous importuner; mais je n'avais promis ni de cesser de vous aimer, ni de tenter de vous revoir"... Où veut-il en venir?... "Apprenez donc que, ce matin, j'ai pris, en même temps que vous, le train qui vous emmenait de Château-Chinon à Paris"... Comment! il était dans le

train?... "Caché discrètement dans un compartiment qui n'était pas le vôtre, hélas!..." (*Souriant.*) Je crois bien! j'étais montée dans celui des dames seules, où je me suis même terriblement ennuyée! (*Lisant.*) "...J'avais du moins la consolation de penser que je voyageais avec vous, auprès de vous, et que si un accident arrivait..." (*Effrayée.*) Hein?... (*Lisant.*) "...Que si un accident arrivait, j'aurais peut-être la bonne fortune de périr avec vous!" (*Souriant de nouveau.*) Grand merci!... Ces amoureux ont des idées! (*Lisant.*) "Ne soyez pas surprise si, demain, vous rencontrez,—à distance respectueuse, rassurez-vous,—l'homme qui vous a voué sa vie entière.—ROBERT DE MONTBRIZAC."

Elle se lève.

Ah! mais cette insistance devient une persécution!... Gageons qu'il est descendu comme moi à l'Hôtel-de-France et que, demain, la première personne qui me saluera dans l'escalier, ce sera M. Robert de Montbrizac! Il mériterait que, dès l'aube, je quittasse cet hôtel pour un autre!...

Et ce serait ennuyeux pour moi, car on est ici plein d'attentions à mon égard... Aussi je m'y sens presque chez moi, et en sécurité... Ce qui n'empêche pas, cependant, que je vais regarder sous mon lit tout-à-l'heure...

Je regarde toujours sous mon lit quand je voyage, depuis le jour où j'ai lu dans un journal qu'une jeune veuve, comme moi, entrant le soir dans une chambre d'hôtel, comme moi, et prête à se mettre au lit, aperçut, caché sous ce lit, un voleur qui n'attendait que le moment où elle allait s'endormir pour l'assassiner...

Brr! je frissonne quand je songe que moi aussi, je pourrais trouver un assassin!

Ordinairement j'emmenè ma femme de

chambre avec moi, quand je m'absente. Mais, ce matin, cette malheureuse Justine ne s'avise-t-elle pas d'être malade! Je ne pouvais pourtant pas retarder mon voyage, puisqu'il s'agissait du mariage d'une cousine, qui a lieu demain, et j'ai dû partir seule, voyager seule, ce qui n'est pas gai du tout!

Elle ôte, tout en parlant, son manteau de voyage, son chapeau, ses gants, qu'elle dépose sur le guéridon.

M. de Montbrizac, mon persécuteur, aurait-il raison, et le veuvage, qui a pourtant de si bons côtés, aurait-il ses inconvénients? Car, enfin, si j'avais un mari, je ne voyagerais pas seule et, par suite, je n'aurais pas peur... Oui, mais ce monsieur procède par trop cavalièrement!...

Non, je n'oublierai jamais la singulière façon dont il me fit sa demande en mariage!

C'était dans un bal donné par ma tante, à sa maison de campagne; entre deux valse, M. de Montbrizac s'approche de moi, et:

—Madame, me dit-il, avec le vif accent du Midi, savez-vous ce que c'est que le coup de foudre?

Et comme je ne comprenais pas:

—C'est cet amour subit, irrésistible, qui s'empare de nous et nous attache, à première vue, à la femme que nous aimerons notre vie entière!... Eh bien! cet amour, madame, je viens de le ressentir en vous voyant!... Et j'ai l'honneur de vous demander votre main!

—Ma main? lui répondis-je, stupéfaite: mais je vous connais à peine!...

—Parfaitement juste! reprit-il... Je vais donc me présenter à vous... Robert de Montbrizac, ex-capitaine aux chasseurs d'Afrique, trente-trois ans, un mètre quatre-vingts au-dessus du sol...

Le fait est que c'est un homme superbe!

Et il ajouta:

—Bon caractère, parfaite santé!... Très brun, comme vous pouvez voir... Aimez-vous les bruns, chère madame?

—Mon mari était blond, hasardai-je.

—Alors, je disais bien: vous aimez les bruns!... Pour plus amples informations, vous pouvez consulter Mme votre tante... Elle me connaît depuis mon enfance, et vous dira que je suis un galant homme.

Et il me quitta en me menaçant d'une prochaine visite.

Mais, partant deux jours après, je comptais bien ne plus revoir cet original.

Ah! bien, oui!...

Le lendemain, je rentrais de la promenade, très fatiguée. Avant le dîner, je m'étais retirée dans le petit salon pour me reposer. Comme j'étais seule, je m'étais étendue sur le canapé et j'allais m'assoupir, quand un léger bruit me réveille. J'ouvre les yeux, et je vois le rideau de la fenêtre se soulever et, derrière ce rideau, M. de Montbrizac, qui avait osé...

Elle regarde le rideau de la fenêtre qui vient de s'agiter.

Tiens! on dirait que celui-ci a remué aussi!... (*Souriant.*) Est-ce qu'il serait encore là?... Ces militaires sont capables de tout!... Allons! je suis folle, et ce rideau n'a pas bougé!

Le rideau s'agite de nouveau.

Mais si! il a remué, positivement! (*Elle s'approche rapidement du rideau.*) Ah!... (*Plus bas.*) Le capitaine est là!... Il n'y a plus à en douter!... J'aperçois l'extrémité de ses bottes sous le rideau!

Elle revient vers le rideau, dont elle s'était éloignée.

—Monsieur, je vous préviens que je vais appeler!

Non. Pas de scandale. C'est moi qui serais compromise.

—Sortez, monsieur!... mais sortez donc!

Il ne bouge pas... Si ce n'était pas lui?... Sa lettre me disait de me rassurer. (*Elle reprend la lettre.*) Tiens! il y a un "post-scriptum"!... (*Elle tourne la page et lit.*) "Quelques mots encore, madame, qui vous diront à quel point je redoute de vous déplaire. Ma première pensée avait été de descendre comme vous à l'Hôtel-de-France. C'est, d'ailleurs, mon hôtel ordinaire..." (*Avec un grand geste.*) C'est bien lui qui est là! (*Lisant.*) "Mais j'ai résisté à cette pensée"... (*Mouvement de stupeur.*) Hein?... (*Lisant.*) "Ce n'est que demain, dans la mairie où l'on mariera votre parente, que j'es-

père avoir le bonheur de vous entrevoir."

Demain?... Alors, ce n'est pas lui!... Mais qui donc est là? (*Elle montre la fenêtre.*) Qui?... Oui, qui?... Un voleur!...

Je suis perdue, mon Dieu!... perdue!...

Mais j'y songe! Cet homme ne tient à ma mort que pour me voler. Eh bien! je vais lui offrir ma bourse... et pour peu qu'il lui reste quelque délicatesse, il s'empressera de l'accepter...

Elle s'adresse au rideau.

—Je sais que vous êtes là, monsieur le voleur, mais n'avez aucune crainte... Je ne veux pas vous faire arrêter, au contraire!... Vous êtes sans doute moins coupable que ne pourraient le croire des esprits superficiels... Des malheurs, la misère, la souffrance vous ont aigri contre la société et poussé au... à la révolte... Aussi je veux vous faire une proposition... avantageuse pour tout le monde: je veux vous offrir mon sac de voyage, avec tout l'argent qu'il renferme... Je vous jure que tout l'argent que j'ai emporté de Château-Chinon est contenu dans mon sac!...

Elle pose son sac sur une chaise placée entre le guéridon et la fenêtre.

—Tenez, je me retourne pour que vous puissiez le prendre sans être vu par moi!

Elle se détourne et ferme les yeux ; puis, l'instant d'après, elle se retourne vers la fenêtre et regarde: le sac est toujours sur la chaise.

Il ne l'a pas pris!

Geste de désespoir.

—Mais que voulez-vous donc alors, monsieur le voleur?

Un léger bruit.

Grand Dieu! j'ai entendu grincer un ins-

trument de fer!.. C'est son arme qu'il prépare!... La mort est là! (*Affolée de peur et s'agenouillant.*) Au nom du ciel, ne me faites pas trop de mal, monsieur l'assassin! (*De sa voix la plus douce.*) Soyez un gentil petit assassin!

On frappe à la porte.

Ai-je bien entendu?... On a frappé!... C'est le salut!

VOIX DE FEMME, (*au dehors*)

Pardon, madame...

Mme D'ARBOIS

Je ne me suis pas trompée!... Voilà quelqu'un!... Je respire!

Elle court vers la porte.

LA VOIX

Madame a dû voir dans sa chambre, près de la fenêtre, une paire de bottes...

Mme D'ARBOIS

Que dit-elle?... Des bottes?...

LA VOIX

Oubliées par un voyageur.

Mme D'ARBOIS

Ce serait?... Si j'osais!... Du courage!

Elle va soulever le rideau et jette un cri de surprise.

Personne... que les bottes du voyageur!

LA VOIX

Madame les trouve-t-elle?...

Mme D'ARBOIS

Oui, oui!... Sauvée, mon Dieu!... Mais c'est égal: je ne voyagerai plus seule!... J'ai eu trop peur!... Demain, j'accorde ma main à M. de Montbrizac!





Loups - Garous

C'EST un mot qui nous causait à tous de grandes peurs quand nous étions petits.

Qu'était-ce qu'un loup-garou, nous n'en savions rien ; mais le mystère ajoutait encore à l'appréhension : d'abord, le nom de cette bête énigmatique sonne mal ; il a quelque chose de menaçant ; il ressemble au hurlement d'un animal méchant, tapi au fond d'un bois. Et puis, qu'y a-t-il de plus effrayant qu'une bête qu'on n'a jamais vue ?

Eh ! bien, il y a des loups-garous ; il y en a eu jadis, il y en aura toujours.

Mais, qu'est-ce qu'un loup-garou ? Nous sommes très renseignés sur ce point par une étude, aussi pittoresque que documentée, récemment publiée par M. le docteur G. Dumas, dans la *Revue du Mois*.

Le loup-garou, dans les idées sataniques du XVII^e siècle comme dans les superstitions antiques, peut être tantôt un malheureux transformé en loup par le maléfice d'un sorcier, tantôt un sorcier véritable qui s'est vendu à Satan comme ses confrères et qui, entre plusieurs avantages, a obtenu le pouvoir de se transformer en loup pour satisfaire plus facilement la haine féroce qu'il porte à l'humanité chrétienne et pour honorer plus commodément le diable par le sang.

En 1581, raconte M. Dumas, Burgot, dit le grand Pierre, et Michel Verdung comparurent devant l'inquisiteur Bodin. Ils étaient poursuivis comme magiciens et accusés de s'être transformés en loups-garous. Pierre confessa que, depuis dix-neuf ans, il appartenait à la secte des adorateurs du diable. A l'époque de la foire de Poligny (diocèse de Besançon), tandis qu'il gardait son troupeau, un orage l'avait dispersé et avait jeté la consternation dans le pays. Pierre, affolé, ne savait où retrouver ses moutons, lorsqu'il rencontra trois cavaliers vêtus de noir ; le dernier, ayant appris de lui son embarras, lui promit, s'il voulait se donner à lui, de le

placer chez un maître qui le rendrait très heureux, en ajoutant qu'il n'aurait plus à craindre ni les loups ni quelque autre dommage. Et, pour lui inspirer confiance, il lui promit de lui faire retrouver le bétail égaré et de lui donner beaucoup d'argent.

Pierre accepte la proposition et s'engage à revenir au même lieu dans trois ou quatre jours. Il retrouve son troupeau et, le troisième jour, il revient vers le cavalier qui lui dit : " Je suis le serviteur du roi des enfers, mais n'aie pas peur." Pierre fléchit le genou, rend hommage au diable, renonce aux grâces du baptême, à l'amour de Dieu, à la Vierge, aux saints et baise la main du diable qui lui semble froide comme celle d'un cadavre. Dès lors, il cesse de réciter le *Credo*, fuit les cérémonies du culte et, pendant deux ans, n'a qu'à se louer de son pacte ; bientôt, pourtant, il l'oublia et reprit le chemin de l'église, sans doute sous l'influence du remords, lorsqu'un autre sorcier, Verdung, ayant reçu ses confidences, l'engagea à renouveler le traité qu'il avait conclu sous la condition que son diable lui procurerait l'argent qu'il lui avait promis.

" Michel Verdung, dit Bodin, mena Burgot au bord du Chatel-Charlou, où chacun (des assistants) avait une chandelle de cire verte qui faisait la flamme bleue et obscure, et faisaient les danses et sacrifices au diable." C'est après cette entrevue que chacun des deux compères obtient de son diable protecteur le privilège de se transformer en loup après s'être graissé d'un onguent magique.

" S'étant oints, dit Bodin, furent retournés en loups, courant d'une légèreté incroyable ; puis ils étaient changés en hommes et souvent rechangés en loups ; ils confessèrent aussi : à savoir Burgot, avoir tué un jeune garçon avec les pattes et dents de loups et qu'il le voulait manger n'eût été que les paysans lui donnèrent la chasse, et Michel

Verdung confessa aussi avoir tué une jeune fille cueillant des pois en un jardin ; et que tous deux avaient encore mangé quatre filles, et remarqua le temps, le lieu, l'âge particulièrement des enfants et qu'en touchant d'une poudre ils faisaient mourir les personnes."

Burgot déclara que lorsqu'il courait le loup-garou, il se voyait avec les quatre pieds et le poil d'un loup.

Il fut brûlé ainsi que son compagnon sans qu'on ait pu réunir contre eux d'autres preuves que leurs aveux, qui furent souvent contradictoires.



En 1573, vers la fin de l'automne, les villageois des environs de Dôle étaient autorisés, par un arrêt du parlement, à donner la chasse à un loup-garou.

Quelques mois plus tard, on arrêtait dans un fourré et presque en flagrant délit, un loup-garou mangeur d'enfants du nom de Gilles Garnier.

"Il avait, nous dit l'arrêt, étant en forme de loup, attaqué une jeune fille de dix à douze ans, dans une vigne près du bois de la Serre et il l'avait tuée et occisé sur place, tant avec ses mains semblant pattes qu'avec ses dents ; et après l'avoir traînés avec les dites mains et dents jusqu'au près dudit bois de la Serre, l'avoir dépouillée et mangé de la chair des cuisses et bras d'icelle et, non content de ce, en avoir porté à Apolline, sa femme."

Quelques jours plus tard, ce même Garnier, étant encore en forme de loup, prend une fille au même endroit, l'étrangle, la meurtrit de cinq plaies avec ses mains et dents et n'est empêché de la dévorer que par l'arrivée de trois personnes. Quinze jours après la Toussaint, c'est un enfant mâle de dix ans que le loup-garou étrangle dans une vigne entre Grédisant et Menoté ; il mange de la chair des cuisses, des jambes, du ventre et arrache une jambe du tronc. Enfin il se fait prendre à Pérouze, toujours dans la même région, au moment où il se prépare à manger un enfant de dix ans qu'il vient d'étrangler, les gens qui l'arrêtent constatent d'ailleurs en le voyant qu'il est sous forme d'homme et non de loup.

Le singulier, l'extraordinaire c'est que lors-

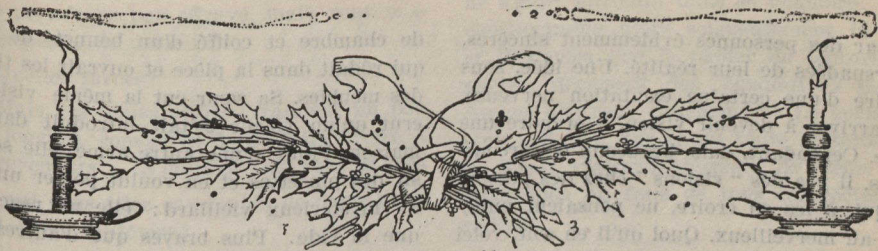
qu'on prenait ces pauvres gens et qu'on les interrogeait, ils affirmaient pouvoir prendre, à leur fantaisie, la forme d'un loup, "ou d'une autre bête à leur choix"—l'un d'eux raconte que son père est lycanthrope, comme lui, qu'ils ont "couru" ensemble et mangé une fille,—une femme atteste s'être séparée de son mari parce qu'un jour "elle l'a vu rendre par la gorge des pieds de chiens et des mains de petits enfants", et qu'elle n'a plus douté qu'il ne fût loup-garou.

Eh bien, tout cela c'est une maladie,—une maladie qui fait encore aujourd'hui des victimes : c'est le délire hypocondriaque et mélancolique.

De toutes les observations notées par le docteur G. Dumas, nous n'en citerons qu'une seule empruntés à M. Janet : Une malade de la Salpêtrière atteinte d'hystérie, était sortie de l'hôpital et avait passé un après-midi de liberté au Jardin des Plantes. Elle fut impressionnée par la vue des animaux féroces dans leurs cages, en particulier par la vue d'une lionne qu'elle contempla longtemps. Son émotion fut si grande quand elle entendit rugir cette lionne qu'elle tomba en crise et dut être ramenée à l'hôpital. Là elle ne reprit pas complètement connaissance, mais elle entra dans un état délirant bien singulier, qui se prolongea pendant huit jours. Quoiqu'elle ne parlât aucunement, il était facile de voir qu'elle se croyait métamorphosée en lionne. Elle marchait constamment à quatre pattes et cherchait à bondir sur les chaises et sur les lits ; elle faisait entendre des grognements et des rugissements.

Ne pouvant, malgré son désir, dévorer les gens en réalité, elle alla ouvrir un tiroir, en tira des photographies, de préférence des photographies d'enfants et se mit consciencieusement à les manger. Quand elle revint à la raison, elle oublia toute cette période, mais mise en état hypnotique, elle la retrouvait très bien ; elle expliquait comment elle était obsédée par l'idée de faire la lionne tout en sentant bien qu'elle ne l'était pas complètement.

Et voilà comment on devient loup-garou. La seule différence qui existe entre les cas d'aujourd'hui et ceux du moyen âge—différence appréciable, j'en conviens,—c'est qu'on ne brûle plus les malades, on les soigne. Et ceci, vraiment, est tout de même un progrès.



Histoires de Revenants

Par Frolo

L Y A un conte délicieux de Dickens où un pauvre homme, qu'on laisse loger pour rien dans dit hantée, voit, en effet, apparaître une vieille maison parce qu'on la raffre un revenant. Domptant son effroi, sachant qu'il ne trouverait ailleurs aucun gîte, il prend le parti d'entamer une petite conversation avec le spectre.

— Quel plaisir, lui dit-il, pou-

vez-vous éprouver à "revenir" dans une maison aussi délabrée et aussi triste, où vous ne rencontrerez qu'un pauvre diable comme moi?... Que vous êtes peu curieux ! Il y a tant de demeures élégantes ou luxueuses, où vous pourriez une bien plus vive sensation, car, enfin, je m'habituerai bientôt à vous, et vous ne me causerez plus nul emoi...

Et le revenant, se rendant à ce raisonnement, disparaît pour longtemps, au moins, laissant tranquille l'hôte de la bicoque.

Tous les revenants n'ont pas cette docilité. Il en est qui sont infiniment plus tenaces et dont on ne peut se débarrasser. Du moins, ce sont les communications faites aux sociétés de "recherches psychiques" qui l'assurent.

Ces sociétés recueillent avec soin toutes les histoires de phénomènes mystérieux, d'apparitions, de manifestations de l'"au-delà", ou, pour parler plus exactement, de manifestations déroutant les idées communément établies sur l'ordre physique et moral. Elles ne sont pas composées, d'ailleurs, que de gens crédules. Il y a, parmi leurs membres,

des curieux pensant seulement, sans conclure, qu'on ne peut pas négliger des témoignages très nombreux sur ces faits étranges. M. Camille Flammarion, notamment, reçut des morceaux de lettres où des personnes, vraisemblablement de bonne foi, lui confiaient ce qu'elles avaient vu ou ce qui leur était arrivé. Les unes avaient eu le pressentiment de la mort d'un parent ou d'un ami, en apercevant tout à coup son image. D'autres, non enclines à admettre le surnaturel, pourtant, avaient reçu des avertissements sinon du fantôme, mot démodé, à laisser au répertoire des vieux mélodrames, du moins du "double" d'anciens compagnons oubliés ou d'individus qu'ils savaient, à ce moment, très éloignés d'eux. D'autres disaient qu'ils n'avaient pu trouver aucune explication à des bruits singuliers, bruits de pas, dans la chambre où ils se trouvaient, bruits d'objets remués, bruits de portes ouyertes et fermées, sans que nul se trouvât pour avoir imprimé ces mouvements... En Angleterre, on prête encore plus d'attention à ces bizarres communications. M. Myers consacrait, il y a peu de temps, un énorme volume à ces récits, dont le moins extraordinaire n'était pas l'histoire du musicien d'orchestre qui était soudainement apparu, un jour, à un compositeur. Le musicien lui avait fait un grand salut et lui avait tendu sa partie d'orchestre—qui s'était d'ailleurs évanoui dans l'air. Une heure plus tard, le compositeur apprenait que l'instrumentiste était mort...

Hallucinations? C'est encore que le seul mot que la raison ait trouvé pour interpréter ces "apparitions", rapportées, en nombre de

cas, par des personnes évidemment sincères, et persuadées de leur réalité. Une idée, sous l'empire d'une certaine excitation nerveuse, peut arriver à devenir vision, à prendre une forme. Cependant, dans beaucoup de circonstances, il y a des "visions" chez des personnes qui, à les en croire, ne pensaient nullement au merveilleux. Quoi qu'il en soit, voici un dernier lot d'histoires singulières et troublantes—récentes manifestations des esprits.

En plein Londres, rue Saint-James, dans une maison où il vient de s'installer, un avocat entend marcher derrière lui; il se retourne et ne voit personne. Un peu inquiet, car il a soigneusement visité toutes les pièces, il entre dans le salon où du feu avait été allumé. Voulant chasser la désagréable sensation qu'il éprouve, il pousse résolument un fauteuil près de la cheminée. Le fauteuil, qui faisait vis-à-vis, se met alors en mouvement, d'une façon exactement semblable. Pour le coup, il ressent une vive émotion. Machinalement, comme pour se défendre, il saisit une chaise. Une autre chaise se soulève d'elle-même. Il semble qu'il ait un compagnon invisible qui répète tous ses gestes. Epouvanté, il sortit en hâte et alla coucher à l'hôtel. Le lendemain, pourtant, il eut un peu honte de sa pusillanimité et se résolut à passer la nuit dans la maison qu'il avait quittée précipitamment. Les mêmes phénomènes se reproduisirent: tout ce qu'il faisait était immédiatement répété. Sans oser d'abord avouer pour quelle raison, il résilia sa location. Rien de pareil ne lui arriva dans une autre maison.

A Londres, également, une jeune femme eut une étrange surprise. Elle venait de se mettre au lit—c'était aussi la première nuit de son installation—après avoir baissé les stores. Tout à coup, ces stores se relevèrent et se baissèrent une vingtaine de fois. Puis, terrifiée, elle entendit, selon son expression, "comme le piétinement que feraient plusieurs hommes sans chaussures", après quoi il lui sembla qu'on comptait de l'argent.

Dans une petite ville du nord de l'Ecosse, deux sœurs dormaient dans une chambre, où aucun phénomène ne s'était jamais produit, quand la plus jeune se réveilla soudain. Elle entendait aussi des pas, puis elle aperçut, à la clarté de la veilleuse, une ombre qui, bientôt, se précisa: c'était un vieillard, en robe

de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit, qui rôdait dans la pièce et ouvrait les tiroirs des meubles. Sa sœur eut la même vision et crut qu'un voleur s'était introduit dans la maison. Faute d'une autre arme, elle se saisit des pincettes et en voulut porter un coup au mystérieux vieillard: elle ne rencontra que le vide. Plus braves que d'autres, les deux jeunes femmes, après l'évanouissement de l'apparition, ne s'inquiétèrent pas trop, cependant. La nuit suivante, l'ombre revint et ouvrit de nouveau les tiroirs, où rien ne manquait après son passage. Elles finirent par s'habituer à sa visite, en souriant même du bonnet de nuit de ce spectre, accoutrement insolite pour un fantôme, et elles l'attendaient avec tranquillité. Au bout d'une quinzaine de jours, il disparut.

Combien d'autres histoires analogues! C'est, à North-Shieds, dans une maison de la rue Stevenson, une femme qui, bien qu'elle soit assure d'être seule, entend le bruit d'une crécelle d'enfant, puis une voix d'un timbre étrange crie trois fois: "Pleurez, pleurez, pleurez!" Dans une autre maison, tous les habitants voient successivement, en plein jour, passer silencieusement une femme qu'ils ne connaissent pas. Un autre récit est plus plaisant. Une dame aperçoit tout à coup, au pied de son lit, un homme, en costume d'ouvrier, avec une cravate rouge. Elle éveille son mari, reposant à côté d'elle, et celui-ci ne voit rien. Trois jours plus tard, arrive une voiture de charbon de terre. La dame, surprise, demande qui l'a commandée. Le voiturier lui répond que c'est un homme en costume d'ouvrier, avec une cravate rouge, venu de sa part. Celui-là, c'est le spectre obligeant et prévenant!

Je sais une histoire, toute récente, à laquelle, du moins, on put donner une explication, et peut-être en est-il ainsi de beaucoup de prétendues apparitions. Dans un château voisin d'Avesnes, une chambre passait pour être hantée. On ne croyait pas beaucoup à cette légende; cependant, on se gardait d'habiter cette chambre. Un jeune officier de dragons fut l'hôte du château. Il entendit parler de la chambre "hantée", s'amusa de l'histoire et voulut coucher là. Le lendemain matin, il descendit fatigué et de mauvaise humeur.

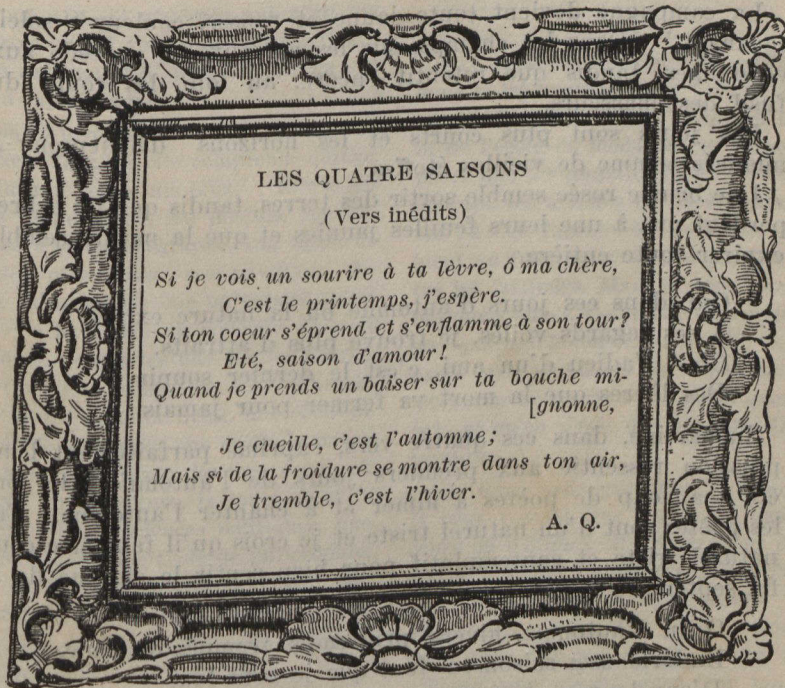
—Est-ce bête, dit-il au maître de la maison,

de m'avoir fait ces farces toute la nuit !
Vous ne m'avez pas effrayé, mais vous m'avez empêché de dormir !

—Quelles farces ?

—Mais ces plaisanteries, vraiment un peu trop longues, consistent à me faire croire à des revenants... N'était-ce pas vous et vos amis qui vous étiez enveloppés de draps pour simuler des fantômes ?

On lui jura que personne n'avait bougé et ne s'était introduit dans sa chambre. L'officier examina alors soigneusement la pièce, et il s'avisait que le papier de tenture, très ancien, dégageait des émanations pouvant donner d'affreux cauchemars. Le surnaturel était réduit à une cause toute matérielle. Il en serait vraisemblablement de même si on allait bien au fond de tous ces récits merveilleux.



LA CHANSON DE L'AUTOMNE

C'EST une chanson douce, un peu mélancolique, lente, prenante comme une "Rêverie" de Schumann.
D'aucuns en apprécient la beauté un peu triste, d'autres ne l'entendent qu'avec regret.

L'automne! On a tant de raisons d'aimer cette saison ou de la redouter. N'est-elle pas la mort de l'été, le prélude de l'hiver, le signal d'une bataille à recommencer après un repos généralement goûté pendant un mois illuminé de soleil?

Et pourtant, l'automne a des charmes incontestables. Ces charmes, il faut avoir une nature un peu spéciale pour les goûter. Je ne crois pas que les gens du Sud, très habitués au soleil, puissent en ressentir tous les agréments.

Cependant, l'automne transforme presque du tout au tout la campagne et la ville.

La campagne devient toute jaune et rousse, couleur "soleil couchant." Dans les champs, sur les coteaux, on procède aux vendanges, tandis que retentit encore, au loin, les coups du fusil des chasseurs.

Les jours sont plus courts et les horizons délicieusement nuancés comme de vieilles étoffes.

Une brume rosée semble sortir des terres, tandis que les arbres perdent une à une leurs feuilles jaunies et que la nature semble expirer toute entière.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés, je trouve plus d'attraits.
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier soupir
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Lamartine, dans ces quatre vers, exprime parfaitement l'impression ressentie aux premiers jours de l'automne. Ils ont été beaucoup de poètes à aimer et à chanter l'automne. Car les poètes sont d'un naturel triste et je crois qu'il faut être d'un naturel triste et contemplatif pour bien sentir le charme de la fin septembre et octobre.

O fin d'automne, hivers, printemps, trempés de boue,
Endormeuses saisons, il faut que je vous loue
D'envelopper ainsi mon coeur et mon cerveau
D'un linceuil vapoureux et d'un vague tombeau.



En Amérique

Comment ils Font des Hommes

Par S. Lauzanne

On m'avait dit :

—Allez donc voir Columbia University : c'est très curieux !

J'allai voir Columbia University, et c'est vrai que c'est très curieux. *L'Alma Mater* n'a pas échappé à la loi générale qui régit cet étrange pays et qui veut que tout ici tienne un peu du caravansérail, que tout ait un peu l'aspect du capharnaüm.

Columbia University s'étend là-bas, au nord de New-York, et elle comprend quinze, vingt bâtiments, je ne sais plus... Elle a ses églises, sa bibliothèque, ses jardins, son bureau de poste et de télégraphe, son salon de coiffure, ses réfectoires, ses pavillons, ses faubourgs. Ce n'est pas une université : c'est une ville. Ce n'est pas un collège : ce sont douze collèges, greffés les uns sur les autres. Il y a le Columbia collège ou école d'humanités ; il y a une école de droit, une école de médecine et de chirurgie, une école de mines et d'*engineering*, une école des beaux-arts, où l'on enseigne l'architecture, la musique et le dessin, une école de sciences politiques, une école de pharmacie, une école de philosophie, une école de sciences mathématiques, une école de professeurs, une école spéciale pour l'été, une école d'enseignement technique professionnel—de telle sorte que, lorsque vous avez passé par Columbia University, vous pouvez être médecin, avocat, dentiste, professeur, chimiste, ingénieur, pharmacien, graveur, philosophe, ténor, peintre, mécanicien, architecte, chirurgien, botaniste, électricien. Vous pouvez même être tout cela à la fois, et, comme cela n'est pas encore assez, à partir de l'an prochain, vous pourrez être

reporter, car M. Pulitzer, prince de la finance et de la presse, a donné cinq millions de francs pour qu'on ajoute une école de plus à toutes les écoles de Columbia : l'école du journalisme.

* * *

J'ai visité le dédale. Je me suis perdu dans le labyrinthe. Je ne vous parlerai ni de l'école de droit, ni de l'école des beaux-arts, ni de l'école de médecine, ni d'aucune école, parce que les amphithéâtres où l'on fait les avocats, les artistes et les savants, les chaires où l'on façonne les cerveaux se rassemblent au fond dans tous les pays et sous toutes les latitudes. Mais je vous parlerai d'un bâtiment qui, à Columbia University, occupe une place d'honneur. Je vous en parlerai, parce que celui-là on ne le retrouve pas ailleurs—on ne le trouve surtout pas en France!—et qu'on y fait des hommes. Il s'agit du gymnase...

Là, tous, sans exception, doivent passer. Il peut y avoir des étudiants dispensés de cours ou d'études : il n'y en a pas de dispensés de gymnase. Quels que soient l'âge ou la profession future, il faut suivre les cours d'assouplissement. Les professeurs eux-mêmes, deux fois par semaine, sont invités à déposer leur dignité avec leur jaquette au vestiaire, et, sous la direction des moniteurs, à venir faire jouer leurs muscles !

Mais aussi quelle merveilleuse salle de gymnastique ! Il y a là un espace énorme avec tous les agrès, tous les mécanismes, tous les appareils que le génie de l'homme a pu inventer et accumuler ; puis, autour de

l'amphithéâtre, il y a une piste circulaire avec virages relevés, où l'on pourrait donner des courses de bicyclettes, mais où on se contente de donner des courses à pied; puis, il y a une infinité de salles où l'on travaille plus spécialement l'escrime, la boxe, le bâton, que sais-je?

Trente par trente, les étudiants défilent du matin au soir dans l'amphithéâtre, et, avec une gradation savante, on leur fait tous les exercices qui leur assoupliront le corps, qui leur donneront l'apparence athlétique qu'a toute la race. En un coin de l'amphithéâtre, il y a même un piano, et, ô prodige! le professeur de gymnastique en personne s'y assoit: c'est, paraît-il, pour mettre un peu de grâce dans toute cette force, c'est pour ajouter le rythme à la souplesse!...

Une fois l'exercice terminé, les étudiants, été comme hiver, passent à la douche ou à la piscine... Encore une merveille, ces salles de douche et surtout cette piscine! Des dalles éblouissantes de propreté, de l'espace, des dégagements, une température tiède et toujours égale. Dans l'immense réservoir d'eau, des jeunes gens sont là, en train de nager sous les lueurs électriques des lampadaires, qui scintillent au plafond blanc...

Cependant, je remarque tout autour de la piscine des multitudes de petites cabines où il y a autant d'appareils à douche, et je remarque qu'aucun étudiant n'a le droit de se baigner dans la piscine sans s'être au préalable baigné dans la douche. Pourquoi, juste ciel, ce double bain?

— Pourquoi? me dit sévèrement mon guide. Mais, monsieur, *pour qu'on ne salisse pas l'eau!*...

* * *

Et maintenant, parlons gros sous.

Une pareille institution a naturellement un budget qui roule sur des dizaines de millions. Celui de 1907 s'est soldé comme suit:

| | francs |
|--------------------|-----------|
| Recettes | 8,836,870 |
| Dépenses | 9,419,665 |

Soit un déficit de 582,795 francs—une vétille! Ce déficit a été comblé en vingt-quatre heures par le don d'un anonyme.

La plupart des recettes sont d'ailleurs constituées par des dons en argent: en 1907, il n'y a pas eu moins de 6,802,950 francs de dons. Depuis 1901, l'université a reçu très exactement 46,041,810 francs. Depuis sa fondation, elle a encaissé pas loin d'un milliard. Elle dispose d'un capital qui s'élève à près de 25 millions, qui est constitué partie en immeubles, partie en valeurs mobilières, et qui produit annuellement plus d'un million d'intérêts.

La générosité des donateurs est inépuisable; elle est parfois fantastique. C'est ainsi que la bibliothèque de Columbia University est un cadeau de Seth Low, l'ancien maire de New-York, et ce cadeau s'est élevé à la bagatelle de 15 millions de francs... Oui, j'entends bien; vous dites: "Seth Low a donné 15 millions, mais c'était pour lui une goutte d'eau..." Erreur, Seth Low possédait en tout 45 millions, et, pour que Columbia University eût une bibliothèque, il a donné d'un seul coup le tiers de sa fortune!

Il est juste d'ajouter que c'était un citoyen à la manière de l'antique. Faisant un jour ses comptes, il s'aperçoit que le Trésor ne l'a pas taxé, comme impôt, autant qu'il aurait dû l'être. Alors, sur-le-champ, il envoie au Trésor un chèque qui représente tout l'arriéré, avec les intérêts calculés à 5%.

Quand il donna à Columbia University sa magnifique bibliothèque, il demanda simplement qu'on inscrivit, au seuil, sur les dalles mêmes que les étudiants fouleraient aux pieds, cette phrase:

SETH LOW,

*Fils d'un marchand de New-York, a
donné cette bibliothèque.*

"*Fils d'un marchand de New-York...*" Voilà encore le secret d'une des forces de cette race. Elle est fière des marchands, ses ancêtres, comme d'autres s'enorgueillissent d'avoir eu un duc dans leur lignée!...





Les Ames de Plougrescant

C'EST une antique croyance bretonne que doit rester dans un état intermédiaire l'homme qui meurt de mort violente entre la vie et la mort jusqu'à ce que se soit écoulé le temps qu'il avait naturellement à vivre. Pendant ce temps le défunt ne cesse de hanter les lieux auxquels l'a violemment arraché son mauvais destin. C'est ainsi que les marins péri en mer reviennent dans leurs villages, et ce sont leurs voix désespérées que l'on entend, la nuit, quand la vague s'engouffre, avec un bruit sauvage, dans ces profondes fissures du littoral que l'on appelle *lâ-bas des enfers*.

Il y a quelques années je passai les derniers jours de l'automne non loin d'un des plus fameux de ces enfers, celui de Plougrescant, à l'embouchure de la rivière de Tréguier. Ce qui m'avait attiré dans ces parages du Trégor, c'est sans doute le charme de ce coin de terre, où la mer est plus nuancée, les verdure plus intimes, les êtres plus aimables et d'intelligence plus déliée que partout ailleurs en Bretagne, mais surtout le voisinage de l'homme qui, dans ses romans, ses poèmes et ses admirables recueils de traditions populaires a le plus profondément pénétré l'âme bretonne.

M. A. L... habite en été, avec sa famille, le petit village de Port-Blanc, entre Penos et Bugueléz. C'est, au bord d'une grève, trois humbles, trois grises maisons paysannes, dont il a fait percer les murailles et qu'il a ainsi converties en un commode, un pittoresque logis.

Je ne fus pas long à me sentir, comme on dit, en confiance avec lui. Et je garde un souvenir rare et délicieux de quelques promenades que nous fîmes ensemble à travers cette campagne, où il n'est pas de pierre, de maison, de chemin de traverse qui ne rappel-

le à son esprit une superstition, une croyance, une tradition locales.

Il préparait alors la seconde édition de ce beau livre de Folk-lore. *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, où il a consigné tout ce que lui ont raconté sur les mystères de l'au-delà, pendant dix années de pérégrinations à travers l'Armor, les pêcheurs, les paysans, les colporteurs, les chanteurs de complaintes. De temps à autre, il réunissait chez lui, le soir, tous les gens du village pour les entendre causer et noter leurs récits. Je me montrai curieux d'assister à l'une de ces veillées. Il eut la bonne grâce de me promettre qu'il en organiserait une pour me plaire.

Ce fut une soirée inoubliable, et à laquelle j'arrivai admirablement préparé par une longue marche dans la nuit.

Le hameau de Bugueléz, où j'avais pris pension, est séparé de Port-Blanc par une bonne lieue. Le plus court chemin pour se rendre d'un village à l'autre est de suivre un de ces sentiers de douanier, qui tantôt se perdent dans les galets et les sables et tantôt courent à flanc de falaise dans les éboulis et les ajoncs. Je me mis en route après dîner. Un vent du nord-ouest poussait inlassablement au-dessus de ma tête d'immenses nuages, si légers que la clarté de la lune pouvait éclairer les choses au travers; la mer, qui s'était retirée, brillait au large sur les récifs; le bruit lointain d'une carriole arrivait jusqu'à moi, et, quand je passais dans l'ombre de ces termes solitaires qu'on appelle des manoirs, je respirais délicieusement le parfum de ces buissons de roses qui sont l'ornement des courtils bien abrités du vent de mer et qui fleurissent dans l'arrière-saison.

A cette heure attardée, dans ce paysage de

solitude et de mélancolie, tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais me rappelait quelque propos de M. L... et je sentais sans effort les liens profonds qui unissent l'imagination bretonne à cette nature toute frémissante de je ne sais quelle horreur sacrée.

J'arrivai au Port-Blanc, tout grisé d'une vague poésie.

Chez M. L..., dans la cuisine, étaient déjà rassemblés tous les gens du village, des femmes, des enfants et un inconnu auquel je fus aussitôt présenté : M. L. M..., maître de conférences à l'Ecole des hautes études, et déjà célèbre pour ses travaux sur l'histoire des religions.

Tout le monde était suspendu aux lèvres d'une vieille femme, dont les habits misérables faisaient un contraste surprenant avec l'aristocratie de ses gestes, le timbre de sa voix parfaitement noble et mesurée. On l'eût prise volontiers pour quelque fée déguisée si elle n'avait témoigné tant de goût pour un petit pot de tabac à priser posé devant elle dans la cendre de la cheminée... J'appris que c'était Lise Bellec, une couturière à la journée.

Elle fit rire l'auditoire aux larmes en racontant l'histoire du vieux de Tourc'h et de Thérèse, la petite servante.

Ce vieux de Tourc'h avait enjôlé le bon Dieu pour obtenir de faire son purgatoire dans son ancienne demeure, à Keranniou. On ne l'y voyait pas, mais on l'entendait toujours grommeler dans quelque coin. Il se plaisait surtout à taquiner Thérèse, une jeune servante entrée dans la maison depuis sa mort, et pour laquelle il s'était pris d'affection, sans doute parce qu'elle riait à gorge déployée du matin au soir, peut-être aussi parce qu'elle était très bonne pour les sept enfants qu'il avait laissés, et dont plusieurs étaient encore en bas âge.

Quel mort facétieux ! Il montait la garde autour des pommes qu'on entassait à Keranniou, au bas bout de la maison, derrière des claies de paille dressée. Si Thérèse voulait en prendre pour les enfants, elle devait s'armer d'une gaule, munie à son extrémité d'une épingle, pour les piquer à travers la claie. Mais, souvent, le vieux s'emparait du bout du bâton. La petite servante tirait à elle de toutes ses forces. Brusquement, le vieux lâchait tout, et Thérèse s'en allait à la

renverse. Ou bien il égarait ses moutons dans la lande, ou bien il lui donnait une forte tape quand elle montait sur le *banc-tossel* pour se glisser dans le lit clos... A partir d'un certain moment, on n'entendit plus parler du vieux. Il attendait, dit-on, que son dernier enfant le conduisit au paradis par la main.

Après Lise Bellec, Maria-Cinthe Toulouzaec prit la parole. Elle n'avait pas l'élégance de Lise, mais son débit avait plus de mouvement et de passion. Elle nous raconta une histoire personnelle, une de ces innombrables histoires d'intersignes où l'on voit des gens avertis d'une mort par des signes mystérieux.

Etant enfant, une nuit, elle entendit quatre rames qui frappaient l'eau en cadence, et des étrangers qui semblaient parler quatre langues différentes.

Elle sortit.

Ces mots arrivèrent à son oreille : Hourra... Sinemara... Dali... Ariboué...

Mais personne sur la plage, et nul canot sur la mer.

Le lendemain, à l'heure du souper, le frère de Marie-Cinthe poussa un cri.

— On a donc suspendu aux poutres de la viande saignante ? dit-il en levant les yeux au plafond.

— Tu auras trop bu, répliqua Marie-Cinthe.

— *Damen!* voyez plutôt. Ce ne sont pourtant pas des gouttes d'eau que j'ai là.

Il avait posé sa main à plat sur la table, et l'on y voyait trois larmes rouges, trois larges gouttes de sang frais tombées on ne savait d'où.

Or, dans le même temps, Guillaume, le frère aîné de Marie-Cinthe, qui faisait son service dans la marine de l'Etat, mourait à Karidal-des-Indes.

Ce récit était conté avec une précision de détail, une conviction, une énergie qui impressionnèrent l'auditoire. Et le sentiment que cette histoire s'était passée à quelques pas de là, dans une maison voisine, au bord de cette même grève, en cette même saison, tandis que le même vent et que la même mer que nous entendions en ce moment gémissaient au dehors, donnait à ce récit singulier un accent de réalité indicible. Les hommes en oubliaient presque de tirer sur leurs petites pipes noires, les femmes de priser, et les

enfants se serraient contre nous avec un véritable effroi dans les yeux.

Ainsi se succédèrent jusqu'à minuit les contes les plus étranges. A minuit, on but une dernière bolée, et tout le monde se sépara.

M. A. L... et son ami M... me firent un bout de conduite.

—Croyez-vous, leur demandai-je, que vos Bretons croient vraiment à la réalité des histoires qu'ils racontent? Ce vieux de Tourc'h, ce mort qui continue d'habiter sa maison et qui tourmente la petite servante, ces gouttes de sang qui tombent on ne sait d'où sur une main... ne sont-ce pas là des contes de nourrices dont ne sont dupes ni ceux qui les racontent ni ceux qui les écoutent?

M. L... m'interrompit vivement.

—N'en croyez rien, me dit-il. Ce sont des histoires vivantes, aussi réelles pour les gens que vous avez vus rassemblés chez moi, ce soir, que notre présence en ce lieu. Ces légendes, qui n'intéressent que notre imagination de lettrés, sont la vie même de leur esprit. Et toutes ces croyances qui nous semblent pleines de poésie, mais absurdes, elles conduisent toutes leurs actions, toutes leurs pensées.

Ce fut à peu près sur ces mots que nous nous séparâmes.

Le lendemain, je quittai la douce Bretagne pour un long voyage en Europe et de

longtemps je n'eus pas de nouvelles de M. L...

Dans une petite ville de Hongrie, j'appris l'effroyable accident de mer où périrent un grand nombre des siens, et parmi eux M. M..., ce professeur que j'avais rencontré au Port-Blanc.

Quelques mois plus tard, je recevais cette *Légende de la mort*, à laquelle mon ami travaillait depuis dix ans. Le volume était accompagné de ce mot :

—*Vous souvenez-vous de la conversation que nous eûmes ensemble sur le chemin de Buquélèz. Vous sembliez douter que nos Bretons crussent encore à leurs superstitions. Si vous lisez l'introduction que j'ai mise à la légende, vous serez renseigné.*

J'ouvris le volume et je lus :

« Lorsque la barque eut sombré, M... fut emporté par un courant sur un récif. Mais ce fut en vain qu'il remplit toute la nuit de ses cris l'étroit estuaire où le bateau avait coulé. Personne ne vint à son secours. La côte était cependant assez rapprochée pour qu'il pût distinguer non seulement les maisons, mais jusqu'aux ombres des gens derrière les vitres encore éclairées. Puis, les unes après les autres, les lumières s'éteignirent. Et ce ne fut qu'à l'aube que l'on recueillit cette épave... Une femme de pêcheur, à qui je fis le reproche de n'avoir pas secouru mon ami, me répondit en baissant la tête : « *Oh! nous entendions bien ses appels! Mais nous croyions que c'étaient les âmes de l'enfer de Plougrescant qui hurlaient...* »



Tristia

(Vers inédits)

A mon ami N...

*Oh! ce rêve d'avoir des caresses de lèvres
Enivrantes, d'aimer fortement, plein le coeur,
De vivre en la gaieté d'un grand amour vainqueur
De pâlir avec joie en la flamme des fièvres.*

*D'entendre, comme toi, par les soirs, des serments
Eternels qu'on enfouie en son âme d'avare,
Bagues d'or enfermées en l'écrin des vingt ans;
Mais ce rêve me fuit et dans les loins s'égare...*

*Mon âme est un abîme où le vide hideux
Se balance, j'ai froid et je suis las de vivre.
Il semble que mon cocur se cuirasse de givre,
Et sans espoir, je vais le vent dans les cheveux.*

*Haletant sous le fouet des sarcasmes du monde,
Je marche ensanglantant la terre du chemin,
Mendiant d'idéal, vers un noir lendemain
Très morne, où me conduit mon âme vagabonde.*

Albert DREUX.

Montréal, Octobre 1908.





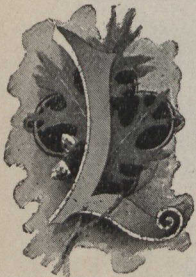
HENRI JULIEN

D'après un dessin de M. Edmond J. Massicotte



Un Grand Artiste N'est Plus

Par MM. G. Desaulniers et E.-Z. Massicotte



son talent.

Aussi la REVUE POPULAIRE croit-elle devoir rendre un suprême hommage au regretté défunt en donnant son portrait accompagné de quelques notes, puis en publiant une page laudative que lui consacrait naguère, le délicat poète, Gonzalve Desaulniers, enfin, en reproduisant une couple de ses œuvres.

Henri Julien est né à Québec en 1854. Il s'est établi à Montréal vers 1869. En s'installant dans la métropole canadienne, il devenait apprenti graveur chez Leggo & Cie, un atelier très renommé de l'époque et l'un des premiers en Amérique, à faire l'essai de la photogravure. Son père travaillait au même endroit et c'est sous l'œil paternel que le jeune artiste traça ses premières figures.

L'atelier Leggo était au coin nord-est des rues St-Antoine et St-Martin, et quelque temps après la fondation du *Canadian Illustrated News*, puis de l'*Opinion Publique*, M. Desbarats acquit cet atelier dont M. G. Burland devint propriétaire, plus tard.

Julien demeura à l'emploi de ces patrons successifs pendant 17 ans et il apprit tous les genres de gravures et de dessins.

Après la disparition de l'*Opinion Publique*, Julien se rendit à New-York où il séjourna quelques mois, mais le Canada exerçait une trop puissante attirance sur lui; il revint au pays et accepta la position de chef du personnel des artistes au *Star*, journal auquel il

collaborait, occasionnellement, depuis dix ans déjà.

A son décès, il était encore au même poste: profondément estimé par son directeur, les rédacteurs, les dessinateurs, tous enfin, car Julien eut ce privilège rare de se faire aimer partout. Il était d'un commerce si agréable et si sympathique; il prenait un tel soin de ne jamais rien dire de blessant à personne ou de ne parler en mal d'un absent; il était causeur si intéressant et si modeste; son honnêteté, son honorabilité étaient si évidentes; sa bonne humeur était si constante, si franche, si naturelle qu'il forçait l'estime de tous ceux qui venaient en contact avec lui.

Julien a le mérite de s'être formé seul; il a encore celui d'être l'un des premiers artistes qui aient fait des dessins pour les journaux quotidiens; enfin, il était doué d'une mémoire spéciale et il avait une facilité d'exécution merveilleuse. Un petit incident que je traduis librement du *Star* en donnera une idée.

Durant la visite à Montréal du célèbre docteur Lorentz, M. Julien fut prié d'assister à une clinique de l'éminent praticien dans un de nos hôpitaux. Comme on le conçoit, Julien en profita pour faire une esquisse rapide du chirurgien. Ensuite, il quitta la salle d'opération et il se dirigeait vers la sortie, quand il fut interpellé par un médecin de l'institution. Ce personnage avait été offensé de ce qu'un dessinateur de journaux eût eu l'audace de pénétrer dans la salle d'opération. Il demanda à M. Julien de lui montrer son esquisse.

Notre compatriote remit tout bonnement son crayonnage hâtif au médecin qui le déchira et le jeta au loin. M. Julien ne dit mot. Il se rendit au bureau du journal et dessina de mémoire un portrait tellement fidèle du

fameux chirurgien que le public en fut émerveillé.

Julien, d'ailleurs, avait besoin de cette faculté extraordinaire, car les modèles qu'il avait à fixer dans la rue, dans les cours de justice, dans les banquets, les assemblées politiques, ne pouvaient poser longtemps; il fallait tout saisir au vol, pour ainsi dire. Aussi ne notait-il sur son papier que trois ou

Dessin à la plume de Julien



Perrine personnifiée par Charles Thibault

quatre traits caractéristiques—le reste, il le photographiait dans son cerveau et en complétant son dessin tous les détails prenaient leurs places exactes.

En dessin à la plume, notre compatriote avait une technique à lui, extraordinairement variée qu'il devait sans doute à ce qu'il possédait à fond tous les procédés de gravure. Aussi, en tant que dessinateur, n'avait-il pas d'égal en Amérique et probablement dans le monde entier.

Julien avait encore d'autres qualités; il maniait le pinceau avec habileté et ses tableaux à la peinture, à l'huile ou à l'eau étaient fort appréciés.

M. Julien ne fut pas seulement un artiste supérieur, un desinateur de génie capable de rendre à la perfection, un portrait, une nature morte, un paysage, une rêverie, il est bardessus tout un patriote qui s'est attaché

à faire revivre des types évanouis, des scènes de mœurs charmantes, des pages d'histoires héroïques et si bien que ses admirateurs anglais ont pu dire: "Dans son œuvre on retrouve l'âme du Canada français."

Cette belle figure va-t-elle se fondre dans les brumes de l'oubli? Les générations de demain ne sauront-elles que par quelques lignes d'une encyclopédie quel admirable artiste il était? Il ne le faut pas. Si nous avons le respect du génie et l'orgueil de nos gloires, démontrons-le en réalisant l'idée émise par notre confrère Lagacé de la *Revue Canadienne* autrement dit, élevons un monument à Julien. Il n'y a que le bronze pour conserver la mémoire d'un concitoyen aussi illustre.

E.-Z. MASSICOTTE.

HENRI JULIEN



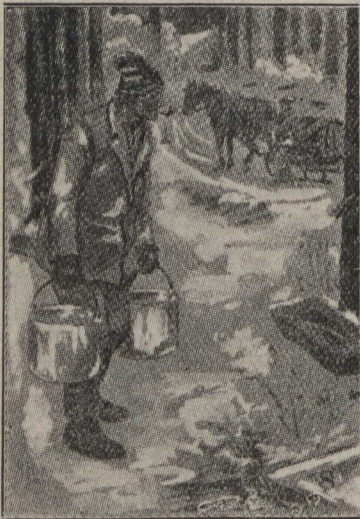
DANS notre pays, il s'est fait, constatons-le, une certaine réaction en faveur du dessin. Ce mouvement qui a revêtu divers aspects, selon les milieux et les moyens d'appréciation, n'a pas été l'œuvre des écrivains, mais celle d'un artiste canadien-français. Né avec l'intuition de son art, il a développé, mûri, poli et perfectionné sa merveilleuse aptitude dans des circonstances qui tiennent vraiment de l'incroyable. Nous sommes là en face d'une évolution étonnante par sa rapidité et sa sûreté. Bien que jeune encore, on a souvent cru, sans vouloir l'en diminuer, que son dernier mot était dit, que l'originalité de son style et de son exécution avait tout donné. Puis, comme si c'eût été l'opération la plus naturelle au monde, notre crayonniste se lançait par une orée nouvelle, exploitait des champs insoupçonnés créait des genres.

C'est à cet artiste *di primo cartello* que je veux consacrer quelques lignes aujourd'hui. Il appartient à l'histoire de notre race comme Albani, Falardeau, Hébert, Lavallée et nous ne saurons jamais trop faire connaître à la génération qui grandit les noms et l'œuvre de ceux qui, sur une terre aussi peu propice aux beaux-arts qu'est la nôtre, ont pu, non seulement vaincre les difficultés du début et l'apathie chronique de leurs concitoyens, mais atteindre à la note géniale.

Julien est né à Québec. Il fit ses premières études à Toronto; il ferma sa carrière scolaire à Ottawa et on le retrouve plus tard *factotum* à l'atelier de gravures et de typographie de Desbarats et Burland. C'était déjà bien du mouvement. A l'école, son goût pour le dessin jeta son premier dévolu sur la marge des livres et des cahiers et je ne doute pas que bien des "binettes" de professeurs servirent tout d'abord d'objectif à son crayon né malin. A l'atelier, il trouva le moyen d'apprendre la gravure tout en s'acquittant des cent et une besognes du *devil*, ce qui comporte une variété de choses indéfinissables auxquelles se prêtaient admirablement sa bonne humeur à triple blindage et sa puissante musculature. Car, on le sait, Julien est l'image la plus frappante de l'homme solide, robuste, fait à chaux et à sable.

Quant l'*Opinion Publique* parut, Julien se trouva tout armé pour ses débuts. Ce journal qui fut toute une révélation pour notre

Une aquarelle de Julien



Les sucres dans le bon vieux temps

population et dont on retrouve dans nos chaumières les gravures-primés aussi religieusement conservées qu'en France les portraits du Petit Caporal, ce journal fournit à notre jeune compatriote le premier échelon. En ces temps-là aussi, la mode aux réclames à jolis dessins s'affermissait. Les meilleurs

crayons n'hésitaient pas à prêter leurs plus gracieux lavis à la publicité que chauffaient certains industriels.

La littérature, elle aussi, ne s'est-elle pas, de tout temps, mise au service de l'annonce? Et un de nos bons poètes français ne se plaisait-il pas à descendre des sommets pour tracer des alexandrins comme ceux-ci :

*Pastilles pour laver le tube intestinal
A prendre avec du lait au réveil matinal!*

La réclame agrémentée de dessins artistiques est aujourd'hui une source de revenus considérables pour les artistes les plus férus de leur dignité.

En 1874, on trouve Julien dans les Montagnes Rocheuses, attaché au corps d'expédition de French chargé de mettre fin au trafic des boissons enivrantes, et envoyant des croquis à l'*Opinion Publique*. C'est à Pembina qu'il traça ces admirables croquis des paysages, des chasses, des vrais nomades des plaines : les buffles, croquis qui restent le classique du genre.

Au retour, il collabora au *Jester*, au *Farceur*, au *Canard*, au *Vrai Canard*, au *Violon* et à d'autres feuilles humoristiques, trouvant pour la caricature des traits qui décelaient à la fois l'acuité d'observation, l'intime perception du travers humain et un bonheur inouï à bien rendre sa conception. Je ne doute pas qu'il ait offusqué plus d'une sottise vanité, et ramené à juste mesure bien des grenouilles qui voulaient se gonfler... vous savez la fable. Bah! c'est dans la note et le code de l'humoriste. Et puis

*...Les oreilles des grands
Sont souvent des grandes oreilles.*

Ontario a pendant quelque temps opposé Bengough—vous vous rappelez le *Grip?*—à notre Julien. Mais Bengough s'est vidé rapidement; il a dû se répéter et, un bon jour, il sortait de l'arène pour n'y plus revenir que par intermittences. A la même époque Julien ne faisait que rentrer dans la belle période de sa production; la fécondité engendrait la fécondité; le travail ne semblait ne trouver de repos que dans le travail; une inaltérable fraîcheur d'interprétation était plus que jamais au service d'une inaltérable puissance d'idées. C'est alors que M. Hugh

Graham, du *Star*, l'attacha à son personnel avec des émoluments de ministre. Je connais assez Julien pour assurer que ce n'est pas de lui qu'on pourrait répéter avec le poète :

L'artiste est ouvrier, le Dollar est son maître.

Je sais qu'on lui a offert de l'autre côté de la frontière, des appâts très rondelets et que bien des amis lui ont reproché son manque d'ambition. J'y reviendrai;—mais son entrée au *Star*, il y a longtemps (vers 1885) dans les conditions où cela fut conclu, constituait une belle récompense à son talent, à son tact, à son travail; une consécration de sa réputation.

Est-il nécessaire de parler ici du travail de Julien au *Star*? de ces dessins si lumineux, si précis et en même temps si gracieux? de cette manière si personnelle qui révèle l'origine de l'esquisse sans qu'il soit nécessaire de sauter à la signature? de ces croquis parlementaires qui furent l'événement d'une session et en dirent autant que le texte des discours des debaters? de ces *Promptus* comme l'admirable page consacré aux *Strathcona Horses*, une création qui s'étalait sur le papier sans trahir une seule hésitation dans la pensée et sans un seul écart de plume? Non, cette œuvre est toute vivante dans notre mémoire; elle fait désormais partie de notre bagage artistique comme rare; nous la considérons comme portion intégrale de ce tout dont nous sommes fiers de nous prévaloir quand il est d'urgence de

prouver que nous ne sommes pas des inférieurs.

Entre temps, Julien envoie à d'autres journaux quelques compositions; l'*Illustration* de Paris, en a demandé; le *Graphic* de Londres en a reproduit; le 24 juin 1902 le *Journal* de Montréal, avait de lui un médaillon qui faisait de la première page de son numéro spécial une haute attraction pour les connaisseurs. Il peint à l'huile avec un art remarquable et il a dans ses cartons des lavis que se disputeraient les connaisseurs les plus difficiles.

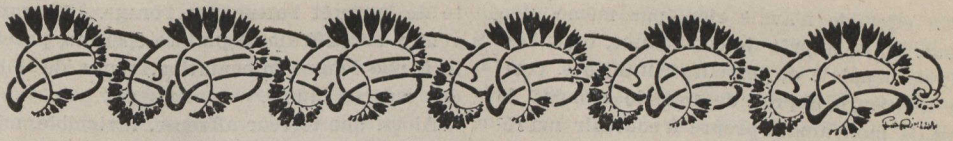
Et dire que, sauf l'abbé Chabert, pour la partie rudimentaire, ce diable d'homme n'a eu pour professeur que lui-même, pour guide dans le méandre de l'art que l'étincelle apportée en naissant, que le goût épuré par l'observation et la rectitude naturelle... Sa science du décor, de la charpente des êtres et des choses, de l'accessoire et, j'oserai dire, de l'ethnologie, est renversante quand on songe aux milieux et aux circonstances où son talent, son style et sa verve se sont développés. Il n'appartient à aucune école; à chacune il a su prendre ce qu'elle avait de mieux et en composer à son usage un ensemble qui constitue tout un système original, complet, et absolument équilibré. Les modèles? Il les trouve dans une espèce de seconde vision. Par une faculté tout à fait phénoménale il fait vivre, s'agiter, parler les êtres qu'il veut nous présenter et cela dans le temps qu'il faut matériellement pour l'exécution.

Gonzalve DESAULNIERS.





LA PEUR (Tableau de John Barrymore)



LA PEUR

Par P. Brulat

JEAN Révil avait une réputation parisienne de bravoure et de témérité, qui se fondait sur de nombreux coups d'audace, dix duels retentissants, une exploration chez les Touareg et je ne sais combien de paris insensés. Il semblait que le danger l'attirât et qu'il prît plaisir à risquer sa vie, à toute occasion, sans nécessité, par dilettantisme... Aussi fûmes-nous étonnés, lorsqu'il nous avoua qu'une fois il avait été lâche, lâche au point de trembler, toute une nuit, en face d'un péril imaginaire.

—Allons donc ! s'exclama l'un de nous, avec une nuance d'ironie.

—Oui, une peur atroce, affirma-t-il, et telle que j'en frissonne encore quand j'y pense... C'est une chose qui ne se raisonne pas. On peut être brave, un jour ; lâche, le lendemain, dans les mêmes circonstances... Question de nerfs, d'imagination et surtout de galerie, car que ne fait-on pas pour la galerie !... Et il y a aussi cette sorte de courage qui ressemble fort à la fuite en avant... Enfin, j'ai eu très peur, cette nuit-là.

—Raconte-nous ça.

—Volontiers, d'autant plus que mon histoire comporte, si j'ose dire, un petit enseignement... Il y a environ un an de cela ; c'était en plein mois d'août... Ah ! j'en avais assez de Paris, de mon existence folle, de cette trépidation continuelle qui détraque les nerfs, finit par ébranler le cerveau d'un vertige... Alors, où aller ? Dans les montagnes, respirer le grand air, jouir de la solitude et du silence... Imaginez-vous un château désert dans les Alpes, un château qu'on n'habitait plus depuis longtemps, et dont toute une partie tombait en ruines. Le gardien de cet immeuble avait bien voulu, cependant, m'y louer une chambre... J'habitai donc là, quel-

ques semaines, subissant l'ennui avec résignation, comme une cure ; car il faut savoir s'ennuyer, n'est-ce pas ? de temps en temps ; c'est nécessaire aux agités comme nous, qui brûlons l'existence ; cela calme et repose...

Ma seule distraction, bien innocente, consistait à aller causer, le soir, avec un vieux solitaire, qui logeait à trois kilomètres de là, à l'autre bout d'une forêt, une forêt touffue, presque vierge, peuplée de buissons, d'herbes sauvages et d'arbres énormes... Cet homme avait toujours quelque histoire extraordinaire, étrange, effrayante à me conter ; il contait d'ailleurs avec art. Une fois même, il fut si intéressant que, sans m'en apercevoir, je m'attardai à l'écouter jusqu'à minuit.

—Déjà minuit ! fis-je en entendant sonner les douze coups... Adieu, je me sauve.

—Vous voulez rentrer chez vous... dans votre château ?

—Naturellement.

—A cette heure ?

—Pourquoi pas ?

—Ce n'est peut-être pas très prudent, dit-il.

—Qu'ai-je donc à craindre ?

—D'abord de vous égarer dans la forêt.

—Oh ! je connais trop bien mon chemin.

—Puis, on ne sait jamais, ajoutait-il... Moi-même, ici, je ne serais pas toujours très rassuré, si je n'avais de bons chiens de garde.

—Nous sommes loin de Paris, répondis-je en riant ; les apaches et les cambrioleurs n'ont pas l'idée de venir jusqu'ici.

—Mais regardez donc cette nuit... On dirait de l'encre... Le ciel est très couvert, je crois qu'il va pleuvoir... Au moins, êtes-vous armé ?

—Non.

En effet, je n'avais rien, pas même une canne. Mais, auprès de cet homme, dont l'esprit se peuplait de terreurs enfantines, comme d'ailleurs auprès de tout le monde, je mettais mon amour-propre à soutenir ma réputation d'intrépidité. C'était une attitude, bête comme la plupart des attitudes, qui nous collent un masque au visage. Je jouais au Cyrano, et, entre nous, je n'en avais pas le tempérament... Du bluff, quoi!

Je refusai donc énergiquement par forfanterie, l'hospitalité qu'il m'offrait pour cette nuit-là, et m'engageai, à pas rapides, dans la forêt, en suivant, comme d'habitude, le sentier qui me ramenait à mon château.

Je ne sais pourquoi, je me sentais tout autre. Malgré moi, mon imagination s'arrêtait à une histoire fantastique, à la manière d'Edgar Poe, que m'avait contée tout à l'heure mon solitaire, un histoire où il y avait un crime, du sang, des apparitions mystérieuses. Je m'en remémorais les moindres détails, et ce récit, qui m'avait paru absurde, me troublait maintenant d'une émotion extraordinaire... J'observai, cependant, à ma grande surprise, que mon chemin, ce même chemin que je suivais chaque soir, et qui conduisait directement, en droite ligne, à ma demeure, se rétrécissait de plus en plus, devenait impraticable, encombré d'une végétation prodigieuse... Où étais-je? Il me semblait que je marchais depuis longtemps et que je devais être tout près d'arriver... Je continuai à avancer, en me déchirant les mains aux broussailles qui me barraient la route.

Brusquement, un éclair stria la nuit, suivi d'un grondement de tonnerre, sourd et lointain encore; de larges gouttes commençaient à tomber. Je me hâtai pour devancer l'orage.

Il éclata avec fureur au moment où je pénétrais dans l'endroit le plus touffu de la forêt. Les ténèbres étaient si denses qu'il m'était impossible de rien distinguer devant moi.

Déjà trempé par l'averse et baigné de sueur, je gravissais la montagne haletant, hors d'haleine, ébloui parfois par un éclair qui déchirait l'obscurité sans la dissiper. Autour de moi, c'était des bruits sinistres: des branches qui craquaient, des souffles mystérieux, comme des soupirs humains et des gémissements: toute la vie ardente et souffran-

te de la forêt battue par l'orage. Un grand vent y engouffrait sa plainte éperdue, pareille à une longue lamentation, venue de loin, des espaces infinis.

Alors, une terreur affreuse, invincible, m'étreignit. Je m'arrêtai, tremblant, croyant entendre des pas derrière moi qui me poursuivaient, se rapprochaient, allaient m'atteindre. Le croiriez-vous, c'était mon cœur, mon pauvre cœur de héros qui trépidait avec cette violence. Je me remis en marche, mais cette peur stupide augmentait, mes dents claquaient, des frissons me couraient sur la chair, une transpiration froide dégouttait de mon front. Chaque éclair, chaque coup de tonnerre, un souffle tiède m'effleurant la nuque, une tige me frappant au visage, me glaçaient d'épouvante... De courtes accalmies, des silences vivants, pleins d'angoisses, s'abattaient tout à coup, comme pour permettre à la tempête de reprendre haleine. Elle s'élançait de nouveau avec plus de rage, mugissante et rugissante, exaspérée, tordant les arbres, cassant les branches, balayant tout... Plusieurs fois, le sol manqua sous mes pieds, je tombais dans des trous et me relevai éperdu, désorienté, couvert de boue... Depuis combien de temps montais-je ce calvaire? Il devait y avoir des heures. Un moment, harassé de fatigue, je fus tenté de m'asseoir là, sous la pluie diluvienne, et d'attendre le jour, parmi ces rumeurs effroyables de la forêt.

Presque soudain, l'orage se tut, le vent chassa les nuages, la pleine lune apparut, énorme et blanche, au-dessus de ma tête, et j'aperçus le château tout près, à cent mètres à peine. Je m'y précipitai... Mais l'épouvante ne m'avait pas quitté; je continuais à trembler comme une feuille, et, réfugié dans ma chambre, je m'enfermai à double tour de clef, je poussai même un gros meuble devant la porte, je me barricadai enfin comme pour soutenir un siège contre une armée de fantômes. J'attendis ainsi qu'il fit grand jour... et, dès le premier train, je repartis pour Paris.

Hein! que pensez-vous de ça? conclut Jean Révil en secouant sa chevelure avec un air de fierté qui acheva de nous surprendre... Me voilà, je l'espère, réhabilité à vos yeux, car pour vous autres, penseurs et intellectuels, je n'étais qu'un héros, autant dire une

brute, n'est-ce pas?... Eh bien! je crois que vous aviez raison... Depuis ce temps-là, en effet, il me semble que je suis un autre homme, que mon intelligence s'est ouverte et que je comprends mieux toutes choses... Parfaitement, je ne bluffe plus devant vous, je crois que plus un homme est cultivé plus il a peur, et que le courage physique est plutô

un signe d'infériorité, indiquant une nature grossière, dénuée d'imagination et de sensibilité... Le malheur, ajouta-t-il en riant, c'est que, quoi qu'on fasse, on garde sa réputation; je continuerai donc à passer pour un héros, bien qu'ayant toute la lâcheté que comporte, si j'ose dire, mon degré de civilisation.

Vent d'Automne

*J'étais à ma fenêtre, et j'entendais siffler
Une forte tempête. Elle faisait voler
La feuille jaunissante; et pâle sous sa plainte,
J'écoutais frissonner l'éternelle complainte.
J'aime cette démence, épouvante du soir,
Qui déchaîne en courant avec un désespoir
Tous les sanglots des morts, s'il est une survie.
Ses funèbres accents me rappellent la vie
Aux heures de blasphème où l'on voudrait mourir.
A force de douter, à force de souffrir...
Râle qui fais trembler les nuits mystérieuses
Et qui sembles jaillir de leurs entraves creuses.
Tu me frôles. L'angoisse envahit tous mes sens.
Et je vis et je meurs de ce que je ressens.
O vent froid, ô vent triste et bien-aimé d'automne,
En transports éperdus que ta grande voix tonne;
Pénètre enfin partout où sont des profondeurs:
Dans les bois, se chauffant aux dernières ardeurs
Du soleil, tout au fond des ravins noirs, sur l'onde,
Et dans le creux des coeurs où la passion gronde!*



NOUVELLE CANADIENNE

Le Revenant de Toine

Par CHARLES DeGUISE

—Partons-nous, père Tellier?

—Ben, j'pense pas, monsieur Aubry, c'est demain le jour des Morts, et vous me paieriez cher pour remonter c'te nuit de la batture, d'autant plus que la marée n'est haute qu'à minuit.

—Mais, père, nous sommes déjà venus plus tard que ça, et encore avant-hier.

—Oui, oui, monsieur, mais avant-hier, c'était pas la veille du jour des Morts, et vous savez ben que c'te nuit, tous les trépassés qui ont quelque chose sur la conscience, reviennent sur la terre pour faire leurs pénitences et abréger leur temps de purgatoire.

Le père Tellier était mon guide depuis quatre jours que je m'étais établi dans l'île aux Coudres et, de plus, mon complice dans le meurtre d'une centaine de palmipèdes. Il était d'un entêtement que j'avais été à même d'apprécier. Le bonhomme avait jeté l'ancre, et aucun raisonnement ne pouvait le faire changer d'idée. D'un autre côté, je ne pouvais me passer de lui pour courir les gabions et manœuvrer le chaland, et je fus bien forcé d'accorder un armistice aux canards sauvages de la batture.

J'étouffai un soupir de regret et comme manière de tuer le temps, je pressai le bonhomme.

—Dites donc, père Tellier, en avez-vous jamais rencontré de ces morts pénitents?

—Moué, m'sieur? Dieu merci, je suis trop bon chrétien pour ça; mais mon défunt frère en a vu un, lui, et le plus terrible de tous, Louis Grenon.

—Louis Grenon? dis-je, en dressant l'oreille, qu'est-ce que c'est que ça?

—Comment, m'sieur! dit le bonhomme

scandalisé, vous ne connaissez pas Grenon!

Je flairai de suite une histoire, et comme les scrupules du bonhomme me mettaient malgré moi en disponibilité, dans cette île aux Coudres, patrie du gibier sauvage et des légendes macabres, mais dépourvue entièrement d'autres attractions, il me fallait l'histoire. Le bonhomme n'était pas dur de détente, et je savais le moyen de le faire partir. Je lui versai une copieuse rasade de scotch, j'allumai ma pipe et après une dernière pensée aux canards, je m'établis confortablement.

—Allons, père, dites-moi ce que c'est que Grenon, et après vous me raconterez l'aventure de votre frère.

Le bonhomme lampa religieusement son coup, s'essuya la bouche sur la manche, et après avoir replacé son brûle-gueule entre ses deux dernières dents, il commença.

—Pour lors donc, Grenon, qui est mort ça fait ben, ben longtemps, était un homme dépareillé; et d'après ce que disaient les vieux, il n'y avait rien de plus fort que lui dans tout le pays. C'était, à ce qu'on rapporte, un homme tranquille et *citoyen*; mais quand une fois il était fâché, Grenon devenait pire que le diable.

Pour lors c'était au temps que les Anglais sont venus prendre le pays. C'est pas hier, comme vous voyez. Ils montaient le fleuve et au nord et au sud, dans toutes les paroisses, et surtout ici, il n'y avait pas de *machinations* qu'ils ne faisaient point. Détruire les récoltes, brûler les maisons, tuer les animaux, c'était leur plaisir, sans compter que quand ils avaient la chance de rencontrer un habitant, ils lui faisaient toutes espèces de mi-

sères et l'emmenaient prisonnier dans leurs frégates; faut dire aussi que les canayens ne les ménageaient pas non plus, et quand ils avaient la chance de les rencontrer à peu près d'égale force, il n'en retournait pas gros aux chaloupes des frégates.

Or un jour, Grenon s'était fait gaffer en traître et amener avec un autre homme du nom de Tremblay à bord des frégates. Rendus là, les goddam, pour avoir du plaisir, commencèrent par martyriser Tremblay, qui était plus chétif que Grenon.

Leur plaisir, c'était d'amarrer Tremblay à une drisse, de le monter jusqu'au bout de la grande vergue et de le larguer à plat sur l'eau, devant Grenon qui bouillait de rage. Quatre fois ils remontent Tremblay et le laissent tomber. La quatrième fois, il était mort; on le détache et on jette le corps à l'eau.

Le plaisir était fini de ce côté-là, un grand Anglais s'approche avec la corde: "C'est à ton tour, à c'te heure, maudit Français" qu'il dit en ricanant; mais Grenon, d'un coup sec, casse les amarres qui lui attachaient les poignets, et d'une seule claque il l'envoie rouler raide mort sur le pont. Vous comprenez que tout le monde se jette sur lui, mais c'était pas un homme, c'était un vrai déchainé. En un clin d'œil il avait culbuté une quinzaine de matelots et, sautant sur le bastingage, il s'était précipité dans le fleuve halant avec lui deux goddam qu'il avait gaffés par la peau du cou comme les p'tits chats; puis sans s'inquiéter des deux Anglaises qui barbotaient dans l'eau salée, il tira sa coupe et prit terre.

Mais c'est pas tout à fait ça qui l'a envoyé en purgatoire pour tant d'années.

Vous comprenez, m'sieur, si les Anglais cherchaient Grenon qui s'était caché dans le bois de la baie Saint-Paul et qui n'en sortait que pour guetter les bourreaux de Tremblay et en abattre tant qu'il pouvait.

Or, un soir qu'il était traversé à l'île dans sa berge et qu'il rôdait autour du moulin, il entend tout d'un coup des cris terribles. Il s'approche du châssis et qu'est-ce qu'il voit? quatre soldats en fête qui essayaient de violenter une fille. Il va pour entrer. Les crapauds avaient barré la porte, mais d'un coup d'épaule Grenon la fait sauter et se jette sur les Anglais. En moins que rien, ils étaient

tous les quatre après chercher leur *respir* dans la *place*.

"Va me chercher des cordes", qu'il dit à la fille et il les ficela proprement tous les quatre.

Après ça il les monta sur son dos, un par un sur l'étage de la roue. Les ailes du moulin marchaient comme si le diable eût été dedans, mais Grenon sortit ses bras de la lucarne, en saisit une au passage, et han! il l'arrêta net. Malgré lui il leva d'un pied. "Amène un paquet" qu'il dit à la fille, et il attacha le goddam de tout son long sur l'aile: puis il lâche et arrête l'autre pour la même cérémonie. Enfin, monsieur, au bout d'une demi-heure, c'était fini, et les ailes recommençaient à marcher lentement d'abord, puis vite et vite, chacune avec son homme, quatre ailes, quatre hommes qui tournaient tantôt la tête en bas, tantôt les pieds droits au ciel et qui éventaient les cris. Puis Grenon s'essuya le front et dit tout haut: "Pour Tremblay, quatre plonges, quatre hommes, c'est le compte", et il s'en alla.

Quand les gens de la frégate les trouvèrent le lendemain, ils viraient encore, mais ils ne criaient plus. Ils les décrochèrent, ils étaient morts depuis longtemps et raides comme des baguettes de fusil. Vous comprenez que ce virailage leur avait tourné le sang à l'envers.

On n'entendit plus jamais parler de Grenon, mais à minuit, le jour des Morts, il revient gémir sur l'emplacement du vieux moulin, et il est condamné à décrocher les pendus. Vous voyez d'ici l'emplacement, là où est construite la maison du bedeau, tout au bas du cimetière, pensez pas que je passerais par là c'te nuit tombée, quand ben même vous me donneriez tous les soldats de la citadelle de Québec. Faut dire aussi que c'était trop, ajouta le bonhomme en baissant la voix, Grenon aurait pu les tuer tout doucement sans les faire souffrir comme ça.

—A votre santé, père Tellier, et vous dites que votre frère a rencontré l'ombre de ce terrible Grenon; contez-moi maintenant l'aventure.

—A la vôtre. Pas l'ombre, m'sieur, mais Grenon lui-même en personne naturelle, même qu'il a manqué en mourir.

Pour lors donc, figurez-vous que mon défunt frère Antoine, mon aîné qui est mort,

ça fait bien trente ans, était ce qu'on appelle un bon vivant, mais il aimait trop à prendre la goutte, et quand il était en fête, il devenait traître et engendrait chicane à tout le monde. Sans compter que c'était à peu près ce qu'il y avait de mieux sur l'île et pas une jeunesse aurait voulu se frotter à Antoine quand il avait une quinzaine de coups dans le corps. Il y avait rien qu'un homme qui aurait pu l'accoter, c'était le bedeau Michel Boiron, mais c'étaient les meilleurs amis du monde, et c'est ensemble qu'ils pintochaient.

Toine était un bon chrétien, sans doute ; il allait à la messe et faisait ses pâques tous les ans, mais sur certaines croyances, il était trop hérétique. Il riait des loups-garous, des *fifolets* et de la chasse-galerie, et il disait que si jamais il rencontrait un mort, il saurait ben lui ôter l'envie de revenir sur terre.

Pour lors, la veille du jour des Morts, je vous parle de ça, y a ben longtemps, Toine et pi Biron étaient partis en ribote depuis plusieurs jours. La femme du bedeau était allée à Québec en visite chez ses parents, et les deux compères en avaient profité pour manigancer ensemble j'sais pas quelle besogne avec les gens des goélettes. Il y en avait qui disaient que c'était avec des smugglers de whiskey et j'ai pas de peine à le croire.

Toujours que Toine avait pas *dérouté* de la semaine, et le 31 octobre, qui était par-dessus le marché un vendredi, il était plein, plein. Vers six heures du soir, je l'vois passer avec une bouteille à la main. "Je m'en vas chez Boiron, qu'il me crie en passant, et si Grenon a le malheur de se montrer, tu vas voir si je vas l'arranger" et un tas de pauvretés qu'il disait sur le compte du défunt Grenon, que les cheveux m'en dressaient sur la tête ainsi qu'à ma défunte femme, sans compter qu'au lieu de suivre la route, je le vis passer en plein milieu du cimetière, en chantant à tue-tête.

Ce qui s'est passé pendant la soirée, je ne le sais pas ; j'y étais point et j'aurais pas voulu aller reluquer, mais le bedeau m'a dit par après qu'ils avaient joué aux pommes en prenant un petit coup jusque vers onze heures, et qu'alors lui était sorti pour aller voir aux animaux qui beuglaient dans l'écurie. Toine était encore plus excité et il en avait toujours à Grenon.

En s'en revenant, que m'a dit le bedeau, il

aperçut par le châssis, quoi ? Un grand homme noir qui venait d'entrer, j'sais pas par où et qui s'étais assis devant Toine, à l'autre bord de la table :

—Toine, qu'y dit, d'une voix enrhumée, veux-tu jouer une partie de casino ? J'te gage une piastre d'or contre tes pommes, et il tire une vingtaine de pièces d'or de son gousset.

—Ça va, dit mon frère, j'te connais pas, mais n'importe.

Toine était capable au casino, mais le noir connaissait le jeu et mon frère avait beau jouer serré, l'autre était aussi fin que lui et il avait une chance du diable. Mon frère battissait des huit, des dix, des as, et l'autre avait toujours les cartes pour lui souffler ses bâtisses. La partie finie, mon frère avait un as sec, et le revenant,—car c'en était un, c'était Grenon lui-même,—j'vous dis à vous, avait dix.

L'autre brasse dura encore moins longtemps, mon frère fit capot.

—A moi tes pommes, dit l'homme noir en riant.

—Ma revanche, dit mon frère, je gage tout ce qui reste dans la bouteille de rhum.

—C'est fait, dit le noir, et il brassa. Ah ! monsieur, ça fut encore pire.

Vous savez qu'il n'y a pas moyen de gagner avec un mort, aussi, ça ne prit pas goût de tinette. Deux capots de suite et Toine était rincé. Le revenant raflait tout : les piques, les cartes, les as, le grand, le petit, sans compter les *clairances* et l'*estèque*, et tout le temps, remarquez, il riait aux éclats. Il prit la bouteille et l'assécha d'une seule lampée. Et remarquez que c'était la moitié d'une grosse bouteille de jamaïque en esprit.

Vous comprenez, m'sieur, mon frère était comme un possédé.

—Torpinouche ! qu'il dit en bâchant sur la table, encore une partie !

—J'ai pas l'temps, que répond le mort, ça sera pour l'année prochaine.

—Non, vinguenne ! c'est pour tout de suite.

—J'ai pas le temps, qu'il *ostine*.

—J'gage ma montre contre une piastre.

—J'ai pas besoin de montre.

—Ma vache ?

—J'ai pas besoin de vache.

—Ma p'tite jument noire ?

—J'ai pas besoin de cheval.

—Mon *suit* neuf que j'ai acheté à Québec ?

—J'ai pas besoin de *suit*.

—Mon emplacement?

—J'ai pas besoin de terre.

—Ma maison?

—J'ai pas besoin de maison.

—J'te joue mon âme, tonnerre d'un nom!

—Ton âme, que dit le revenant, c'est-y un vrai marché?

—Oui, *torguabe*, elle est à toi si tu la gagnes.

Et la partie recommença. A la première brasse du mort mon frère fit une clairance et la chance semblait lui revenir. Aussi il était tout joyeux; il riait, il chantait, et il *invectivait* le pauvre revenant. Ils comptent les points: le revenant avait trois, et Toine avait huit. Faut voir s'y se moquait du mort qui ne sonnait mot.

C'était le tour de Toine à brasser et c'est le noir qui commençait. Il y avait deux as sur la table, mais le noir prend une dame et Toine qui avait un as en main emporte tout. Ça faisait, trois, comme vous voyez, ça *minait* ben. Mais poche! ça fut fini dans par là. Le mort rafla le reste et tous les deux se trouvèrent onze à onze. C'était moins drôle, mais mon frère n'était pas encore découragé.

—A ton tour de brasser qu'il dit au revenant, et la partie commence. Mon frère prend une bâtisse, le mort enlève deux piques dont un as et ça continue comme cela, tiens bon, tiens fort. A la fin mon frère avait six et le mort cinq. Toine se sentait de meilleure humeur.

—A moi, grand *élingué*, qu'il dit en brasant les cartes. Comme vous voyez, monsieur, la partie était belle. Le mort avait seize et Toine avait dix-sept, sans compter qu'il jouait le dernier.

A la fin de la brasse, mon frère avait trois, l'autre, quatre et ils avaient encore trois coups à jouer.

—Je bâtis huit, dit mon frère en mettant un as sur un sept.

—Je bâtis dix, dit le mort en mettant le petit sur l'as.

Mon frère était vert, mais il espérait dans l'estèque. Il prend un petit valet et le mort jette son dix pour emporter la bâtisse. C'était le grand casino! Mon frère lâche un sacre épouvantable et jette son huit que le mort emporte avec l'estèque.

Le grand, deux, le petit, un, un as, un, et

l'estèque, ça faisait cinq et avec trois qu'il avait avant, ça faisait huit. *Il s'y tenait*.

Tout d'un coup, le v'là qui vient sérieux comme un juge et ses habits tombent; c'était bel et bien un esquelette complet avec la figure de Grenon.

—Toine, qu'y dit d'une voix enrhumée, j'ai gagné ton âme, il faut que je l'amène avec moi avant le lever du soleil.

—Mon âme, hurla mon frère en fureur, viens donc la prendre, espèce de grand maigre échine, et en disant ça, il lui lance sur la machoire un maître coup de poing qui l'envoie *revoler* sur le poêle.

L'esquelette se relève et rien que d'un coup, mon frère eut l'œil gauche bouché net, pi sans perdre de temps, il en reçoit un autre dans le creux de l'estomac qui lui coupe le vent. Toine avait empoigné la bouteille vide et il eut juste le temps de la rabattre sur la tête du mort avant de recevoir sur le nez une *torgniote* qui l'envoya rouler sous la table. Il était *game*, vous entendez ben, Toine, et malgré qu'il fût ben *maganné*, il se releva se jeta sur le mort et tous les deux se *colletailèrent* par la chambre en se bourrant de coups de poing et de coups de pied. Finalement, ils roulèrent par terre avec la table, les cartes et la chandelle qui s'éteignit.

Vers les 6 heures du matin, j'entendis un vacarme du diable dans ma porte de derrière. J'vas voir: c'était Baptiste Letourneau qui me crie: "Viens vite voir ton frère".

J'prends pas le temps de m'habiller, j'enfile mon capot, et on court chez le bedeau. Ah! monsieur, si vous aviez vu la scène.

La cuisine tout à l'envers, la vaisselle, les chaises, tout était dans la place avec les cartes, la chandelle, et parmi tout ça, écrapouti dans la cheminée, mon Toine, sa blouse tout en morceaux. Il avait l'œil gauche tout noir et tellement enflé qu'il n'aurait pas pu l'ouvrir pour regarder passer le soleil, l'oreille lui tenait rien que par un fil et il avait le nez gros comme une moyenne patate. Sa main droite qui tenait encore la bouteille avait une entaille de quatre pouces et dans sa main gauche il serrait une poignée de cheveux.

Il fallut quatre hommes pour l'emporter et le mettre dans son lit. On envoya des cha-



Prof.

LAVOIE

**FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
POUR DAMES
ET
MESSIEURS**

—
Maison
fondée en
1860
—

**Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

Assortiment complet de **Tresses en Che-
veux, Naturels, Accessoires de Coiffu-
re, Peignes et Ornaments en Tous
Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

loupes à la baie St-Paul pour chercher un docteur.

Et chose curieuse, ajouta le bonhomme en secouant sa pipe, c'est qu'à l'office des morts on eut de la peine à reconnaître le bedeau. Il avait les *babines* grosses comme le poing, des *plasters* tout autour de la tête, et il boitait comme un vieux cheval. On n'a jamais pu lui faire dire où il avait attrapé toutes ces avaries.

Mon frère fut quinze jours entre la vie et la mort. Il fallait l'attacher sur son lit pour l'empêcher de se jeter en bas; il voyait toujours Grenon avec des tas de gros serpents. Le docteur a dit que c'était le... quelque chose comme mince.

—Je hasardai: le *delirium tremens*, peut-être?

—Tout juste, monsieur, c'est ça. Mais le monde sont pas des fous et on savait bien que c'était Grenon qui avait battu Toine et qui lui aurait bel et bien gaffé son âme si le petit jour ne l'avait pas fait sauvé en purgatoire jusqu'à l'année suivante.

—Et tout le monde dans la paroisse a cru que c'était bien ça?

—Ben, pour vous dire, monsieur Aubry, y a ben la femme du bedeau qui a toujours

ostiné que Toine et son mari s'étaient saoulés ensemble, que Toine, selon sa coutume, avait voulu engendrer chicane à son mari et qu'il avait enfin reçu une raclée qui lui ôterait l'envie de venir faire le train dans sa maison.

Mais on savait bien ce que ça voulait dire; le monde aime pas à proclamer que les revenants entrent chez eux comme en purgatoire. Au reste, il n'y avait que Grenon capable de flanquer un pareil coup de torchon à mon frère, et faut avouer que ce pauvre Toine avait joliment mérité ça, n'est-ce pas, monsieur?

Je n'eus garde de contredire le bonhomme.

—Et sans doute, père Tellier, après ce châtement, votre frère a cru aux revenants et a renoncé à la boisson?

— Craignez pas, monsieur, il était aussi fanatique qu'avant; mais son amitié avec le bedeau fut finie dans par là. Toine ne regarda plus jamais son ancien ami et il n'en disait que des pauvretés. Surtout quand il était un peu chaud, il ne l'appelait que "*c'te varmine de Boiron*", mais il faisait un détour pour ne pas le rencontrer. Et c'est curieux qu'on n'a jamais pu connaître la cause de la chicane.

—Je la connais, moi, murmurai-je. Encore un petit coup, père Tellier, et à demain.

—A votre santé, monsieur, d'autant plus que voilà la brunante et que j'ai hâte d'être rendu.

Et le brave homme s'en alla.

J'avais perdu une bonne journée de chasse, mais, ma foi, je ne la regrettais pas trop.



RETENEZ D'AVANCE
UN EXEMPLAIRE DE LA

REVUE POPULAIRE

DE DECEMBRE.

CE NUMERO SERA RICHE
en GRAVURES et en
TEXTES D'ACTUALITE

IL FERA FUREUR

